LA VIE DU LIVRE

PRINCIPAUX OUVRAGES DE F. FERTIAULT

Les Noëls Bourguignons de B. de la Monnoye, traduction littérale, première édition en 1842, chez Lavigne et Gosselin. Deuxième édition en 1858, augmentée des *Noëls Mâconnais* et illustrée de 24 dessins de J. Bertrand. 1 vol. in-16, chez A. Rigaud et A. Aubry.

Les Rimes de Dante (Sonnets, Canzones, Ballades), traduction littérale, première édition en 1848. Deuxième édition en 1854. 1 volume in-16 chez V. Lecou et A. Delahays,

Histoire pittoresque et anecdotique de la Danse chez tous les peuples anciens et modernes. 1 vol. in-32, chez A Aubry, 1854.

Le Poème des Larmes (en collaboration avec Mme Julie Fertiault) première édition en 1858, Deuxième édition en 1860. 1 vol. in-16. avec portrait, chez L. Curmer.

Les Voix Amies (Enfance, Jeunesse. Raison) poésies (en collaboration avec Mme Julie Fertiault. 1 vol. in-16 chez Didier et Cie 1864.

Les Féeries du Travail, Conférences familières sur les travaux de dames. 1 vol. in-16 chez Didier et Cie, 1873.

La Chambre aux Histoires, Nouvelles. 1 vol. in-16, Didier et Cie, 1874.

Les Petits Drames Rustiques, Scènes et Récits villageois. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1875.

Les Amoureux du Livre (Sonnets d'un Bibliophile, etc. etc.) Superbe vol. grand in-8°, imprimé par Louis Perrin et illustré de 16 eaux-fortes, de J. Chevrier, chez A. Claudin, 1877.

Le Berger du Béage, Roman-biographie d'un berger (Régis Breysse) devenu sculpteur. 1 vol. in-16, chez Didier et Cie, 1880.

Les Légendes du Livre (Complément des Sonnets d'un Bibliophile) 1 vol. in-8e, chez A. Lemerre, 1886.

Croquis d'après nature, Sonnets. 1 vol. in-16, chez A. Lemerre, 1893.

Dictionnaire du Langage populaire Verduno-Chalonnais. 1 fort vol. in-8. chez E. Bouillon, Paris, 1896.

Au Clair Pays, Poésies. 1 vol. in-18. chez A. Lemerre, 1897.

Le Petit Collégien, brochure in 16, chez L. Marceau, 1897.

Sympathies, Sonnets. 1 vol. in-16, chez Boucheron et Vessely, Issoire 1898.

En Bourgogne, Récits villageois, 1 vol. in-8°, chez E. Bertrand, 1898.

Rimes Bourguignonnes, 1 vol. in-8°, chez E. Bouillon, 1899.

Drames et Cancans du Livre, 1 vol. in-18, chez A. Lemerre, 1900.

In Memoriam (pages intimes). brochure in-8°, chez Boucheron et Vessely. Issoire, 1901.

Le Garçon à Sylvain, roman. 1 vol. in-16, chez Boucheron et Vessely. éditeurs, Issoire, 1903.

Le Cher Petit Pays, Sonnets Verdunois, etc. 1 vol. in-16, chez Jannin-Mulcey, à Chalon-sur-Saône, 1903.

Les Imperceptibles. 1 vol. in-16, chez Boucheron et Vessely, Issoire, 1904.

Galanterie et Bel Esprit du XVIe Siècle en Italie. 1 vol. in-16, chez Emile Bouillon, Paris 1905.

Intimes et Familières, 1 vol, in-16. chez Boucheron et Vessely, Issoire 1907.

F. FERTIAULT

LA
VIE DU LIVRE

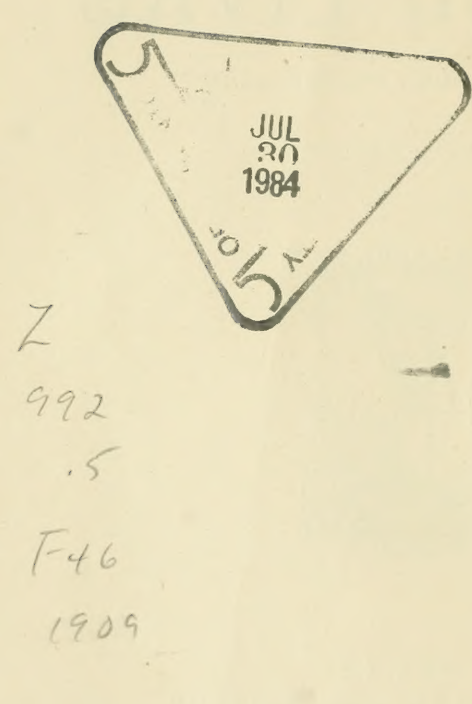
(Derniers feuillets d'un Bibliophile)

PRÉFACE D'ALBERT CIM



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M CM IX



AUX FERVENTS QUI LE LISENT

AUX HEUREUX QUI L'HABILLENT RICHEMENT

AUX VAINQUEURS QUI LE CONQUIÈRENT A PRIX D'OR

AUX MARTYRS QUI SE PRIVENT POUR L'AVOIR

A TOUS LES VRAIS AMIS DU LIVRE

CE LIVRE

EST

SYMPATIQUEMENT DÉDIÉ

F. F.





PRÉFACE

Comme *les Amoureux du livre*, comme *les Légendes du livre*, comme les *Drames et Cancans du livre*, où le poète bibliophile François Fertiault a rassemblé tant de faits et de documents relatifs au LIVRE, le présent ouvrage est consacré à la connaissance, l'amour et l'apothéose du LIVRE. Il complète et clôt cette série d'études, cette vaste et précieuse mine, où les bibliographes d'aujourd'hui ne se lassent pas de puiser, où ceux de demain et d'après-demain sauront bien recourir de même et trouveront toujours profit et plaisir.

Mais ici, dans *la Vie du livre*, l'auteur a moins fait appel à son érudition et au témoignage d'autrui qu'à ses sentiments propres, à ses impressions personnelles. Volontiers il se laisse aller ici à la fantaisie et au badinage ; il s'amuse à prêter au Livre une existence réelle, à le faire parler, à converser avec lui.

Et qui, mieux que M. François Fertiault, était désigné pour jouer ce rôle ; qui, plus que lui, méritait de pénétrer ainsi dans la familiarité du dieu et de lui servir d'interprète ?

Le Livre a été de tout temps sa grande passion ; il le chantait déjà sur les bancs du collège, et ses premiers vers portent le millésime de 1835 ; il touche aujourd'hui à ses quatre-vingt-quinze ans, il est le doyen de la Société des Gens de lettres, — ce qui prouve bien, soit dit en passant, qu'on n'a pas eu tort de prétendre que « l'amour des livres *conserve* », que « le culte des livres est un brevet de longue vie ».

Livre, de tant de maux tu nous as préservés !

*
* *

Parmi les bibliophiles, il en est qui n'apprécient que l'extérieur du livre et n'aiment et ne savourent que l'enveloppe du fruit. Le livre est pour eux comme un objet d'art que l'on se plaît à contempler et à admirer, qui fait la joie des yeux, mais sur lequel on évite de porter les mains, tant est grande la crainte de le froisser ou de le salir, de le profaner.

Sans méconnaître l'importance de la forme

et tout l'attrait et le charme d'un élégant caractère, ni maigre ni trop fort, d'une impression nette, franche et bien noire, sur vélin du Marais ou japon des Manufactures Impériales, c'est surtout le fond et le fruit même que veut goûter M. Fertiault; c'est l'idée, la pensée, incluse sous ce tégument ou dans cet écrin, si riche soit-il, qui l'attire, le retient et le délecte. Le livre, pour lui, n'est pas un simple ornement, un bijou plus ou moins précieux et bon seulement à réjouir la vue et à flatter la vanité ; c'est, avant tout, un instrument d'étude, de distraction, de consolation et de réconfort ; c'est un conseiller aussi éclairé et judicieux que dévoué, un guide vigilant et toujours prêt, un ami, le plus fidèle, le plus patient, le plus sûr et le meilleur des compagnons, qui vous aide à cheminer ici-bas, vous maintient dans la bonne voie, et concourt sans relâche à votre perfectionnement intellectuel et moral.

M. Fertiault ne sépare pas l'amour du livre de l'amour de la lecture, de l'amour des Lettres, et ce sont les multiples bénéfices que nous retirons de la fréquentation des chefs-d'œuvre de l'esprit humain qu'il considère tout d'abord et qu'il préconise.

Car il n'y a de lecture réellement profitable, vraiment digne d'être faite, et qui vous paye,

non pas de votre peine, puisque cette peine est un plaisir, mais de votre temps et de votre soin, que la lecture du livre. Celle du journal compte moins, bien moins, et ne peut être considérée, selon le mot célèbre de Bayle, que comme un hors-d'œuvre, « un dessert de l'esprit ».

Depuis Moïse, Aristote et Platon jusqu'à Renan, Taine et Michelet, c'est dans le livre que l'humanité a renfermé tout ce qu'elle possède de plus grand et de plus noble, tout ce qu'elle a de meilleur. Dans le journal, c'est le contraire, — tout le contraire de ce fameux petit volume qui a eu tant de succès il y a un siècle, *la Morale en action*. Il ne vit, lui, le journal, et de l'aveu même de deux des plus illustres publicistes de notre temps, Thiers et Proudhon, que « de vices et de crimes en pratique ». Un *bel* assassinat, un adultère bien scandaleux, le plus abominable viol, les débauches les plus raffinées, toutes les ordures et les horreurs de notre misérable espèce, il se plaît à nous les étaler, nous les bien montrer : que nous n'en perdions rien ! Voilà ce qui fait sa gloire et sa richesse. Il ne vit que de cela.

Ajoutez que la réclame, la publicité vénale, a envahi la presse ; que, de plus en plus, l'argent, c'est-à-dire le mensonge, y règne

en souverain. « Payez, et vous serez considérés. Payez, et nous dirons de vous tout le bien qui vous plaira et dont vous pouvez être avide, et nous ne prônerons et fanfarerons que ceux qui, comme vous, passeront d'abord à notre caisse.

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis,

hors nos clients, chalands et tributaires! »

Comme on comprend bien que les esprits délicats et honnêtes désertent ces bazars, s'enfuient de ces boutiques et de ces égouts, et se confinent de plus en plus dans le Livre !

*
* *

Aussi les journaux occupent-ils une place fort minime dans le volume de M. Fertiault; il ne nous en parle guère que pour leur reprocher les ravages qu'ils exercent, non pas seulement dans les cervelles et les consciences, mais à travers les forêts du globe, et déplorer ces funestes déboisements nécessités par l'infatigable et insatiable fabrication du papier.

Tout ici est consacré au Livre et aux Lettres; tout y est empreint de cette science et de cette passion qui animent l'auteur; tout y respire ce pur et suave parfum... Oui,

n'est-ce pas se « parfumer l'esprit », ainsi que nous le dit si joliment M. Fertiault, que de butiner au milieu de nos livres, passant de l'histoire à la critique, sautant de la poésie à la philosophie, « comme si, dans un délicieux jardin, on embaumait son front en le baignant dans les fleurs. O heures bienfaisantes, qui calmez nos fièvres, qui nous sortez des misères de la vie !... »

Tantôt il nous décrit les émotions et les joies de la chasse aux livres, de « la bouquinade » le long des quais ; tantôt il nous donne, à propos des reliures ou des méthodes de rangement des livres sur les rayons, des conseils pratiques, fruit de sa longue expérience.

Il insiste notamment sur le respect dû aux livres, et c'est là, en effet, une recommandation qu'on ne doit pas craindre de réitérer, tant elle est importante, et tant cette importance est généralement ignorée ou méconnue. Tous ceux qui ont la garde d'une bibliothèque publique savent en quel piètre état rentrent souvent au bercail les volumes « sortis ». Quantité de lecteurs n'ont jamais su comment on tient un livre, comment on en tourne les pages, comment on en coupe les feuillets, ni même par où il faut le prendre, ce livre, pour le retirer de son rayon. « On

ne nous a jamais enseigné cela ! » répondent ces lecteurs aux observations qui leur sont faites. Et c'est vrai, on n'apprend pas aux écoliers à manier — ni à respecter — l'outil, l'auguste instrument, qui doit être sans cesse entre leurs mains et leur servir le plus. Dans tous les programmes on a oublié ce point.

Enfin, sous le titre *Genèse et Étapes du Livre*, M. Fertiault résume en quelques pages, qui forment un de ses plus attrayants et de ses plus savoureux chapitres, toute l'histoire du Livre et des phases qu'il a traversées, depuis le temps où l'homme commençait à épeler dans « le livre divin qui est le firmament », jusqu'aux incunables, aux joyaux de la Renaissance et des siècles suivants.

***

Outre ces sujets bibliographiques qu'il possède si bien et traite toujours *con amore*, M. François Fertiault passe en revue diverses questions, plus particulièrement littéraires, qui présentent à la fois un intérêt d'actualité et une constante, essentielle et indéniable portée.

Sur les anthologies, rendues de plus en plus nécessaires par « les océans de publications qui nous inondent », sur le travail intel-

lectuel, sur les tentatives de modifications et de simplifications grammaticales, sur les néologismes, etc., il nous expose de très sagaces avis, des considérations qu'on ne saurait trop méditer.

Notre prosodie spécialement, et les critiques dont elle est l'objet, les transformations qu'elle subit depuis plus d'un quart de siècle, préoccupent le poète François Fertiault, le chantre fidèle des splendeurs et des gloires du Livre. « Un Danger », c'est le titre qu'il donne à sa riposte à nos réformateurs ou déformateurs, adeptes de « l'Art nouveau »...

Mais je n'ai aucune compétence en la matière, je me hâte de le reconnaître, et aussi de vous renvoyer au livre de notre cher et vénéré doyen, le toujours ardent et toujours passionné sonnettiste bibliophile. Il est, ce livre, non seulement un livre de bonne foi, mais un livre de bon sens, de fine raison et d'avenante et souriante sagesse ; à chaque page s'y révèle le sincère et fervent ami des Lettres, ce qui veut dire, selon la définition cicéronienne, l'ami du bien, du beau, du juste et du vrai, l'ami de tout ce qu'il y a de véritablement divin sur la terre.

Albert CIM.

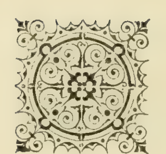
Paris, le 29 décembre 1908.

A CORRIGER :

Page	21,	ligne	4 : à soi*t*.............	lire :	à soi
—	48,	—	2 : illétrés............	—	illettrés
—	53,	—	1 : gau*ff*rure	—	gaufrures
—	56,	—	7 : trottin*ne*..........	—	trottine
—	79,	—	3 (du bas) : ecclectique	—	éclectiques
—	92,	—	1 (du bas) : n*or*ci.....	—	noirci
—	134,	—	1 : tu n'y *va*..........	—	tu n'y vas
—	153,	—	13 (du bas) : tu l'*a*.....	—	tu l'as

plus quelques accents et virgules.





I

ÉCOLES BUISSONNIÈRES

EN CHAMBRE

Ces notes sont de tous les temps, écrites au crayon autant qu'à la plume, et contenant la fantaisie, la boutade aussi bien qu'un peu de bon sens. On ne pensait pas à les recueillir ; elles n'avaient d'autre prétention que celle d'exister isolément.

Leur nombre s'étant notablement accru, on a eu alors l'idée de les réunir.

Une nouvelle besogne nous incombait : mettre au point ces rêvasseries parfois étranges. Il ne fallait pas songer à lier entre eux ces morceaux distants par la forme, quoique se tenant essentiellement par le fond.

Tous ont la même doctrine, c'est-à-dire l'amour du Livre, et non moins la sympathie pour ceux qui le travaillent. Ils disent cet amour de façons très disparates, mais de tons très convaincus.

Ils peuvent paraître parfois contradictoires. Ne craignez rien ; ces contradictions apparentes ne sont que de la sincérité.





LE LIVRE

Vita ! vita !!

Le LIVRE ! Comment ne pas l'acclamer ? Le LIVRE, cela ne veut pas dire *un* livre, mais bien l'ensemble de tout ce que le génie de l'homme a écrit, c'est-à-dire le produit de la pensée humaine... folie ou sagesse.

C'est le LIVRE qui nous parle, nous fait rêver, nous instruit, nous élève... ou nous amuse ; c'est lui qui nous rend heureux. Il vit pour nous... Il est la vie.

Oui, le LIVRE vit, puisque cet ami nous fait vivre ; il nous communique non seulement le bien-être, la vie du corps, mais le bon de l'esprit, le bon du cœur, ce qui est la la vie de l'âme.

***

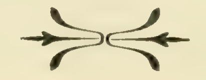
Vous me direz que, comme la langue d'Esope, le LIVRE est en même temps la

meilleure et la pire des choses. Peut-être. Mais sachez choisir, prenez le « meilleur » de lui, ignorez le reste, et, pour vous, du haut de cette sage ignorance, le mauvais n'existe pas.

Donc le LIVRE est l'élite, le *summum* des livres.

Et c'est celui-là, cet être multiple et un, qu'il nous a plu de vous faire entendre, de faire mouvoir devant vous. Il a ses passions. Toujours éloquentes, elles ne sont ni dures, ni cruelles, mais leurs manifestations sont certes fort inattendues.

Qu'il ne vous déplaise pas de consacrer quelques minutes à fourrager dans ces pages.





ILS VIVENT !...

J'ai plus d'une fois écouté les voix éoliennes qu'une douce brise fait sortir de ces fils qui eux-mêmes portent la parole écrite, et cette mélodie, un peu uniforme mais pénétrante, m'a toujours tenu sous le charme. Ce ne sont pas là des voix, ce sont des chants qu'une harpe aérienne vous fait entendre, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on pourrait y découvrir un sens et presque les traduire. Ce plaisir, je l'ai goûté profondément ; mais j'étais loin d'en imaginer un autre, perçu dans des conditions très différentes et d'un effet bien imprévu.

Un soir, les deux battants de ma bibliothèque ouverts, j'avais pris un livre et, près de la fenêtre, tantôt je lisais, tantôt je rêvais. Rien n'est délicieux comme ces lectures interrompues par des songeries, nuages capricieux qui vous traversent le cerveau et vous font... vaguer et divaguer, le livre n'étant alors qu'un motif à toutes les écoles buissonnières de la pensée.

A un moment, les yeux demi clos, j'étais plus près du rêve que du livre. Tout à coup, il me semble discerner une articulation lointaine ; des sons divers alternent, conversation à mi-voix, mais moins douce que les légères modulations des fils sonores. Ah ! qu'on dise qu'il ne reste rien de nous ! Des gros, des minces, de tous les volumes sortaient comme des bruits... l'âme de mes écrivains était donc là ? Je ne me trompais pas ; on chuchotait, on dialoguait, on discutait même dans mes rayons.

Voilà pourtant ce que j'aurais voulu saisir ! Qu'arrivait-il ? Les poètes en avaient-ils aux prosateurs, les croyants aux philosophes, les ascètes aux érotiques ?... Ah ! que l'on perd à n'avoir pas une ouïe surhumaine ! En tout cas les livres ne sont pas lettres mortes ; le souffle de leurs auteurs les traverse, et ces maîtres, assagis, doivent se demander pourquoi, pour arriver à l'état de paix relative où ils se plaisent actuellement, ils se sont disputés, contredits, déchirés tout le temps qu'ils ont passé sur la terre. C'est l'écho de leurs argumentations qui fait encore vibrer leurs mystérieux feuillets...

La vie est donc dans la lutte, puisque les esprits luttent entre eux encore après la vie ?

VAGABONDAGE

Trop de livres, avoir trop de livres ! En général on trouve cet excès ridicule. Evidemment, s'il s'agit d'une personne désirant avoir à portée de la main quelques auteurs sérieux et quelques poètes agréables, elle n'a pas à rêver un grand étalage de volumes ; une centaine d'écrivains de choix peut largement suffire à son appétit de lecture. Mais si, changeant de point de vue, il s'agit d'un ouvrier de la plume, ou d'un lettré gourmand, le trop ne sera jamais trop. Pour être sûr de ne point manquer, il faut avoir au-delà du nécessaire. Et le plaisir de la curiosité, donc ?

A travers ses collections le curieux se promène, flâne, regarde, touche, interroge, voltige et butine. Ce jeu demande plus que deux ou trois tablettes, plus qu'une armoire ; c'est l'étendue d'un parc, d'une forêt qui serait indispensable à ce désœuvré, dont le goût musard ne cesse d'être en gros travail. D'une fleur à l'autre il cueille... et souvent recueille. Ce à quoi il ne touche pas tel jour, le

lendemain il le découvre, et de cette fantaisiste moisson, il exulte.

Pourquoi le blâmer, alors ?

C'est le poisson dans l'eau, ce bienheureux. Laissez-le donc nager et jubiler en plein océan de ses livres. Voyez. Il se berce aux détails d'un frais paysage, il se réconforte aux visées d'une page profonde, il s'ouvre une lumineuse échappée vers le ciel sur les ailes d'une poésie inspirée...

N'est-ce donc rien que ce vagabond mais si beau cheminement de l'esprit ?

NOUVEAU DESTIN

— « Tel que vous me voyez, modeste petit feuillet blanc, je suis content, je suis heureux, je triomphe. Je n'ai l'air de rien, fragment séparé d'une lettre qui ne donnait pas une fameuse idée du savoir de son auteur ; mais comme je me hausse en changeant de destination ! Mon feuillet conjoint était adressé à un personnage qui l'a jeté au panier après l'avoir à peine lu ; il était, comme forme, absolument dénué d'orthographe et encore bien plus de style, et, au fond, ne disait pas grand'chose. Une main fureteuse m'a sorti de la corbeille, et, d'un voisinage quasi humiliant, me voilà grandement monté en grade, honoré que je suis des confidences d'un poète. Oui, moi qui accompagnais une épistole informe, un doux rêveur me recueille pour y jeter le canevas d'affectueuses stances... O coups flatteurs de la destinée ! Au lieu des tournures burlesques dont pouvait me gratifier mon premier possesseur, je reçois une inspiration à la mélodie touchante, et deviens par ce seul fait un feuillet précieux. Quelle différence ! Loin d'être fripé et mêlé aux chétives rognures, on me gardera soigneusement dans des archives intimes. Ah ! ce change-

ment d'état me rend fier ; j'en suis tout glorieux... De rien je vaux quelque chose, — ce qui n'arrive pas à tous. »

PAUVRES PETITS !

De tels et tels volumes, jolis petits cazins gentiment conservés dans leur reliure du temps, des doigts, sans doute scandalisés et colères, avaient arraché des feuillets. Que disaient-ils donc, ces feuillets si révoltants ? Ils chantaient, et pour sûr ils ont offusqué la susceptibilité du liseur. Quand on est effarouchable à ce point, on ne prend pas de recueils de chansons. Et, l'hypocrite, il les avait peut-être savourées avant de les détruire. Alors ?... Pruderie sans grand résultat. Peut-être par ce sacrifice voulait-il faire montre de délicatesse ? Comédie. Le livre est mauvais ? Brûlez-le. N'est-il que... amusant ? Pardieu ! Sachez rire. C'est si cruel de démembrer un livre.

* * *

Sur ces deux dernières lignes un ami m'interpelle.

— Vous dites carrément : « Brûlez-le » s'il s'agit d'un livre mauvais, et vous terminez par : « C'est si cruel de démembrer un livre. » *Brûler* est bien plus radical que *démembrer*.

Et l'ami me souligne la contradiction. Elle n'est qu'à la surface. Oui, il est cruel de démembrer un livre. Mais si le livre est radicalement « mauvais » et qu'on le brûle, on n'a à voir, là, que la suppression méritée d'un criminel.

En un autre moment il a été dit : « Brûler des livres !... C'est un crime. — Mais les mauvais ? — Les mauvais ne sont pas des livres. »

Arrangez tout cela... Sans compter que, plus d'une fois, mais justement, j'ai perpétré des autodafés !

CLASSEMENT

Un jour, j'aidais un ami :

— « Oh ! quelle pile ! quelle montagne à remuer ! murmurait-il. Comment vous classer ? Où vous mettre ? Attendez, chers locataires de ma « librairie » ; un moment de répit, et l'on va vous loger. Déblayons.

« Pour commencer, avancez, messieurs les in-folio. A vous les honneurs ; vous prenez possession du rez-de-chaussée du grand meuble. A côté les in-quarto, moins incommodes et qui ont parfois mes sympathies. Les coquets in-octavo s'étalent sur le rayon plus élevé, et, dans les étages supérieurs s'emmagasinent in-douze, in-seize, etc., jusqu'à l'in-trente-deux, ce mignon si facile à emporter pour lire sur n'importe quel banc, sous n'importe quel arbre, en n'importe quel coin herbu et fleuri. Ah ! celui-là c'est le favori du lecteur, tandis que l'immense in-folio, le grave in-quarto ne quittent point la demeure, et ont besoin d'un pupitre pour y étaler leurs larges feuillets. Ces puits de science sont bons pour les recherches, les lourds travaux ; laissons le gentil minuscule nous donner à notre gré son délicieux régal. Aux régions moindres va foisonner le menu fretin, dans les paginettes duquel se nichent si fréquemment le curieux détail, la pointe émoustillante, ou le fou rire. En outre, aux ouvertures produites par les inégalités de formats, couchons, glissons tout ce qui peut s'y loger ; cela fera de la variété à l'œil. Evitons les alignements monotones : de l'agréable, rien de majestueux. Maintenant, si vos rangs peuvent être doublés, c'est là pour nous, non une jouissance, mais une nécessité. Enfonçons-y ce qui doit le plus rarement nous servir, ou ce qui, par des défectuosités de toilette, doit être le moins en vue ; mais conservons une bonne part de notre bienveillance pour ces pauvres prisonniers manquant d'air, trop délaissés et dési-

reux, comme les privilégiés du devant, d'être un peu plus visités et parcourus. »

L'ami finit là sa conférence en action, conférence si peu orthodoxe au point de vue du rangement et pour laquelle plusieurs le gronderaient. En concluant je lui dis :

— « Une fois casés de la sorte, vos chers livres seront vôtres autant que possible. Alors ne les ménagez pas. Servez-vous-en. Consultez-les, prenez-en la moelle... Ils sont « le pain de votre esprit. »

Ce dernier mot se redira encore.

« PAUCA, SED BONA »

Etre hissé sur un bagage de deux à trois cents volumes, c'est avoir sous les pieds un support immense, mais de sable ; se tenir sérieusement sur une production de peu de volumes, c'est avoir pour base un socle simple, mais de bronze. Le monticule friable se désagrège ; le piédestal réduit mais solide persiste. Produire, produire encore n'est pas tout pour passer de la vogue à la célébrité. Après les premiers bruits provoqués par l'auteur intarissable, s'apaise bientôt l'évolution tapageuse, — mettons hors pair deux ou trois noms à jamais lumineux, — et la lueur claire tombe juste sur les tomes au nombre discret.

Que n'a-t-on le don rare de condenser son œuvre en un petit, tout petit volume, contenant, vase précieux, la quintessence de votre cœur, de votre âme... et, si vous voulez, de votre esprit !... Sans remonter à Villon, à Louise Labbé, à Burns, et nous contentant de quelques contemporains, voyez Dovalle, voyez Hégésippe Moreau, Maurice de Guérin, Aloysius Bertrand, puis, plus près encore, Brizeux, Baudelaire, et d'autres. Ils sont certains, ces poètes à la verve restreinte, de garder la place où la judicieuse voix publique les a déjà mis.

TOUJOURS NAVRÉ

— O pauvre de pauvre ! ô misère ! Quel long usage ou quel mauvais traitement t'a donc réduit en la condition pénible où je te vois ? Tu ne tiens même plus d'aplomb sur ton pupitre ; comme un invalide couché sur la table, tu n'as plus figure de livre ; ton vélin a craqué de tous les côtés ; les fils de ta couture pendillent tristement ; si l'on te prenait à la main, tes feuillets disjoints glisseraient des doigts et s'éparpilleraient sur le parquet ; chaque angle écorné se recroqueville d'une façon désastreuse... Tu es vraiment bien malheureux... O misère ! misère !! Est-ce le travail du maître qui t'a rendu si lamentable ? ou seulement la criminelle négligence d'un insoucient ?... Piteux martyr de l'un ou de l'autre, ta fin me navre ; douloureusement je la déplore.

CROQUIS

Si je dessinais encore, j'imaginerais la vignette que voici.

La page divisée en deux parties : le bas à demi obscur, le haut vivement éclairé. Dans l'ombre du bas, sur une opulente console, un livre couché, orgueilleux de sa reliure aux riches empreintes, aux fermoirs ciselés, et doré sur toutes les coutures... mais *fermé*. Dans les clartés du haut, soutenu par lui même, un beau volume, vêtu d'une reliure modeste quoique digne... mais *ouvert*. Des rais de feu partent de lui et l'entourent d'une auréole ; on sent qu'il est le porte-lumière, à tous il envoie ses jets flamboyants. Le premier est le représentant et l'esclave du luxe ; lettre morte, il gît là uniquement pour le plaisir des yeux. Le second, plus simple et d'autant plus brillant, est le foyer allumé pour réchauffer les cœurs et nourrir les esprits...

Quelle sympathie hésiterait entre ces deux symboles : enténébré ou lumineux ?

NÉOLOGISME

Sûrement non, un peu de néologisme n'est pas à dédaigner. Quand on ne l'exagère pas, il orne la phrase, la sème de points brillants, et donne de la couleur à la page où l'on a su en ménager l'emploi. Aux lecteurs il produit l'effet d'un piment, il est un assaisonnement de haut goût pour le récit qui en reçoit et vigueur et éclat.

Ce système a réussi à certains écrivains, habiles au butinage dans leur opulent vocabulaire. Mais d'autres ont renchéri sur ce mode de narrer, lançant comme des fusées à chaque ligne, et laissant dans nos esprits l'oiseux et fatiguant éblouissement d'un feu d'artifice, parfois inintelligible. Choisir des vocables, peut-être curieux en eux-mêmes, et en pailleter ses phrases, c'est jongler avec des mots pour les jeter en poudre aux yeux, c'est faire tourner le miroir aux alouettes... qui ne prend ma foi ! que faibles ou ignorants venant se laisser prendre.



Au lieu de cela, quoi de mieux que de s'en tenir à ce qu'on possède de locutions, et de s'en servir tout simplement avec l'abondance, avec la chaleur qu'on peut y mettre ? On a toujours à sa disposition assez de mots pour exprimer ce qu'on veut dire. Dans le nombre il y en a certainement d'heureux et de propres à faire image. Essayez de vous contenter de cette munition bien à vous et d'en user comme s'il n'existait point d'autres formules à côté ; vous verrez vite que vous créez un style simple mais grand, qui n'a ni contorsions ni obscurités, que

chacun s'assimilera avec plaisir, et suffisant au lecteur qui lit pour comprendre et se charmer.

Les cultivateurs des mots nouveaux sont souvent incompréhensibles, et l'on est sûr d'être compris si l'on ne va rien choisir trop en dehors de la belle langue usuelle. Contentez-vous de cette richesse, qui est un trésor ; ne recherchez point la verroterie, cet excès du néologisme, et, dans une mesure sobrement ornée, vous ferez œuvre bonne. Qui vous lira vous applaudira.

MÉTHODE

De l'ordre ? de la méthode ?... Ah bien ! oui. Ayez donc de la méthode et de l'ordre quand le temps et la place vous manquent ! Ranger, mettre les livres aux « à-côtés » où ils seraient bien, mais c'est un rêve, et dans les plus vastes bibliothèques se réalise-t-il ? Ces soins, bien ordonnés, demandent plus que la vie d'un homme ayant toutes ses heures, et toutes les heures de la vie d'un homme ne peuvent pas être consacrées à ces arrangements. Il faut s'y résigner. N'empêche que, par moments, un souffle de classement vous passe par le cerveau et qu'on cède à la passion, qui alors, au lieu de raisonnable devient destructrice.

Exemple : vous avez deux ouvrages du même auteur, mais l'un, venu il y a longtemps, isolé dans un meuble, et l'autre, introduit récemment, repose dans le meuble voisin, ou même dans une seconde pièce. Une idée toute naturelle vous vient, celle de réunir ces deux fils du même père. On les rapproche. Pour ce rapprochement logique on a enlevé du rayon un volume qui va combler le vide de l'échange. Parfait, dites-vous. Eh bien ! non ; pas parfait du tout. L'habitude est là, et si plus tard on veut revoir le livre déplacé, on va instinctivement le cher-

cher là où il était, et non où la funeste « logique » l'a amené.

Un intime très affectueux, détenteur momentané d'un manuscrit qui m'est des plus chers, n'a pu me le restituer : « Bon ami, m'a-t-il dit, j'ai le précieux recueil ; je voulais vous le rendre. Mais voyez : pensant bien faire, je l'ai *rangé*... et malheureusement tout ce que je range est perdu. » L'ami est mort, et je n'aurai plus jamais l'écrit désiré.

Comme moi, ce fervent bibliophile était inondé de papiers et de livres ; ses placards en crevaient, et « ranger » lui était fatal. En déplaçant le volume il l'avait condamné ; il lui a été impossible de remettre la main dessus. Et chez beaucoup il en est ainsi.

Après cela, *rangez* donc vos livres !

Or, remarquez : celui qui écrit cette note est un méticuleux.

INIMITIÉS

Le Feuilleton. — Eh bien ! orgueilleux Livre que tu es, tu passes devant moi sans me rien dire ?

Le Livre. — Non. Je ne te dis rien.

Le Feuilleton. — Tu t'en crois tant que ça ?

Le Livre. — Je ne m'en crois pas du tout ; mais je ne t'aime pas.

Le Feuilleton. — Bien obligé ! Tu devrais me savoir gré, pourtant.

Le Livre. — Et de quoi ?

Le Feuilleton. — N'est-ce pas moi qui te précède en m'étalant au bas du journal, moi qui, par là, t'ouvre la voie de la notoriété ?

Le Livre. — Oui, de sorte que je suis une seconde eau. Crois-tu que ceux qui t'ont lu m'achètent pour me relire ?

Le Feuilleton. — C'est ta faute si tu manques d'intérêt.

Le Livre. — Non, c'est parce que tu m'as défloré...

Le Feuilleton. — Et qu'on a assez de toi pour un coup.

Le Livre. — Ne fais pas d'épigramme. Question de talent à part, c'est toi qui prends ma place. Après toi, l'on ne vient plus à moi. Tu circules entre toutes les mains, tu les satures : tu me démolis, tu me tues. Oui, pirate, oui, corsaire des lectures, je le dis, je le crie partout, et c'est vrai, le Feuilleton a tué le Livre !... Voilà pourquoi je ne t'aime pas...

Le bourru ! Ça n'empêche guère qu'on en publie tous les jours.

ILS RESPIRENT

— Chers livres, bons amis que je regarde et interroge si souvent, vous m'avez, un jour, adressé une plainte. Ceux de vous que cachent les premiers rangs ont jeté le cri d'alarme, et montré ce qu'est leur douloureux exil. Sensible à cette peine, j'ai opéré un déplacement et nombre des exilés ont revu la lumière. — Aujourd'hui c'est fête pour eux, presque fête pour tous ! Un splendide, un monumental groupe de fleurs est entré à la maison, envoi d'un fiancé qui a voulu parler ce frais langage à celle qu'il aime. Posé tout près de la bibliothèque, il apporte la joie à ses habitants ; c'est une vie nouvelle pour ces pauvres enfermés. Derrière les vitres qui les séparent des lilas et des roses, les livres semblent se trouver mieux ; un radieux printemps vient les caresser ; les lettres d'or de leurs titres ont l'air de sourire, et l'on dirait qu'à travers la transparence du verre ils respirent suavement le parfum qui remplit l'atmosphère du salon.

O gentil envoi, offre galante et amoureuse, vois le bien

que tu fais : sous leur reliure mes prisonniers sont en liesse... et la fiancée n'en est point jalouse. (1)

..... MAIS LIS DONC !

— Bien, mon garçon ! Tu as fouillé dans tes livres, tu as mis tes rangées sens dessus dessous, tu as goûté de la poussière et tes doigts en sont même un peu noircis. C'est un travail, certes, et qui est excellent pour l'hygiène de tes nombreuses emplettes. De temps en temps ce soin est indispensable. Mais à travers cette bienfaisante manipulation, n'as-tu absolument pas reçu le moindre éclair ? N'as-tu pas eu la curiosité d'entrouvrir un de ces chers volumes, d'arrêter au hasard ton esprit sur une de leurs pages, de parcourir à l'aventure ce champ de fantaisie, de raison, de vérité, parfois d'esprit fin, de raillerie, de mordante satire, ou de bienveillant conseil ? C'est là le but principal, la jouissance que doit se donner quiconque possède des livres. — Autrement, à ce labeur, te demanderai-je, qu'as-tu trouvé ? qu'en rapportes-tu ? et quel bien ça va-t-il te faire ? car il faut qu'une opération comme celle-ci profite... sinon à quoi bon une bibliothèque ? — Lis donc, moissonne ; utilise ces riches terrains tout prêts à fructifier. Ils ont des sucs pour toi... Ne laisse pas les alignements de tes tablettes à l'état de forêt vierge.

PRÉFÉRENCE

— Et ce Catalogue ?

— Tu sais bien que je ne le ferai jamais.

— Pourquoi cet entêtement ?

(1) Voir, dans la série III du volume, *Le Chant des Livres*.

— Comment veux-tu que je me tire d'un travail pareil ?

— Il est loin d'être impossible.

— Tu crois ?

— Il me semble.

— Je viens de faire le compte de mes bibliothèques : petites ou grandes, dans l'appartement ou dans des chambres d'en haut j'en ai un bon nombre, et ce sont les plus volumineuses qui dominent ; dans les trois quarts tous les rangs sont doubles, plusieurs sont triples. Cela doit faire des mille de volumes. Que devenir là devant ? Où veux-tu que je trouve des heures, des jours, des ans pour transcrire sur des fiches les titres détaillés de ces produits de l'esprit humain ?

— Certes, c'est laborieux, mais...

— Mais infaisable. Et le déplacement ? et le replacement des formats selon les numéros d'ordre ? Tu ne songes pas aux lombagos.

— C'est vrai.

— Et puis, dis-moi, à quoi me servirait cet affreux labeur, cette meule de moulin sur mes épaules ? Va, j'aime mieux lire mes livres que de passer stérilement des années à en copier l'interminable liste.

*
* *

— Tu nous l'as dit, la méthode ne t'a pas été possible. C'est convenu, c'est accepté, et de ce manque d'ordre tu te tires assez bien. Tu connais parfaitement tes livres, tu sais à peu près où ils sont tous. Pour la plupart je t'ai vu, le soir, aller, sans lumière, dans une autre pièce, et rapporter, joyeux, le volume que tu avais su choisir au toucher. A cela, ta compagne émerveillée te disait toujours avec une gentille conviction : « Tu as des yeux au bout des doigts », et, ma foi ! elle était dans le vrai... Bah ! je vois clairement, à cette heure, qu'un Catalogue ne t'est pas si indispensable.

EN « BOUQUINADE »

Il va, il flane, il longe les quais, il bouquine. Son flair lui fait ouvrir l'œil et mettre la main sur le nanan de l'étalage. Voisin de ceux qui fouillent comme lui les recoins parfois généreux des boites, il a déniché le bon, le « merle blanc », le trésor. Vite la trouvaille est soulevée du doigt, mais d'un air savamment indifférent, et le livre s'engloutit dans la poche, dans la large poche taillée exprès pour recevoir ses successives aubaines. Tous les jours il vaque à sa chère tournée, et, au retour, avant d'aller prendre place au rayon, chaque volume est feuilleté, parcouru avec amour. Dans l'esprit du butineur, le livre est la coupe où il savoure avec délice le nectar de la pensée et, aussitôt soif apaisée, il enrichit de l'emplette le fond où, au premier loisir, il pourra de nouveau puiser à son aise. Abondantes autant que précieuses sont ses provisions, et en expert, en gourmet il aime à s'y désaltérer fréquemment. — O suave boisson ! ô philtre divin !!...

ÇA ?... QU'EST-CE QUE C'EST ?

Il y a des cerveaux réfractaires à la mélodie, des tempéraments qui ne peuvent digérer une symphonie de Beethoven, une mélodie de Chopin, un fragment de Gounod. On ne peut rien contre ces antipathies, qui ne s'expliquent que par une déformation particulière du goût. Malheureusement chez beaucoup de personnes, il en est de même pour la poésie : « Pourquoi ne pas dire cela en prose ? » m'a répété maintefois une lectrice que le mécanisme du vers mettait aux cent coups. Elle s'assimilait mal ces « lignes qui ne vont pas jusqu'au bout », ces « mots qui sonnent pareils », ces « espèces de mesures »

vrais bâtons dans les roues de sa lecture, et dès lors, trouvant qu'il est niais de se gêner ainsi et, s'en tenant à ses romans au parcours facile, ne voulait plus ouvrir une œuvre de poète. Le poète délaissé n'y perdait, ma foi, rien.

A cette hostile il n'arrivait point de saisir qu'il y a là deux formes constituant deux langages différents, et que ce qui est chanté dans l'un serait trop différemment narré dans l'autre. Comprendrait-on *Paul et Virginie* en vers, ou *Jocelyn* en prose ? Certes on est à plaindre d'avoir une organisation qui vous fait préférer Ponson du Terrail à Bernardin de Saint-Pierre ou à Lamartine.

PREMIERS JETS

On attache un grand prix à l'examen des manuscrits de tout célèbre écrivain. On a certes raison. C'est d'abord une vive satisfaction de curiosité personnelle, puis une indéniable bonne fortune pour les lettres. Elles ne peuvent que profiter de ces recherches, minutieuses peut-être, mais qui, vous montrant dès la première lueur de l'inspiration, vous en font suivre le développement, vous guident à travers les retouches successives, les améliorations de la pensée et de la nuance aboutissant au degré suprême du mieux, perfection obtenue par les tâtonnements des formes primitives, les ébauches du sens clair et de l'harmonie, — car pour caresser *l'ouie* spéciale *du lecteur*, l'écrivain doit être *un musicien* spécial aussi. De cette étude des premiers jets résultera pour l'esprit une gravitation vers le beau, sans compter la jouissance d'avoir assisté au mystérieux enfantement d'une œuvre de génie.

ENFIN, PLUS DE FAUTES !

Oh ! la facile et utile exécution que ces autodafés d'un tas d'esquisses de médiocre tenue ! Ils sont commodes ces incinérateurs, ils sont incomparables.

En effet, vous venez de fouiller dans vos paperasses et de relire quelques élucubrations de jadis, peut-être même de la prime jeunesse. Vous avez pincé vos lèvres, et ce pincement vaut tout net le radical coup de crayon ou le trait fatal d'encre rouge.

Là se trouvent des faiblesses que vous condamnez, que vous devez faire disparaître. Encre rouge et crayon rendent volontiers service pour ces disparitions, mais leur effacement n'est pas complet, et sous leurs couches plus ou moins foncées les textes maladroits ou fautifs subsistent encore.

Que c'est donc bien mieux de prendre ces brouillons, informes premiers nés, d'en pétrir une boule plus ou moins compacte, d'approcher du foyer la main... et de purifier le tout en alimentant la flamme. Voilà un beau jet ! voilà un beau geste !

Et quelle sécurité !

Allez donc, après cela, chercher la graphique effacée ; la cendre ne vous rendra rien. Vous n'avez plus à craindre le travail résurrecteur du palimpseste.

Ah ! la jolie, la belle flamme ! Si elle brûle tout, elle purifie tout. Elle vaut à l'égal du grattoir... mieux même. Grattez donc des pages, des cahiers, des volumes entiers, tandis qu'en une minute tout est consommé, c'est-à-dire consumé.

Allons ! vite, essais manqués, notes trop intimes, poésies plus que naïves, fragments de comédies ; épopées ambitieuses ne tenant pas debout, jugements pas assez mûrs, proses où le parler franc n'était pas encore entré :

arrivez, feuillets pliés, recroquevillés, fendus, jaunis; qu'on vous roule en bloc, en bûche, en bûchette; qu'on s'éjouisse à vous voir flamber, et qu'on clame en chœur... à soit tout seul : « Enfin, plus de fautes! Voilà de la bonne littérature! » (A peine si, berger sévère mais juste, d'un copieux troupeau je sauve une ou deux brebis).

Indéniable ressource, incommensurable bienfait...

A moins que la claire langue de feu, n'ayant pu suffisamment volatiser sa proie, ne vienne un jour nous restituer ces monceaux d'œuvres non réussies. Eh! oui, si elle allait n'avoir détruit que la matière de ces écritures, encre et papier, et qu'elle en eût gardé l'esprit ?...

Ah! pour le coup, espérons que non...

Le beau livre que ça nous donnerait! (1)

ATTAQUE & RIPOSTE

— « Ah!... ah!... ah!... que tu nous fais rire!... Nous te voyons, de nos tablettes, enfoncé dans ton coin, enseveli sous tes cheveux longs et ta vieille calotte, et courbé sur nous pour en prendre l'esprit, pour en aspirer l'essence. Pardieu! tu sais t'en servir. Mais dis-nous, si tu ne les consultais pas, ces inspirateurs que nous sommes ? C'est là que tout changerait. Comme celui qui ne serait riche qu'en puisant dans l'escarcelle des autres, tu n'aurais plus grand'chose dans la cervelle si tu cessais de pêcher au fond de nous. Tu parais savant parce que nous te transmettons notre science, et, tout fier, tu t'en fais gloire comme si elle était tienne... »

(1) Cremutius Cordus n'était point partisan de ces exécutions. Tibère ayant fait jeter au feu ses écrits, l'auteur désespéré se laissa mourir de faim. — Pour un chagrin pareil, Titus Labianus se donna aussi la mort. — C'est le contraire de Brutus condamnant ses enfants.

*
* *

Qu'en pensez-vous ? Le coup semble vif. Mais écoutez :

— « Bien ! bien ! mes vantards, continuez ! J'aime assez vous voir en cette petite colère. Dites-moi un peu dans quel but vous existeriez sinon pour venir en aide aux travailleurs, pour être leur mémoire quand la leur est fatiguée ? Vous seriez-vous créés tous seuls, par exemple, et n'êtes-vous point, vous-mêmes, œuvres de savants ? Votre rôle est uniquement d'être feuilletés, revus et augmentés par nous, afin que chacun de nous, vous enrichissant successivement des découvertes contemporaines, fasse de votre groupe un dépôt de documents, un trésor si vous voulez, pour aider aux découvertes futures. Vous êtes nos enfants, si vous êtes nos outils. Que diable ! Quelle folie vous prend aujourd'hui, vous nos auxiliaires, de croire que c'est vous qui nous enfantez. Ayez cette idée s'il s'agit d'un bluffeur qui veut paraître savoir, mais apprenez à nous respecter quand il est question de ceux qui cherchent, de ceux qui trouvent, et, chers petits qui vous trompez, de ceux qui vous mettent laborieusement au jour... »

L'agression dura plus longtemps. Je l'abrège.

Le dernier interlocuteur a l'air d'avoir grandement raison. Mais n'ont-ils pas un peu raison tous les deux, le camp des livres d'un côté, et le camp des savants de l'autre ? Réciproquement « ils s'en doivent ». (1)

(1) Au début de cette scène, messieurs les *Livres* s'adressent d'un ton assez impertinent au pauvre savant, qui, du reste, les a bien remis à leur place. — Comparez avec le ton des *Coupures* (voir plus loin), qui se plaignent mélancoliquement de n'être point assez consultées. — Je constate, en pleine indépendance et avec toute la bienveillance possible ces différentes manières de voir, n'étant que le truchement fidèle de mes très divers personnages, qui sont loin de penser toujours de même.

ON Y MORD TOUT DE MÊME

Tels esprits, peu sympathiques à la forme du vers, se refusent, — je l'ai dit quelque part, — à aborder les productions des poètes. Ce rythme, qui caresse si agréablement l'oreille des initiés, les trouve rebelles, et ils aiment mieux se passer de lire que de s'aventurer à travers les pages rimées.

Eh bien ! je me rappelle une expérience que j'ai faite. *Jocelyn* venait de paraître. Je connaissais une dame intelligente (pas celle dont j'ai parlé), grande liseuse, mais qui n'aimait pas non plus les vers. En causant avec elle, je lui vante le charme de ce poème, que je venais de dévorer en une nuit, et je finis par la décider à en essayer la lecture. Elle avait confiance en moi, elle essaya. Y réussit-elle ? Je le crois bien. Elle alla jusqu'au bout :

— « Eh ! me dit-elle après, c'est délicieux ; ça se lit comme un roman. »

Ma partie n'était gagnée que pour cette fois ; la dame n'en fut pas moins quasi indifférente à d'autres œuvres versifiées. Mais l'exception était charmante, — et que ne prouve-t-elle pas en faveur de cette forme divine, la poésie même, si inspirée, si limpide et d'une si intense pénétration ! (1)

« RELECTURE »

— O gentil petit livre ! que je t'embrasse ! merci ! Je t'avais lu depuis bien des années, et tu étais un peu

(1) J'ai peine à comprendre l'« Oncle » Sarcey, lui si compétent en choses de théâtre, et je ne lui pardonne pas d'avoir désiré un *Jocelyn* « réduit des deux-tiers ». Que lui fallait-il donc en fait de chef-d'œuvre ?

oublié. Je viens de te reprendre, et te relire m'a, pour un bon moment, rendu ma jeunesse. L'illusion a duré tout le temps que j'ai mis à tourner tes pages. Oh ! les douces heures ! Je me revoyais jeune et dévorant tous mes livres ; ma mémoire, alors, conservait entiers les trésors que je lui confiais, et ma précieuse anthologie vivante était une de mes fiertés. Aujourd'hui, tu le vois, bon compagnon de jadis, il faut que, vieil écolier, j'aie recours à mes anciennes lectures pour savoir quelque chose. Seulement ce retour aux amis des premiers labeurs a le charme de rajeunir ma pensée, et, cher petit livre, je te remercie à nouveau de la vie d'adolescent que tu as su me faire revivre !

UN ÉTRANGE

Singulière situation que la sienne : lecteur acharné... sans livres !

Il n'est pas du tout riche, et rêvera longtemps avant de se payer une bibliothèque. Et cependant il aime lire. Comment faire ?

Des livres, c'est dit, il n'en possède pas, et il les dévorerait d'un si bel appétit. Il est un gourmet désireux de vers, désireux de prose, et, las ! l'œuvre éditée lui manque ; pas le moindre bouquin, peut-être seulement une ou deux brochures, ou quelques pauvres feuillets pour assouvir sa faim.

Alors, en cette pénurie, puisque « il aime lire », quelle matière lisable peut-il se procurer, cet affamé sans pain ?

Il est ingénieux, il est travailleur. Par conséquent, ne reculant pas devant la besogne, il a imaginé, pour se satisfaire, un moyen qui n'est pas banal.

Voyez s'il n'est pas même un peu... audacieux.

Il suppute, il cherche, il se renseigne, et partout ou il suppose, — disons où il espère, — recevoir bon accueil,

il essaie une démarche... et réussit parfois à pénétrer chez quelque bibliophile dont il a découvert la demeure. Timide, mais surmontant de son mieux sa timidité, il se présente discrètement, soumet d'un ton doux mais convaincu son *desideratum* bizarre, et tâche d'intéresser le personnage à sa modeste mais intense passion, qu'il développe du reste avec une chaude clarté.

Pour ne pas nous étonner trop, considérons qu'il est l'homme à jeun qui cherche son repas, et que, comme l'estomac, le cerveau *vide* crie. — *Legere ! legere !!*

Qu'advient-il à notre liseur en quête ?

En général le bibliophile ne prête point ses livres, et il a raison ; mais, comme une règle doit avoir ses exceptions, il peut s'en rencontrer un qui, sollicité, et ayant quelques doubles, prête. Grolier a bien eu des imitateurs. Dans ce cas de grande obligeance, notre visiteur au dépourvu se montre des plus reconnaissants. Il remercie, emporte avec soin le ou les tomes qu'on a bien voulu confier à sa loyale promesse de les rapporter, et passe des nuits, — ses journées sont complètement prises, — à copier l'œuvre, ou les fragments qu'il en veut posséder.

Et il faut le voir jouir précisément à cause de cette fatigue ; il jubile. A l'aide de ces laborieuses transcriptions il se prépare un vif plaisir ; il se meuble une planchette, — pas lourde il est vrai, — de morceaux choisis par lui dans les diverses richesses qu'on lui a mises en mains. Il butine, résolue abeille nocturne ; fourmi modèle, il s'approvisionne de jouissances, entrevoyant une série de doux festins de l'esprit pour les heures reposantes qu'il pourra plus tard avoir à goûter. Cet exceptionnel, qui mendie si originalement, n'est-il pas un amateur rare et digne de quelque sympathie ?

Sans aucun doute.

Vous comprendrez alors qu'on éprouve un sentiment de subite bienveillance pour ce chercheur intrépide, pour ce

type d'une avidité si curieuse, pour cet infatigable *copieur*, — qu'on pourrait appeler : un bibliophile avant la lettre...

En somme, cette passion est remarquable, car en être possédé à si haute pression, c'est aimer non seulement le livre, mais surtout la lecture.

HEURES PERDUES

Ah oui ! on a des heures forcément perdues, et qu'elles sont lourdes ces heures, qu'elles vous pèsent ! Elles vous assombrissent le cerveau, vous remplissent de brumes, empêchent le rayon de vous luire, ou, s'il commence à briller, vous l'éteignent. La pensée, obscurcie, s'égare et s'étiole sans mûrir, comme un fruit sans soleil.

Et cependant on voudrait les remplir, ces heures. Rester là, les yeux au plafond en tournant ses pouces, c'est mourir. Mais à quelle branche se raccrocher ? Quelle espèce de travail peut-on bien imaginer ? Prendre des notes ? C'est le plus simple et certainement le plus facile. Prenons donc des notes. Tout le temps qu'on écrit ça va bien. Puis, quand on a griffonné quelques alinéas, si c'est bon on le garde ; si ce n'est que passable on ne marchande pas... on le déchire, ou on le jette au feu.

Il n'en restera rien, tant mieux ; mais ça vous aura servi à ne pas croupir à rien faire. L'occupation des plus simples, même des moins indispensables, vaut mieux que l'oisiveté ; les heures ainsi « perdues » sont encore bien employées.

LIRE QUAND MÊME

— Oui, je vous hais, taches malencontreuses qui vous étalez honteusement sur des pages jadis virginales ; je me chagrine devant vos lacs et vos archipels de rousseur, et

me demande pourquoi, dans la rage d'étendre vos plaques sombres, vous semblez choisir les passages les plus exquis, les régions du livre auxquelles conviendrait le plus la lumineuse blancheur du papier ? Navrante est cette prédilection... Oui, déplorables, oui, odieuses souillures, oui, le cœur saignant, je vous exècre, je vous maudis !!...

Et cependant (voyez la contradiction !) j'en ai plusieurs, de mes livres, dont maints endroits sont couverts de vos voiles, voiles rebutants pour certains lecteurs et qui, malgré mon aversion, ne parviennent pas à me rebuter. C'est que je n'y regarde pas de si près et que, devant un texte d'élite, je ne barguigne point ; je me prépare les yeux, je leur fais la leçon, et pénètre bravement là où je sais que d'esprit et de cœur je vais trouver mon régal. Plus de façons. Peut-il y avoir manque de délicatesse quand l'œil courageux s'aguerrit pour plonger où trouver la perle ?... Oh non ! Maudissons-les ; mais sachons toujours lire à travers les jaunâtres piqûres. « Tout plaisir s'achète. »

PIQUER, RONGER

Mais ceux-là, que sont-ils donc ? des juges ?... ou des exécuteurs ? Ils passent devant un tableau, ils parcourent un volume. Vous croyez qu'ils ont saisi le sens de la peinture, qu'ils ont goûté à la moelle du livre ? Ah bien oui ! Ce qu'ils veulent, ce n'est pas la satisfaction donnée par le livre ou le tableau ; c'est, au contraire, l'aigre et méchant plaisir du coup d'épingle. Comme des termites ils rongent, comme des singes malins ils gouaillent ; ils cherchent la petite bête dans toutes les fissures, y vont gaiment des yeux et de la langue, et, avec la joie rageuse des jaloux, attaquent l'œuvre dont la valeur les gêne, et qu'ils ne seraient pas fâchés de démolir. Par bonheur

l'œuvre se soucie peu de leurs dires ; elle demeure intacte... et se moque de ces impuissants.

D'ailleurs « bien portants ceux qu'ils égratignent. »

IMPÉNÉTRABLE

La mémoire ? — On use son imagination à chercher quel merveilleux mécanisme elle peut bien être. Elle vous rend des textes, des images, des pensées ; elle vous reproduit des sites, elle tient à votre disposition ce que vous savez des temps passés ; émotions, sentiments, elle vous fait tout revivre. — Est-elle un phonographe aux millions de cylindres ? Est-elle un appareil qui photographie et garde en épreuves tout ce que nous avons vu ? Est-ce un volume qui, à notre désir, nous tourne ses nombreux feuillets ? Est-ce un miroir qui, à la seconde, reflète ce qu'on veut voir ? Est-ce un casier dont les tiroirs s'ouvrent et se ferment... parfois pas à volonté ? Qui pourra jamais le deviner ? qui trouvera jamais la clé de ce phénomène ? — Chez quelques-uns l'engrenage par moments se dérange. Il s'y creuse *subito* des précipices dans lesquels les mots, les noms piquent une tête. Mais c'est l'accident possible, individuel, momentané, et qui ne prouve rien contre l'inimaginable excellence de ce chef-d'œuvre du cerveau.

A LA VOLÉE

Devant ma fenêtre, un déménagement. Une première voiture à bras qu'on remplit de cadres de toutes grandeurs contenant peintures, aquarelles, dessins, etc. Cela m'intéresse déjà, quoique je voie de trop loin les sujets des tableaux. Mais bientôt arrive une seconde voiture vide et, à côté, des livres, des livres, des livres ! A la bonne heure,

c'est une pâture plus substantielle que piètres portraits, fleurs ou natures mortes. Voyons comment on va les placer. On les apporte par paquets, liés, hélas ! avec une corde qu'on a eu soin de bien serrer encore, de sorte que les pauvres reliures ont de profonds sillons creusés sur leurs bords. Mauvais augure. Je tâche de mieux voir. Tout ce qui vient à nouveau est un douloureux pêle-mêle : volumes brochés, brochures, livraisons pliées, fanées, tous les formats attachés ensemble, macédoine de feuillets bons pour le marchand de papier. Et tout cela on le jette à la volée dans le véhicule. On en empile autant qu'on peut en empiler. Deux hommes s'attèlent aux brancards, et tirent, tirent. La voiture cahotte ; une pile du haut, mal assise, se penche et dévale ; la littérature, — si c'en est, — fait la cabriole, et science ou roman s'ouvrent, s'écornent, s'aplatissent sur le pavé...

Ah ! pitié ! Voilà des livres bien choyés !... De quelles mains sortent-ils ? Quels indifférents les ont relégués dans la malsaine poussière des coins ? Les a-t-on lus seulement ? Vrai, pour ces victimés il y a de malchanceux quarts d'heure... Les infortunés !

PLUS OU MOINS

Au point de vue de la parole ou du style, la complète possession d'une langue est un trésor. Ce trésor, tout le monde ne l'a pas. Il existe de gros dictionnaires nous vidant la corne d'abondance des vocables ; il en est d'abrégés ne nous offrant qu'un choix suffisant de ces mots. A ces différents codes du parler on peut comparer l'œuvre des écrivains. Si l'on s'amusait, compulsant leurs volumes, à énumérer ce qu'on pourrait appeler l'étendue de leur clavier, on constaterait, dans leur richesse respective, de notables différences d'ampleur. Tel d'entre eux met à

la disposition de sa phrase le vocabulaire le plus « opulent » ; tel autre est seulement « dans l'aisance » avec ses simples moyens à lui de s'exprimer. Cela n'empêche pas que ce dernier, réussissant à dire tout ce qu'il veut, ne puisse être même supérieur ou mieux partagé, la profusion des mots n'étant pas la raison suprême du talent.

HORS DU LIVRE

Le voilà, assis, sérieux, méditatif, le regard abaissé sur un feuillet jauni. Du doigt il suit les lignes compactes qu'il étudie, et se sent hors des cahots du monde, enveloppé qu'il est de la pénétrante atmosphère de ses livres. Il scrute avec une attention si intense que les bruits d'à côté ne le dérangent pas, et vous lui parleriez que vos paroles ne lui feraient point retourner la tête. Ce songeur sédentaire n'a d'horizon que son cabinet de travail, et doit probablement borner ses conceptions au périmètre de son calme intérieur. Ainsi restreint, s'il écrit, il est à croire qu'il ne nous dira ni la fraîcheur des paysages, ni l'aridité des déserts, ni la majesté des monts ; il ne nous fera point visiter les pays incendiés de soleil, la troublante étendue des mers, les profondeurs mystérieuses des forêts, les plaines de glace ou de feu ; mais, prenant thème en lui seul, il devra, semble-t-il, s'en tenir à des recherches arides, pour arriver... peut-être, à des solutions d'une épineuse intensité. En tous cas, sa tâche est absorbante.

En face de cet érudit, qui certes est absorbé, vous devez vous imaginer que rien d'humain ne palpite en lui, que cet esprit qui précisément creuse, tâtonne à travers les méandre nébuleux d'en bas, ne peut pondre que chiffres secs ou obscures maximes ?... — Examinez-le.

* * *

Sans lenteur, il sort de sa carapace de savant, comme un scribe qui dépouillerait sa houppelande de travail, et, frais, rajeuni, se révèle tout autre. Ce n'est plus l'« absorbé » d'il y a une minute. L'homme plongé dans ses brumeuses combinaisons a complètement disparu. Courbé tout à l'heure et alourdi de questions, il se redresse maintenant impulsé d'une force soudaine, et c'est comme sous les caresses d'une rafraichissante aurore que sa tête se dégage, que sa face s'épanouit, que son front s'inspire. Plus de science pour l'instant, si ce n'est celle des délicieux effluves de l'esprit, du cœur, de la nature. Après l'ombre, la lumière... Le savant a fait place au poète. — Nouvel horizon, aspirations nouvelles.

Calculs terminés, problèmes résolus, le piocheur au scalpel incisif, le sondeur acharné venait d'éprouver qu'il avait besoin d'une détente... — Il va se la donner.



D'un jet suggestif il a franchi ses étroites barrières. Transfiguré, en pleine griserie de l'immensité, il plane avec délice en l'espace infini. Sa pensée a pris des ailes, il monte, il monte et, soit qu'il effleure les abords des régions impénétrables, soit même que, manquant encore de souffle, il n'atteigne pas aux premières clartés des atmosphères convoitées, il aura toujours accompli un glorieux trajet, et de ce beau pélerinage rapportera les naissantes compréhensions des attirants lointains.



— Prends ton vol, puissant chercheur ! Parcours sans souci du temps, les harmonieuses clartés du ciel !... Remplis ta lumineuse mission vers l'Idéal !... —

Et, tant que le vol durera, l'aède chantera, nous prouvant que l'étreinte de la Science, à laquelle il saura revenir, n'a point chez lui d'effet contre l'élan sacré de la Poésie, dont le soleil le chauffera toujours.

Heureux l'écrivain qui peut s'enlever par ces nobles bonds, qui peut entrevoir ces provocantes lueurs ! Son pied n'est plus soudé à la terre, et dans ces revivifiantes campagnes aériennes il a, voyageur privilégié, découvert un asile de paix, une seconde, définitive et sublime patrie.

BROUILLE D'AMOUREUX

Un soir, dans sa bibliothèque, un amateur, fatigué, eut une rage contre ses livres. En pleine révolte il s'écriait :

« Que me voulez-vous donc, vous que voilà ? Je vous aime, je vous soigne, je vous donne tous mes instants et, pour me récompenser, vous me prenez ma pensée, vous me prenez ma mémoire. Je désire de vous le repos et le savoir, et vous mettez la fièvre ou le brouillard dans mon cerveau... Vous êtes des ennemis, vous me tuerez. Quels philtres m'avez-vous versés ?... Monstres, laissez-moi !... ou plutôt je vous laisse... je ne veux plus de vous... je vais vous déchirer... vous brûler... vous jeter par la fenêtre... Allez-vous en, mauvais amis !... Sortez de mes rayons !... Vous me brisez... Je ne vous veux plus... je ne... vous veux plus !!... »

Il s'arrêta là, fit deux pas, et tomba affalé sur une chaise. Ce ne furent pas les livres qui s'en allèrent, ce fut lui qu'on porta dans son lit, où il resta quelques jours à se remettre.

Une fois remis, que pensez-vous que fit le furieux bibliophile ? C'est facile à deviner. Il demanda vite à retourner à ses livres, à ses chers livres, qu'il ne se souvenait même plus d'avoir maudits, se réconcilia avec eux et, pondérant mieux ses heures, retrouva, au milieu des compagnons de

ses laborieux loisirs, la paix et la santé qu'il avait failli perdre.

« Revenez à nous, lui dirent ses vieux confidents ; n'abuzez pas... mais usez ».

PLUSIEURS, OU UN ?

A défaut d'un homme, un livre pourrait devenir un ami ; mais quel livre répondra pleinement, suavement aux besoins d'une âme ? — De là les penseurs qui s'isolent, et font au dedans d'eux-mêmes le livre qui leur convient, le livre intime qu'ils s'assimileront, et qui n'existera que pour eux. Cependant s'il est difficile de rencontrer un ami complet dans *un* livre, il est facile d'oublier avec *des* livres le chagrin et les longues heures.

Pétrarque, qui penchait des deux côtés, a écrit ces deux vers :

Egregios cumulare libros, præclara supellex ;
Ast unum utilius volvere sæpe librum.

Et le doux chantre de Laure était un ardent bibliophile. Il possédait des livres en abondance, les appelait « ses amis », les adorait. Faut-il donc en avoir beaucoup pour s'avouer qu'il est bon de n'en chérir qu'un ? — Eh bien ! il les chérissait tous, lui le délicieux poète.... et on l'a trouvé mort, le front penché sur son *Virgile* entièrement copié de sa main ! (1)

(1) Michelet dit que c'est sur un *Homère*. L'historien n'a plus songé au dicton qui courait du temps de Pétrarque : « *Græcum est, non legitur* ».

VARIATIONS SUR LE MÊME THÊME (1)

I

Oh ! la suprême jouissance ! Avoir un loisir, aller à sa bibliothèque, s'accroupir devant, plonger ses mains dans les rayons, en sortir des volumes ! En regarder les titres, ouvrir l'un, ouvrir l'autre ; butiner en sautant de la poésie à la philosophie ; parcourir un poëme, lire une ode, passer d'une élégie à une épigramme ; puis, s'abandonnant à la prose, interroger le cœur et l'âme avec un penseur, ou étudier mœurs et travers avec un moraliste, n'est-ce point, là, goûter quelques minutes charmantes ? Ce n'est nullement un travail, c'est presque un enivrement, un rêve. Il ne s'agit pas de peiner ; au contraire, c'est se parfumer l'esprit, comme si, dans un délicieux jardin, on embaumait son front en le baignant dans les fleurs. O heures bienfaisantes, qui calmez nos fièvres, qui nous sortez des misères de la vie, que ne peut-on toujours vous saisir !...

II

— Ouvre, ouvre cette porte. L'ouvrir est un charme. C'est la porte du petit placard que tu as bondé de volumes. Il y en a de toutes sortes. Qu'y cherches-tu ? Rien de spécial. Tu regardes d'abord ; tes doigts glissent de l'un à l'autre, tu ne sais lequel prendre. Et tu jouis cependant.

(1) Ce qu'on découvre dans ses vieux papiers ! A des années d'intervalle, et sans le moindre souvenir, le même sentiment y a été exprimé. Trois notes (est-ce bien tout ?) croyant chacune parler pour la première fois, ont dit le grand bonheur du retour aux chers amis. On a laissé cette curieuse répétition dans la forme originale, suffisamment variée du reste, et qui montre à quel point ce sentiment, l'amour du livre, est sincère et profond... chez ceux qui l'aiment.

En lisant le titre de celui-ci ou de celui-là, tu te remémores son contenu, et c'est pour toi l'équivalent d'une lecture. Donc, te promenant ainsi de l'in-16 à l'in-8°, tu éveilles en ta mémoire une immense variété de choses ; tu parcours les opinions et les temps, tu franchis en un clin d'œil des générations, des siècles ; tu quittes notre monde pour le monde des esprits ; tu rêves éveillé, allant du penseur au poëte, et ta joie est grande, sorti que tu es du milieu troublé de nos tristesses. En te retirant, fais-le durer, ce rêve ! — Ce sera un touchant adieu à chacun de ces amis.

III

O bonheur ! ô félicité de passer des heures, des journées à remuer, à ouvrir au hasard, à déguster ses livres, à vivre avec eux ! Certaines exigences du monde, impérieuses, inévitables, vous arrachent parfois à ces solides amis ; mais avec quelle joie on revient se blottir parmi eux ! avec quelle indicible volupté on les retrouve ! — Et j'ai entendu des gens me dire : « A quoi diable pensez-vous de perdre ainsi votre temps avec tous ces livres ? » Perdre mon temps avec eux ! !... Evidemment il y a des points de vue qui diffèrent.

MUSIQUE DANS LA PHRASE

A côté de l'éloquence, de la profondeur des pensées, de la chaleur de l'expression, il est une autre qualité qui n'est pas dévolue à tous les écrivains et dont, même inconsciemment, le lecteur est charmé. Tel auteur, de vers ou de prose, est, dans sa forme, sec et rocailleux ; tel autre, doux et plein d'harmonie. C'est que celui-ci est, nous le répétons, un musicien de la parole. Il peut très bien n'être pas du tout technicien en fait de blanches et de noires, de croches et de doubles croches, mais d'instinct il évite le choc ma-

lencontreux des mots, il trouve les syllabes euphoniques, et nous réjouit de phrases qui nous caressent l'ouïe. Sa plume a de l'oreille et court comme sur des touches vibrantes. Cet art de la suavité, de la mélodie dans l'écrit, heureux qui le possède !... Je doute qu'il puisse s'enseigner et s'apprendre.

UN CONVERTI

... — Ecoute donc. Les livres sont une pâture bien autre que celle dont le corps a besoin. L'esprit n'est pas un estomac. Quand nous avons pris un repas, tout est fini pour les aliments ; mais quand le cerveau a goûté un de ses mets à lui, le mets n'a point disparu. Il reste là. Le livre alimente à perpétuité ; il nourrit sans cesse, et sans cesse est prêt à nourrir de nouveau. Or, comme l'esprit a des appétits successifs et qu'il est parfois, tu sais, obligé de recourir à la même substance, il m'est indispensable d'avoir sous la main cette nourriture indéfiniment renouvelable.

— Je comprends. Les deux appétits diffèrent, les mets doivent différer. J'ai eu tort de les comparer l'un à l'autre. Rassure-toi. Il m'est clair que tes livres sont l'alimentation de ton esprit, et qu'avec leur secours tu es heureux de le documenter ou de le charmer. Ils dégagent la flamme invisible qui chauffe le front du travailleur...

— Bon ! Te voilà fixé. Tu connais l'utilité de mes réserves ; tu vois l'abondance qui m'est nécessaire quand j'ai le désir de sonder nos misères d'en-bas, ou d'essayer un vol vers les délices d'en-haut. Ne viens donc plus me fatiguer l'oreille en me chantant que je devrais jeter dehors tous ces utiles compagnons. Ce serait ma pauvre tête réduite à la famine.

— Et, cher ami, je n'ai jamais eu l'idée de la faire mourir d'inanition. Garde tes « alignements », et fais-nous profiter de tes découvertes. Au lieu de t'inciter à soulager tes rayons, je viendrai te demander la permission d'en parcourir quelques tomes.

DEMANDE :

Dans vos souvenirs quel est le cadeau d'enfant qui vous a causé la plus grande joie ?

RÉPONSE :

Enfant, ai-je eu des jouets ? — Je n'ai reçu ni pantins, ni bergeries, ni soldats de plomb, ni boîte de jeux. J'aimais parfois à regarder le kaléidoscope d'un camarade. J'ai joué aux gobilles et lancé une balle contre les murs... C'était tout. La tendre mère, qui adorait son garçon, au lieu de jouets lui donnait des soins.

Qu'avait donc l'enfant pour se distraire ?

Je dessinais. J'aimais les gravures, et je commençais à aimer les livres. On ne m'en donnait pas. Le bouquiniste ambulant de notre ville, je le suivais toujours, regardant platoniquement son émotionnante marchandise.

Un matin je rentre :

— Maman, voudrais-tu me donner cinq sous ? Il y a un livre que je voudrais tant avoir.

— Tu sais, mon petit, ma bourse n'est pas lourde.

— Oh ! maman !...

Et, touchée, la douce maman tire les cinq sous de sa poche.

Quelle joie !! Je cours, je rattrape le père Jean. Je ne marchande pas... et j'obtiens le livre.

C'étaient des vers, que les anthologies ignorent profon-

dément aujourd'hui, mais qui m'incitèrent tout de même à en faire.

Et j'en ai fait !...

Je ne vois pas que j'aie eu d'autres jouets.

15 Septembre 1906.

SON AVIS

D'un style superbe un morceau venait d'être lu, morceau élevé, chaud, coloré, d'une verve logique, et qui avait empoigné tous les auditeurs. Un ergoteur était là, un de ceux qui grignottent et rongent avec un entrain féroce ce qui est grand, ce qui est beau. Aussitôt il se met à démontrer que dans ces pages, — avant tout hors ligne, — il se trouve quelques répétitions, et, partant de là, juge la pièce incorrecte, fautive et peut-être bonne... à déchirer. Tel était son avis. Ces répétitions ne gâtaient certes pas plus le morceau que des grains de poussière ne défigurent un magistral édifice. Mais le chercheur grincheux tient coup rigoureusement et s'escrime, en vain par exemple, à établir que cette tirade, avec ses quelques mots qui reviennent, est pauvre et ne vaut pas le diable. Que ne la jette-t-il au feu tout de suite !

Il nous fit l'effet d'un amateur qui, examinant une broderie rehaussée des plus magnifiques couleurs, la retournerait en tous sens pour en éplucher le dessus et le dessous, et montrerait avec emphase deux ou trois points d'une teinte pareille que l'aiguille aurait dû différencier. Mais pas un mot d'éloge sur la brillante exécution du captivant ouvrage. — La belle critique !...

ANTHOLOGIE

I

PREMIER SON DE CLOCHE

Avec les océans de publications qui nous inondent, que deviendront les générations qui vont nous suivre ? C'est par centaines que paraissent les volumes, par mois et peut-être par jour. Comment les cerveaux futurs pourront-ils lire, apprendre, absorber ces incalculables produits ? C'est pour le coup que, au lieu de se plonger en de volumineuses œuvres complètes, on devra choisir et encore choisir. Qui pourra embrasser toutes les littératures ? Il en faudra, des anthologies !... Et encore la sélection, devenue énorme, sera-t-elle abordable ? Elle sera écrasante. Le savoir, à ce moment, sera une masse à donner l'effroi, une bombe à faire éclater les têtes.

II

DEUXIÈME SON DE CLOCHE

Une anthologie est un travail excellent quand la moisson est faite avec goût et lumière. On ne peut pas toujours posséder le bagage, et surtout le bagage entier de chacun de nos auteurs, et il est intéressant, indispensable même d'avoir un choix qui vous aide à les connaître. Au grand public lettré s'adressent ces importantes publications. Mais il arrive à certains la curiosité de déguster les morceaux laissés hors du recueil et de pénétrer parmi ces rognures. Dans ce cas on furète, on exhume de tous les coins de réserve ce qui n'a pas été trouvé digne du *select,* c'est-à-dire on a recours aux éditions complètes. Il y a un plaisir raffiné à sonder ainsi l'écrivain et à le scruter précisément dans ses

œuvres mineures, car c'est là que l'auteur disparaît le mieux et qu'on voit l'homme de plus près, homme que les anthologistes ne jugent pas bon de vous montrer « en robe de chambre ». On a dit qu'à ces recherches minutieuses l'auteur ne gagnait rien. Il ne peut guère y perdre, et l'histoire littéraire y trouve son profit... Mais revenons sympathiquement aux anthologies, et souhaitons-en d'amples et de parfaites. Elles sont, et seront de plus en plus, la ressource impérieuse des cerveaux devenus trop étroits.

ÉTAIT-CE UN RÊVE ?

... On m'ouvrait toute grande une immense bibliothèque. De riches vitrines renfermaient d'innombrables volumes, mais non disposés sur les planchettes comme les livres le sont d'ordinaire. Adossés debout contre les bois du fond, ils ouvraient leurs feuillets à distance les uns des autres en forme de bizarres éventails, appelant les regards et désireux d'être au moins consultés.

Un œil habile eût certes pu lire entre ces capricieuses ouvertures, et je regardais partout, disposé à répondre à ce provocant appel. Mais comment, devant de si nombreuses richesses, comment arrêter son choix, sur quel auteur se fixer ? Oh ! la gourmandise de savoir ! Mon désir de tout connaître d'un coup a toujours été une folie, et, hypnotisé par ces trésors des lettres, je restais immobile, torturé d'impatience... et d'impuissance.

Cependant, las de tout examiner et de ne rien voir, je m'arrêtai en face d'un in-octavo dont les caractères me plurent, et je me mis à faire des efforts pour y déchiffrer quelque chose. Donc, en définitive, j'avais choisi. Alors, et tout à coup, le livre s'illumine ; mille rais partent de chacune de ses pages, et non seulement m'éclairent mais me pénètrent ; d'un souffle les feuilles ont tourné ; une

lumière intense envahit mon cerveau, et je fais bien mieux que lire... j'ai lu !

Oui, j'ai lu ; oui, tout le texte, avec ses nuances, son drame, son dénouement, est entré comme un éclair dans mon esprit, l'œuvre entière est vivante dans ma mémoire. Je le répète : j'ai lu !... j'ai tout lu ! —

O merveille ! ô phénomène inimaginable ! En une seconde posséder le récit qui m'aurait demandé une pleine journée et davantage. Que va devenir la vie avec une pareille suppression du temps ?...

Mais j'y songe. Et l'auteur ? A-t-il eu le privilège d'écrire son livre dans une condition analogue ? A-t-il reçu le fécond baptême d'en haut ? Est-ce que des jets lumineux, sortis de lui, ont, d'un trait, exécuté la typographie de ses feuilles ? Est-ce que ?...

Ces trois mots n'eurent pas de suite ; ils furent net la fin de mes interrogations. Je n'en pouvais plus de surprise, je m'attendais à tout ; devant cet inénarrable instantané il n'y avait plus rien à dire, plus rien à faire. Je demeurai ébloui... et je m'éveillai.

C'était bien un rêve. —

Ma fièvre de tout lire, et en un instant, m'a causé cette hallucination ; ma toquade enfante des impossibilités, — et me voilà, moi sot rêveur, imaginant qu'on fait la lecture comme on tourne un bouton d'électricité.

En ce cas, on épuiserait vite le stock des ouvrages existants.

Belle découverte, ma foi ! Le cerveau qui se serait à ce point congestionné n'aurait plus qu'à éclater de sa pléthore.

DE LA CASSE AU TYPO

— Non, non ! Nous ne voulons pas, nous n'entendons pas ça ! Jusque là nous avons servi à des livres honnêtes

nous ne voulons pas que vous nous fassiez dire des choses qui manquent de propreté...

— Eh bien !... quoi ?...

— Laissez-nous tranquilles. Nous vous le répétons ; nous ne voulons pas être salis par cette copie infecte. Si vous continuez à nous prendre pour la composer, nous nous insurgeons ; loin de nous lever à l'appel de vos doigts, nous sortons de nos cassetins, nous nous fourons les uns dans les autres, nous nous sauvons partout... nous faisons grève. Ah non ! nous voulons être employés à de la besogne plus nette.

— Mais, chers petits caractères, vous en montrez un bien difficile. En quoi dois-je souffrir de ce qui vous irrite ? Ce n'est pas moi qui ai écrit cette copie. Elle est un peu équivoque, je l'avoue ; mais, au fond, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous êtes là, comme moi, parbleu ! des instruments au service de tous. Il n'y a rien de votre faute dans les méfaits qu'on vous force à commettre. Vous êtes à ma main, je vous prends... Vous devriez même ne pas savoir quels mots, quelles phrases vous allez former. Je comprends votre mauvaise humeur, mais je ne peux pas l'accepter, je ne dois pas la ressentir.

— Acceptez-la ou non, ressentez-la ou non, nous nous gendarmons. Nous sommes indignés du rôle qu'on veut nous imposer. Certes nous en avons joué d'assez différents, mais jamais comme...

— Enfin, que pressentez-vous donc de ce texte que vous commencez ?

— Oh ! vous savez les progrès de l'instruction. Eh bien ! nous en avons profité, et nous voyons plus loin que vous ne croyez. En outre, comme nous avons un brin de délicatesse, il nous déplait de formuler des choses dont rougiraient les délicats.

— Eh ! chers petits, vous êtes peut-être trop collets-montés. Encore une fois, pourquoi vous en prendre à

moi ? Comprenez donc que vous et moi nous sommes innocents des irrévérences qui peuvent résulter de vos inévitables assemblages.

— Qui nous feraient honte, et que nous ne vous laisserons pas terminer.

— Quoi ! une révolte ?

— Une insurrection. C'est trop de taches. Nous ne...

— Paix ! paix ! les enfants ! Si vous avez une colère si grosse que vous veuillez partir, allez la passer sur l'auteur du volume. C'est lui le coupable. Quant à vous, vous êtes inconscients ; votre mission, mettez-vous bien ça dans la tête, est d'ignorer ce que vous donnerez à lire, et aucun ne viendra vous incriminer. Le lecteur, s'il s'effarouche, ira sermonner l'écrivain qui a laissé trop libre cours à son imagination, et non à vous qui n'avez qu'obéi et qui êtes absolument irresponsables.

Peu à peu la colère tombait. Le sang-froid revenait-il ?

— Bon typo, reprirent les habitants de la casse, vous avez peut-être raison. Mais c'est égal ; c'est bien cruel, après avoir composé les *Nuits,* les *Harmonies,* les *Contemplations,* les *Trophées,* et d'autres poèmes aussi brillants, de se déshonorer avec...

. . . .

Là, un fracas effroyable interrompt la phrase. La casse, mal soutenue, avait basculé ; tout dégringolait, tout s'effondrait, et les caractères ne formaient plus, sur le pavé, qu'un vaste pâté, un monceau inextricable, d'où s'élevait une longue et lamentable plainte.

Ces pauvres caractères, d'un fort joli « œil », ma foi ! étaient neufs encore, et on les avait destinés à l'exécution d'une édition soignée de ***. Mais dans la chute, ils furent suffisamment maltraités pour n'avoir plus qu'à retourner à la fonte.

Très écornés, ils y retournèrent, — et, à peine entamé, le livre projeté resta... à l'état de projet.

Nul n'y perdit. —

Est-ce qu'ils auraient de l'esprit les dignes « petits clous » (1) de la casse ? ?...

DEUIL

Rien ne bougeait devant eux. Un soir de lourde brume, on les entendit :

— « Oui, nous sommes tristes, oui, nous sommes dolents, oui, nous pleurerions si nous avions des larmes. Le maître a quitté sa demeure. Il ne viendra plus à nous, le cher maître est parti ! !... Nous étions fiers quand il nous approchait, qu'il nous sortait du rang et restait quelque temps à nous contempler, à nous lire. C'était une vraie conversation entre lui et nous, et maintenant nous voilà muets ! muets avec lui, tout au moins. Avec qui causerons-nous désormais ? Quel lecteur nouveau nous aimera comme nous aimait le bienveillant disparu ? Et nous, donc ? Nous lui étions attachés plus que de vieux amis, et sincères ; nous devinions presque lequel de nous il allait prendre quand il se levait pour choisir sur nos tablettes, et c'était une joie pour l'élu, pour l'heureux du moment.

« Hélas ! que va devenir ce bonheur ! Oh ! les lugubres vides que fait la mort ! Pauvres esclaves, nous allons être vendus, nous le délice des bonnes heures, et peut-être relégués dans les fonds d'obscurs placards, de froids greniers.

« Tendez, tendez devant nous un drap noir jusqu'à ce qu'on nous enlève de nos doux rayons. On ne doit donc plus tenir à la chambre en laquelle on vous a si longtemps conservés !... Vendus ! nous serons vendus. Misère !... Les mains qui nous achèteront ne pourrait-on pas les appeler

(1) En langage typographique les caractères ont le nom de « petits clous », et composer se dit « lever les petits clous ».

des mains sacrilèges ?... O cher maître ! maître tant regretté !.. Oh ! oui, nous pleurerions si nous avions des larmes... »

. . . .

Ils ne dirent plus rien.

Quelques jours après ces navrantes doléances, la salle, vrai désert, ne montra plus que le squelette de ses planches...

Ils furent, les affligés, jetés aux quatre vents des enchères.

DISPERSÉS !

— « L'orage a soufflé ; il a saccagé nos rangs... Nous voilà dispersés ! Plus de fraternité, plus de voisinage entre nous. Partis à tous les coins de la ville, isolés les uns des autres, nous ne sommes plus que des grains de poussière que vont promener les vents là où il leur plaira : nous passerons sous le bras d'un amateur platonique, qui nous enfouira sous ses tas sans nous avoir consultés ; chez un libraire qui, lui, saura, mais c'est tout, assez bien nous vendre ; dans la boîte d'un bouquiniste, qui nous cotera comme du papier au kilo ; ou chez l'épicier, qui bravement fera de nous des enveloppes de poivre ou de fromage... O destinée ! Nous verrons des passants ignares nous feuilleter, et nous laisser ; un lettré, à qui par hasard nous serons utiles; parfois peut-être, un savant, un vrai bibliophile, heureux de nous découvrir et nous emportant tout fier de sa trouvaille. Néanmoins nous serons devenus choses banales, nous, tristes exilés, exposés à tous les regards, à tous les contacts, et plus ou moins écornés, déchiquetés par des centaines de mains. Il y aura bien, par ci par là, quelques-uns de nous mis en réserves, les plus précieux qui séduiront par la reliure ou l'illustration et entreront dans de riches bibliothèques ; mais ce sera l'infime minoritè. En tout cas, rien de cela ne guérira la plaie... La plaie ? Bien

pis : le déchirement. On nous a écartelés, hachés, et nos membres épars garnissent déjà vitrines, étalages... et parapets ! — Venez, flâneurs ! venez, bouquineurs ! venez, travailleurs ! Sous le soleil qui nous brûle, sous la pluie qui nous souille et nous déchire, nous vous attendons. Délivrez-nous, mettez-nous en meilleure place... O pitié ! ô douleur !! ô martyre !!! — Hélas ! hélas ! pauvres de nous !... »

Comprenez la poignante élégie.

MOINS DE GRATTOIR

— Oui, cher ami, ta page, venue d'inspiration, avait peut-être quelques points faibles, peut-être demandait-elle de légères retouches, mais entends bien, légères. Au lieu de ces riens à faire disparaître, de ces grains de poussière sur lesquels tu n'avais qu'à souffler, à grands coups de rabot tu as labouré ta chose ; puis tu l'as tendue, plaquée, vernie, presque embaumée. De nombreuses touches minutieuses tu as coloré, mais trop ; tu as fait une momie. C'est plus grand, plus majestueux, mais c'est mort. Que ne t'es-tu méfié de la manie de la grandeur. L'air frais circulait à travers tes lignes, et maintenant à les lire on se sent comme enfermé en une pièce close, la repiration vous manque, on étouffe. « Trop, c'est trop », en littérature, en tout. Certes oui, l'on doit travailler son style ; mais si, dans le temps, il a fallu sur le métier « remettre vingt fois son ouvrage », il est probable que la vingt et unième eût tout gâté. Fais donc la chasse à tes fâcheux embellissements, rajuste au contraire ton élaboration et reconstruis-la, à peu de chose près, dans son allure première. Elle sera en meilleur état, tu la sortiras de son suaire... elle revivra.

Et, après cela, ne t'imagine pas que je prétende faire galopper ton cerveau à un train d'automobile. Oh ! que

non ; une œuvre ne s'enfante pas d'un coup. Tu verras plus loin. Rien de durable ne s'improvise, pas toujours même la page « venue d'inspiration ». L'article en apparence écrit d'un trait n'a point été complètement saisi au vol ; il est le résultat très conscient d'études antérieures, et prouve un acquis souvent considérable dans l'intellect de l'écrivain. Il faut une plume bien armée pour que du commencement à la fin, elle développe facilement, clairement, sur n'importe quel sujet, sa causerie étoffée, judicieuse... et agréable. — Donc documente-toi, fortifie-toi, et quand ton arsenal sera bien garni, écris avec la vitesse que tu voudras, puis laisse reposer le grattoir, cet outil à double tranchant, qui efface si bien, mais ne doit jamais devenir un tortionnaire.

PLAGIAIRE & ORIGINAL

« Faire des livres ? dit l'ignorant, oh ! ça n'est pas difficile, et j'en ferais bien, moi, si je voulais. On n'a qu'à en prendre de ceux déjà faits ; on choisit, on y copie ce qu'on veut, et tout est dit. Qui lit l'un lit l'autre. Au fond, c'est toujours les mêmes choses. » — Voilà l'opinion d'un inconscient sur le travail d'un auteur. Il ne s'imaginera pas qu'ombre de pensée, ombre d'observation, ombre de talent soient sorties d'un cerveau pour bâtir une œuvre ; il ne comprendra jamais l'invention, la création d'un récit ; pour lui, en fait de livre, tout a toujours existé, et les nouveaux ne naissent que par la répétition des anciens. Et cependant, si on le pousse jusqu'au premier, à un premier quelconque ? Celui-là n'avait point de modèle. Eh ! ce raisonnement ne le touche pas ; il ne l'écoute point... « Des livres ? Ça ne peut se faire qu'avec des livres. » C'est sa doctrine ; il ne sort pas de là. Laissez-le se buter, le turpide, et voyons autrement.

* * *

Question de plagiat à part, les livres enfantent les livres, mais d'autre manière que certains illétrés l'imaginent. Si le plagiaire est un voleur, l'érudit est un producteur. Du champ immense des lettres ce dernier recueille mille semences, qu'il féconde, qu'il cultive, et un beau jour il se trouve avoir enrichi la science ou la littérature d'une œuvre grandissant les vues des œuvres qu'il a consultées. Il en est des lettres comme de l'humanité : des ouvrages anciens aux modernes c'est une paternité consécutive, et dans ce cas il n'y a pas plus de spoliation faite par un écrivain à un autre écrivain que d'un père à un second père. C'est tout simplement l'obéissance à la loi du « croissez et multipliez. » C'est la pensée qui marche. L'un procrée l'autre. Ainsi d'étincelle en étincelle on arrive à la lumière.

LES LIVRES

— « Holà ! maître, nous étouffons. N'aurez-vous pas un jour pitié de nous ? Derrière vos volumes confortablement habillés, nous pauvres in-octavo moins bien vêtus, nous gémissons sous nos faibles couvertures de papier, manquant d'air... et non de poussière. Nous ne valons cependant pas moins que ces beaux messieurs qui nous « bouchent le jour ». Que t'avons-nous fait pour être pendant des années, pendant la moitié de ta vie, condamnés au *carcere duro* des seconds plans ? Tu nous as donc décrétés d'inutiles ? Tu ne nous connais donc plus ? Si c'est là ta pensée, débarrasse-toi de nous, mets-nous en vente ; celui qui nous achètera, plus clairvoyant, plus affectionné, nous traitera probablement mieux que toi. Tu nous humilies en ne nous entrouvrant presque jamais. Fais-nous la grâce de

nous consulter par moments ; nous ne sommes pas chez toi pour y être comme si nous n'y étions pas. Sois un meilleur maître, toi maître ayant grand besoin de tes serviteurs. »

***

— « Paix ! paix ! mes amis, car vous êtes mes amis comme les autres, comme ceux qui à tort, sentez-le, vous portent ombrage. D'abord vos reproches sont exagérés, même injustes. Bien des fois j'ai dégarni les rangs de devant pour arriver jusqu'à vous, et de vous j'ai goûté des morceaux captivants ; j'ai pris de vos vers, j'ai pris de vos maximes, et j'ai cité de vos pages. Vous le savez pourtant. Il ne faut pas être nerveux comme ça. Il m'est plus difficile d'aller à vous, ainsi relégués ; mais je sais bien vous trouver quand je veux relire un de vos passages. Et remarquez, ce n'est pas sans peine que je pénètre jusque à vos cryptes ; c'est du mal pour mes vieux bras d'enlever et de remettre d'aplomb ceux qui vous masquent, et ce n'est aucunement par indifférence que vous êtes logés à leur ombre. C'est une place moins bonne, mais forcée. Ne me maudissez pas ; au contraire, restez mes amis. Chez moi il n'est ni hiérarchie ni protocole ; prenez patience. Qui sait ? à plusieurs de vous je veux donner une toilette convenable, et alors, pour un rien, vous reviendriez au rang si convoité. Donc plus d'insurrection ; je veux n'avoir à appeler personne pour vous rendre raisonnables, vous créés par l'homme pour donner de la raison aux hommes. »

LES COUPURES

Il est assis au coin de l'âtre qui rougeoie doucement, non loin de son cartonnier aux tiroirs bondés.

Rêveur, un elzévir à la main, il se délecte aux rimes d'un vieux poète aimé.

Tout à coup, comme un bruit d'ailes qui s'éveillent, il entend un froissement, léger d'abord, puis d'une certaine intensité.

Deux des cartons sont entrouverts ; des enveloppes ont l'air de se soulever ; une secousse intérieure s'y devine, et quelques déchirures, blessures peut-être, montrent qu'effectivement on n'est pas tranquille là dedans.

Déjà bizarre ce remue-ménage. Mais voilà bien autre chose. Des voix susurrent, traversent les lézardes des gros paquets, et n'ont pas précisément le ton de voix satisfaites :



— Enfin, maître geôlier, que pensez-vous donc faire de nous ? Voilà des ans et des ans que vous nous détachez de journaux et de revues, que vous nous engloutissez dans de vieilles maculatures, et nous restons là. Joli rôle ! Vous nous lisez, et nous conservez. Vous nous appréciez donc. Alors, pourquoi faire des tas de nous... et nous oublier ? De la déférence du premier moment nous arrivons à l'abandon complet... C'est de la torture. Certainement ce que vous mettez de côté vous avez l'intention de l'utiliser. Mais vos occupations vous absorbent. Vos livres déjà se sont plaints. Comme eux nous avons besoin d'air et de lumière. Nous suffoquons... Donnez-nous de la lumière et de l'air !

— Eh ! petits grincheux, quoi ! vous vous emportez ? Vous ne comprenez donc rien au servive que je vous rends de vous sauver de la corbeille aux rognures, du feu, de toutes sortes de contaminations et de mauvais services ? Le matin, je vous découvre au courant de mes lectures ; je jette mon dévolu sur vous, et mes ciseaux, loin d'être des exécuteurs, vous mettent en sûreté et deviennent des conservateurs. Je suis certain, ainsi, que je vous possède, et, qu'au moment voulu, je peux recourir à vous. Oh ! les

plaignards ! Je ne peux cependant pas vous choisir tous à la fois. C'est une privation pour moi... et je ne pousse pas des cris comme vous. Fi, que c'est laid !

— Ah ! si vous étiez, depuis des siècles, emprisonné !...

— J'ai bien, moi aussi, ma peine, allez ! Vous ne vous figurez pas ce qu'est la besogne de celui qui doit écrire et veut être consciencieux. C'est une date, un nom, une anecdote, une scène qu'il lui faut se rappeler à la minute... et crac ! précisément parce qu'il la veut, la chose est tombée dans le gouffre ; sa mémoire a des trous. Alors, sans vous, le pauvre diable se frapperait la tête en vain.

— Mais, parmi nous, il y en a que vous préférez.

— Halte ! vilains jaloux. Çà ne signifie rien, ce que vous me dites-là. Chacun de vous ne peut me donner que ce qu'il a, et il ne s'agit pas de me présenter ce dont je n'ai cure. Je vous prends quand j'ai à vous prendre. D'ailleurs, combien des vôtres ont à me remercier. N'ai-je pas déjà une belle rangée de gros volumes factices, formés uniquement de vous, articles et coupures ! Par esprit de corps, vous devriez tenir le fait à honneur. La plupart de ceux qui vous conservent vous laissent, glissés, pliés, cornés, dormir entre la couverture et la garde d'un volume. Voyez-vous, là, une comparaison possible ? Allez, allez, petits adjudants élus ; comme mes livres, calmez vos nerfs...

*
* *

Ayant dit, le moissonneur d'extraits reprend tranquillement sa lecture...

Après avoir geint en son éloquence... si peu brève, cette foule ameutée, devenue silencieuse, rentra, — en rechignant peut-être, — dans les profondeurs du serviable cartonnier.

Le meuble, indifférent aux récriminations de ces fiévreux, se contenta de les ressaisir. Guéris de leur crise, ces minces découpés, souventefois utiles, ne bougèrent plus que les jours où leur sauveteur eût à les appeler à la rescousse.

ÇA NE SE REBATIT PAS

Que, par un méchant hasard, elle se perde ou se détruise, l'œuvre écrite ne peut jamais se recommencer. On en conservera l'idée, cela se peut, mais on n'en aura plus la forme, les détails s'effaceront. L'éclair s'est assombri, là où avait percé et lui le rayon ; l'on s'égarera en pleines ténèbres. Certes on en refera bien autre chose, — une fois j'ai réussi pour quelques pages brûlées trop vite — mais pour reconstruire exactement poème ou roman perdu, il n'y faut point songer.

— Si, si, pardon ! dis-tu ; en conservant le germe, on fait renaître le fruit, avec les matériaux on rebâtit l'édifice écroulé.

— Non, ce ne sera jamais pareil, et surtout jamais aussi bien. Le premier jet est souvent le bien venu, le second est une espèce de *pensum* où l'on s'épuise à rattraper le sujet disparu, un stérile clair de lune au lieu d'un soleil fécondant. N'essaye jamais cette refonte ; tu n'aurais plus le même creuset. Va, rouvre tes ailes, et plane sur un thème nouveau.

ILS SE PLAIGNENT

— Bien couverts, richement ornés, vêtus comme des princes par d'éminents artistes, c'est très beau ; nous sommes même fiers de briller sous de si rares habits. Mais enfin ça peut-il nous satisfaire ? Notre joie, notre délice c'est d'être maniés, d'être lus... et nous ne somme pas lus ! Pourquoi de si somptueux vêtements ? On nous respecte trop, on n'ose pas nous toucher, on n'ose même pas trop nous regarder... Ah ! le triste rôle ! La beauté de la couverture fait tort à la beauté de l'œuvre écrite, qui manque ainsi à

sa destinée. Moins de maroquins, moins de gauffrures, et un peu d'air, des doigts pour tourner nos feuillets, des yeux pour nous parcourir. On fait de nous des bijoux... Aux bijoux, l'on ne touche guère. Nous sommes au bagne à perpétuité dans une enveloppe dorée. Une bibliothèque ne doit pas devenir un musée.

OH ! QUE SI, NOUS LES AIMONS !

— De ce que, pour mon usage personnel de travailleur, je préfère le livre ordinaire et maniable au volume qu'il faut trop respecter, tu crois que je suis hostile aux riches reliures. Non pas ! Comme tout amateur des belles choses, non seulement j'aime, mais j'admire ces travaux pleins d'un art superbe et qui magnifient si grandement l'ami que nous chérissons. J'envoie mes félicitations les plus sincères aux éminents « revêteurs » de nos splendides publications.

Depuis les maitres qu'utilisait le généreux Grolier jusqu'à nos inimitables artistes contemporains, j'enregistre et répète leurs noms, car ils nous ont fait et nous font de véritables merveilles ; ils dépassent les limites de leur noble métier, dans lequel ils savent se montrer ornemanistes, peintres et graveurs. Ah ! si un livre qui sort de leurs mains pouvait, sans dangers, être mis dans les nôtres !... Mais dans les nôtres, malgré nos soins, qu'est-ce qu'il deviendrait ? Besogneux d'y puiser, nous le plissons, nous l'écornons, nous le tachons quelquefois. Et comme il serait de notre devoir de faire ce que nous disions tout à l'heure, de « respecter » le sémillant volume, dès lors, tu comprends, il n'existe pas pour nous... Et, à ce point de vue, profondément privés, nous sommes à plaindre.

APRÈS SOI

— Eh ! quoi, cher poète, cher mélancolique, tu es pris d'un si grand souci ? Tu entres doucement dans le calme de tes vieux jours, — qui, j'espère, ne sont pas encore les derniers, — et tu te préoccupes des moyens de prolonger après toi ta renommée. Que t'inquiètes-tu de soulever ce voile ? Ta renommée, tu l'as, de façon non négligeable, par tes fines et délicates poésies, dont les éditions se sont succédées, revues et châtiées, et qui t'ont fait trouver place dans toutes les anthologies.

Que veux-tu de plus ?

Un poète édité et réédité est un poète connu, et, l'heure venue, il doit, tranquille, s'endormir dans l'adieu à la vie. Pourquoi ce tracas que tu te donnes ? On a aimé tes vers, on les lit encore. On les lira tant que le goût vivra. Seulement, tu sais, en moins d'une génération les goûts changent, et nous sommes en un temps où ils n'ont dejà pas mal changé. A moins d'être un maître soleil, tout bon poète doit, à tel ou tel moment, s'attendre à devenir une quasi nébuleuse, en admettant que quelques-uns de ses rayons rayonnent encore.

Il en est ainsi pour des centaines, des astres, à côté d'un ou deux qui restent plus longtemps, mais dont les éclats seront, un jour, inévitablement diminués. Il n'est aucune puissance contre cette marche inéluctable. La gourmande postérité est le tombeau qui engloutit les masses. Ton nom a compté ; sois donc satisfait : tous ne comptent pas, — et, quand tu partiras, tu pourras dire que ta carrière a été agréablement remplie...

Mais je te quitte.

En même temps que tu te tourmentes pour toi, comme tu es, cher ami, un des aimables qui songent aux autres, tu as pour moi les mêmes préoccupations qui t'obsèdent,

et tu me demandes ce que je ferai pour qu'après moi mon nom se maintienne.

Ah! mon pauvre chagriné, loin de t'imiter pour cette stérile ambition, je ne fais et ne ferai rien du tout. Je laisserai les jours couler et le silence se faire, car le silence se fera. Quelle place ai-je tenue ? J'ai écrit quelques volumes, j'ai narré quelques nouvelles, j'ai rimé plus que quelques sonnets ; tout cela a été goûté, j'ai eu des satisfactions d'amour propre. Toi-même, cher ami, tu m'as félicité plus d'une fois. D'autres amis et confrères m'ont envoyé l'expression de leur contentement, et de véritables affections, comme la nôtre par exemple, sont nées de ce radieux commerce littéraire, échange de productions, moyens de se connaître, vous procurant un vrai public, le public qu'on aime et qui vous aime, avec lequel on communique d'esprit à esprit, et intellectuellement bien supérieur au cercle des indifférents qui vous lisent d'un œil et ne gardent rien de vous.

Tu le vois, je ne ressens pas de transes trop fortes en songeant à ce si solennel moment d'avenir. Un renom ? Non ! Je passerai inaperçu avec tous les effacés qui ont eu quelque talent... A moins qu'un ami futur, fouillant dans la masse des inexplorés, ne se prenne de brave sympathie pour l'un ou l'autre de mes livres, et ne s'amuse à le repêcher pour en faire un des humbles lumignons d'une courte immortalité. Encore, pour ce résultat, faudrait-il un fameux hasard.

Voilà tout ce que, comme chance d'outre-vie, l'on peut entrevoir, et pas pour une longue durée, car les durées de renom ne sont pas éternelles. La mode se mêle de façonner des réputations, et tel qui a été prôné pendant vingt-cinq ou cinquante ans, est délaissé, battu en brèche, parfois démoli, et perd sa place, peut-être pour la retrouver, souvent pour n'y revenir jamais.

Tu vois bien que se mettre en quatre pour tâcher de

vivoter après soi, c'est prendre une peine sans proportion avec le mince bénéfice de la chose. Ne te tracasse donc plus ; continue à nous plaire avec tes jolis vers, laisse à l'incident qui voudra se produire le soin de te tendre la chaise que tu mérites parmi les aèdes, et laissons, nous, les fauteuils aux gros bonnets.

Rassérène-toi, va, et ne trottinne pas si fort au devant de la gloire, cette fugace...

Et puis, qui sait ? c'est peut-être en la préparant le moins, que la petite étincelle posthume est le plus près de s'allumer.

« J'Y SUIS, J'Y RESTE »

Quand un studieux fait une découverte ; que dans les entrailles du globe ou dans les hauteurs du ciel, il a éclairci quelque mystère, il a conquis la notoriété, il est coté « savant ». Dès lors il n'y a plus à discuter sa science ; elle est réelle. Mais elle est de son temps et limitée à ce qu'il connait. Or, qu'un autre savant, pionnier de l'avenir, reprenne la thèse et pousse la découverte un peu plus loin, le premier, qui se figure aisément être arrivé à l'apogée de son sujet, sera jaloux et très ennuyé qu'on butine hors de la sphère de son savoir. Son savoir est son bien, et il n'accepte ni annexe ni variante à ce qu'il a établi. Son siège est fait. Quelle prétention qu'un coup d'œil au-delà du sien ! Le modifier, lui ? Ah ! non. *Noli me tangere.* Donc jalousie, inimitié, haine parfois contre celui qu'il devrait plutôt considérer comme un continuateur. Mais point ; sa réputation, sa renommée d'abord : il est allé jusque-là, il y a planté son clou... ou son drapeau. Nul ne doit le dépasser. Tant pis pour l'accroissement des connaissances ! tant pis pour la marche du progrès !

AILES BRULÉES

On parlait de ces martyrs de l'inspiration, de ces névrosés de talent qui, obsédés du désir de s'élever au-dessus de l'humanité, ont, pour appeler à eux la flamme qui chante, eu recours aux excitants, aux narcotiques, aux stupéfiants, et ont, fini par terrifier leur pensée et s'abattre, n'ayant plus rien de leur intelligence. La flamme avait « mal chanté »...

— « L'au-delà qu'ils ont tenté, disait-on, est mauvais ; ils ont voulu toucher au feu, et le feu a dévoré leurs ailes ; ils sont victimes. »

— « Victimes, répliquait-on, mais victimes glorieuses et méritantes. Ils ont élargi le cercle de l'art et nous font jouir d'émotions, de sensations violentes mais de nous inconnues ; ils nous ont ouvert un monde extra humain, ont remué d'inimaginables frissons nos corps et nos cerveaux. »

— « Alors, fut-il interrompu, si ces fiers exorbités ont dépassé tous écrivains et poètes, ils sont nos premiers modèles ? et pour les suivre, pour produire du fantasque, de l'extravagant, du macabre, notre génération doit tendre à s'halluciner, doit aspirer à l'effondrement de sa raison ? Inadmissible, ce mode. La raison ne nous a pas été donnée pour l'anéantir ; on n'éteint pas sans crime l'étincelle divine. »

— « Oh ! vous êtes dur. Retirez ces paroles. L'ont-ils éteinte, l'étincelle ? Au contraire, ils nous ont peut-être transmis tout ce qu'ils nous devaient. Plaignez-les, ces hardis qui ont osé ; blâmez-les, si vous voulez, d'avoir voulu monter plus haut que les autres, mais songez qu'ils en ont plus que souffert... ils en sont morts !... N'est-ce pas héroïque, en somme ? »

DÉMOLISSEURS

Oh ! la gloire ! quelle déception ! Quand on l'a conquise, qu'on a été compté pour un astre par la postérité, on n'est pas sûr de garder son rang, on n'est pas même sûr de garder son œuvre. Des démolisseurs viennent vous battre en brèche à coup de documents peu certains ou imaginaires, et du piédestal où l'enthousiasme vous a haussé depuis des centaines d'années, les acharnés, plus ou moins bien armés, veulent vous faire descendre. D'Homère à Shakespeare, et plus près de nous encore, combien d'élus n'a-t-on pas tenté de découronner, d'anéantir même, soit en niant l'existence des uns, soit en arrachant leur œuvre aux autres ? D'où vient cet esprit de destruction ? Est-ce jalousie ? Il y aurait, certes, matière à être jaloux ; mais non, c'est le propre besoin d'exterminer. Vous concevez, supprimer un grand nom, cela fait du bruit, cela pose. Il faut être bien fort pour prouver qu'une foule de générations s'est trompée dans son apothéose... Si l'on allait se forger une gloire égale à celle qu'on a tâché de démolir ? Erostrate y a bien réussi. — Rassurez-vous, destructeurs, vous n'aurez rien renversé ; la victime rêvée reste et restera debout, toujours glorieuse, toujours vénérée et acclamée.

FORÊTS, LIVRES ET JOURNAUX

La Terre se plaint, et elle a grand'raison de se plaindre ; l'homme agit avec elle en bourreau. Ambitieux d'espace, — dans quel but ? — il prend la hache et abat, abat les arbres, cette splendide chevelure qui est la santé de notre nourrice sacrée. O tendre et noble *Alma parens*, pourquoi se ligue-t-on ainsi contre toi ?

L'homme est absurde. Il devrait cependant déjà s'aper-

cevoir que chacun des coups qu'il te porte lui retombe dessus et lui fait plaie ; mais il détourne la vue et continue ses massacres. Les éboulements des terrains, les inondations que les arbres absents ne peuvent plus empêcher, les ravages de toutes sortes, fruits de ses coupables éclaircies, rien ne peut l'arrêter. Trop de raisons, trop de besoins plaident en sa faveur, et il ne veut rien voir, rien savoir.

Depuis longtemps notre ardeur de lire était fatale aux forêts. On avait trouvé le moyen de les transformer en papier, et cette ressource inattendue, répondant à l'incommensurable appétit des machines, on en a abusé. Et mainnant, quel est le résultat ? On a trop abattu, on a trop défriché, et l'arbre manque pour devenir livre ou journal.

Nous voilà bien avancés.

Et nous n'aurons pas le remède que d'ingénieux savants ont su découvrir jadis, nous n'aurons plus de bons parchemins à gratter pour pouvoir y réimprimer à nouveau. La qualité du papier gratté y serait réfractaire... si toutefois du papier y restait encore.

Que faire en ce triste cas ?

Voilà où le manque de visée est cruel. Nous en sommes benoitement au symbole de la poule aux œufs d'or. Je le répète : le papier a trop mangé d'arbres, et l'arbre se dérobe au papier.

Et nous autres, auteurs et lecteurs ? Avec cette fièvre violente d'écrire et de lire qu'adviendra-t-il de nous ? Les quelques survivants des grands bois auront beau vouloir nous faire la leçon, ils n'en seront pas moins réduits à nous dire : « Vous avez tout croqué, serrez-vous le ventre. »

Ah ! la belle chose que de ne rien prévoir, que de manger sans fin sur son capital ! Songe-t-on à se retourner, à cette heure ? Certainement on va chercher, et l'on trouvera, c'est sûr. Pendant un temps encore les presses gémiront, c'est bien le mot.... Mais après ? A la manière dont les gloutonnes absorbent, la provision nouvelle s'épuisera, et,

quand on aura fait appel à toutes les plantes du globe, à tout ce qui peut se réduire en pâte, il faudra... quoi ? sans doute prier le lecteur de rendre ses journaux après les avoir lus, afin qu'on les repétrisse pour lui redonner le moyen de lire : « la suite au prochain numéro ».

Triste ! Triste ! !

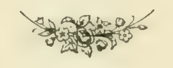
Et remarquons, la fin des livres et des journaux n'est qu'une des catastrophes qui ravageront le sol et briseront l'homme par l'aveugle suppression des arbres, par le rasement incompréhensible de nos indispensables forêts....

Allez, allez, imprudents ; scalpez toujours la terre ! — Quand elle sera bien dénudée, vous, devant vos machines inutiles, vous ferez des conférences sur cette famine... et vous prêcherez le reboisement.

*
* *

Or toi, Livre aimé à qui je consacre le présent volume, n'es-tu pas un peu en peine ? Ne sens-tu rien en ton for intérieur qni ressemble à quelque reproche ? Comme les journaux n'as-tu pas aussi, grand mangeur de papier, quelques arbres sur la conscience ? Me convient-il que je t'accuse ? Tu es, sans conteste, prolixe et prolifère, tu deviens *trop*... et nous te cherchons, nous te voulons toujours !... Alors ?... Eh bien ! nous sommes, hélas ! du côté des coupables... et nous grondons !...

Ah ! qui nous absoudra ? — C'est si bon d'avoir à lire ! —



II

MOSAIQUE LIVRESQUE

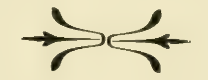
Nous avons, pour cette série, fait le geste du semeur, qui prend son grain et le jette à la volée. Là où il n'y a pas de méthode à suivre il n'y a pas de classement à chercher, et la place de ces pages minuscules est toujours la bonne.

Que le grain tombé au hasard ne reste point stérile, c'est tout ce qu'on en attend ; on ne lui demandera pas pourquoi il germe à tel coin du champ plutôt qu'à tel autre.

Si tout y est mûr, — la récolte est assez abondante, — tout est pour le mieux.

Moissonnez, glanez : l'amour vrai du Livre y aura toujours son compte.

Comme dimension, tout va ici de quelques lignes à quelques alinéas... Espérons qu'on ne trouvera pas que les plus courtes sont les meilleures.





MOSAIQUE LIVRESQUE

Comme la sève est la vie de l'arbre, le travail des lettres est la vie du cerveau. A tort on a dit de plus d'un : « Il est mort la plume à la main ; l'étude l'a *tué*. » Mais non, au contraire ; le travail l'a *soutenu* — jusqu'à son dernier moment.

On lit un roman avec une attention légère. A-t-on la moindre idée du mal qu'a eu l'écrivain pour l'imaginer, le charpenter, pour le mettre d'aplomb ? Pas du tout ; on le laisse de côté, on l'oublie, bien de la chance si les feuillets restent sans déchirures ou même sont tous coupés. Est-ce là ce qu'attend l'auteur ? Non, mais c'est là, plus d'une fois, ce que mérite le livre.

Le génie ne consiste pas à s'évader des règles. Si par besoin un grand écrivain se hasarde hors des limites, c'est pour introduire, lui puissant, une beauté dans son art et l'ajouter aux règles premières, entièrement respectées. Il donne un joyau de plus à la langue au lieu de la détruire. Mais il faut y avoir la main, et c'est rare.

Certains tableaux sont trop grands pour les sujets qu'y ont traités les peintres, désireux d'attirer l'attention par les

dimensions du cadre. De même certains développements de volumes dépassent la valeur des choses qu'y ont relatées les auteurs. Telle petite œuvre exquise mériterait les honneurs de l'in-folio, s'ils étaient moins gênants ; telle autre, au contraire, qui les a obtenus, serait tout au plus digne de l'in-douze ordinaire. — Il en sera toujours ainsi pour les œuvres littéraires comme pour les œuvres d'art... sans parler des gens. « L'habit ne fait pas le moine », le cadre ne fait pas le tableau, le format ne fait pas le livre.

Le compte-rendu des livres donne lieu à des appréciations bien diverses. Négligeant presque tous les degrès de ce thermomètre, ne signalons que les deux extrêmes... qui sont loin de se toucher. L'un, méticuleusement taquin, va cherchant partout le défaut microscopique ; l'autre, thuriféraire à vie, casse tous les nez à coups d'encensoir. Il semble bien entendu qu'aucun n'est le bon. C'est entre les deux que « le bon » doit se trouver. Le vrai programme serait : être juste, signaler les défauts comme les qualités d'une œuvre, et ces premiers sans acrimonie. Une étude bibliographique doit se montrer en même temps indépendante et bienveillante.

Etre écrivain et créer, ne fut-ce qu'un mot pour enrichir le vocabulaire, c'est commander, c'est être chef. Etre écrivain et se contenter de ne point blesser la langue, c'est tout bonnement observer la consigne, c'est être soldat.

J'aime l'écrivain dont la plume a plus d'esprit que la langue. *Scripta manent*...

Produire une œuvre est la joie suprême du véritable artiste. Une fois l'œuvre debout, qu'elle soit ignorée ou louangée, moins lui importe. Par ce génial enfantement il a atteint son idéal, il a réalisé son rêve.

« Le livre est l'ami de l'homme ». Oui, ça s'est dit et redit, mais à la condition que le livre soit digne de cette amitié. Au lecteur de deviner la sympathie, de trouver son aimant.

Ne pas avoir, entrevoir qu'on aura, attendre et enfin obtenir, quelle joie indiciblement plus vive que d'obtenir sans avoir attendu ! — Je l'ai goûtée, cette joie, pour des livres que j'avais longuement désirés, et que j'ai fini par voir se dresser sur mes heureuses planchettes. — A posséder trop vite on se sature... et adieu la saine jouissance.

— Eh ! vieux savant usé ! tu as beau te recroqueviller dans la rouille de ton savoir, te voilà en face d'un jeune gas intelligent, qui s'affine, s'imprègne de connaissances et, un jour, te dégottera haut la langue. Tiens-toi sur la défensive, sans quoi tu perdras devant lui ton grec, ton latin, et ton système. Sais-tu, chercheur au repos, que les systèmes se démolissent ?

Avant d'être paragraphe, alinéa ou ligne, une simple pensée, courte, mais profonde et utile, a souvent eu à passer par une genèse laborieuse. Lentement on la sent naître ; mais, insaisissable, elle flotte encore dans la brume à l'état d'embryon. Enfin, elle éclot et brille. Qu'il lui a fallu longtemps pour se dépouiller de son lange de ténèbres et deve-

nir rayon !... A moins que, par hasard, comme un éclair, en une seconde, elle ne reçoive la forme définitive et nous éblouisse. — Le cas est rare. — Reportez-vous aux inlassables variantes de Pascal, de La Rochefoucauld, etc...

Avoir passé sa vie dans les livres, en avoir écrit même, et n'avoir plus la vue assez bonne pour en lire... quelle privation ! quelle douleur ! C'est tenir près de sa main la liqueur de vie, et ne pouvoir y goûter. — Une amie, amie chère, poëte et érudite, en est là. Mais au moins, bonheur dans ce malheur, une mémoire fabuleuse lui conserve au complet tout ce qu'elle a lu... Est-ce une compensation ?

Un mauvais livre est, dit-on, un ennemi ; on ne doit pas le lire. De prime abord on semble avoir raison. Nous l'avons dit nous-même. Mais se défie-t-on assez prudemment d'un ennemi qu'on ne connaît pas ? — Le lire est donc une reconnaissance qu'on a besoin de faire pour voir clair sur son terrain et se mettre en garde. Ensuite, s'il y a lieu de combattre, on dresse son plan... Au moins l'on est averti.

L'artiste sincère est tellement attaché à son idéal, qu'il en vit, pour ainsi dire. De quelle manière ? Vous allez voir. Il songe à la nourriture de l'esprit avant de s'inquiéter de la pâture du corps. Il s'incarne en son œuvre, et sans relâche la mène à la perfection rêvée, dût-il en souffrir... dût-il en mourir... C'est jusque-là qu'il en aura vécu !

Elle : — « Vous m'écrivez, ami. Merci ! Vous êtes aima-
« ble ; vos lettres sont charmantes. Oh ! je vous sais gré des
« efforts que vous faites pour me montrer votre esprit, et

« vous en avez beaucoup. C'est fin, c'est joli. Mais, hélas! « c'est de la littérature... Où est le temps, cher *autre*, où « c'est votre cœur qui m'écrivait ! !... »

N'est-il pas bon qu'à travers un recueil de pensées on en trouve un nombre suffisant de subjectives, pour vous mettre à même d'en connaître un peu l'auteur ? C'est un délice d'être ainsi en communion avec le penseur qu'on lit.

Il est des vieillards qui ont été laborieux tout le long de leurs jours, et ils ont bonne mine, et ils sont vaillants. Ils pensent, comme ils conversent et écrivent ; ils sont plus jeunes que certains jeunes. Quel bon conservateur de la santé que le travail ! — O livre bien cher, ton amour m'a tenu toute ma vie, et ma vie a déjà une certaine durée... Vas-tu me la continuer ?

— Toi qui ne t'inquiètes guère de l'écorce du livre, qui ne tiens pas au trop bel ornement de son habit, mais qui te repais de sa sève fortifiante et parfois même t'en enivres, je t'aime. Ton esprit sait où prendre la vie... tu bois à la coupe de la sagesse.

Savoir lire est beaucoup ; savoir *quoi lire* est toute la science. — Supposons. Vous voilà dans un bois où poussent des champignons. Il y en a de vénéneux, il y en a de comestibles. Vous les voyez bien ? Oui. Mais lesquels prendre ? Si vous ne les connaissez pas, vous courez les plus grands dangers ; si vous pouvez les distinguer, vous obtenez un régal qui vous laisse indemnes... Or, s'il est bon de savoir choisir les champignons, il est bien meilleur encore de savoir choisir les livres.

En fait de madrigal, je trouve bien joli et surtout fort enviable celui que Marguerite d'Ecosse a déposé sur les lèvres d'Alain Chartier... Belle heure de sommeil !

Otez le paradoxe à certains écrivains, il ne leur restera que l'ombre de leur talent. Le paradoxe est le faux diamant qu'ils taillent sous le ciseau de leur phrase, et qu'ils font miroiter aux yeux étonnés, mais non éblouis, de leurs lecteurs. Quand ils n'ont que des choses raisonnables à dire, leur éclat s'éteint, la raison est pour leur esprit ce que le chapeau de plomb est pour la bouteille de champagne... et, comme ils n'aiment pas que leur verve reste encapuchonnée, ils jaillissent, mais divaguent.

En tout il y a le fond et la forme. Parler n'est pas plus être orateur que versifier n'est être poète.

Etre volé ? — Belle crainte ! Que diable veux-tu qu'un cambrioleur puisse faire de tes livres ? A moins que, par sauvagerie, il ne s'amuse à les déchirer. Ce qu'il lui faut, c'est de la monnaie, de l'or, des bijoux. Les livres sont bien une richesse, mais inconnue de lui, encombrante d'ailleurs... et stérile. Rasssure-toi.

— « Les livres, dis-tu, se contredisent. » Parbleu ! et cela t'étonne. Est-ce que tous les hommes pensent et écrivent de même ? Or, l'écrivain mettant, ou à peu près, sa pensée dans ses livres, on pourrait constater une jolie différence entre les doctrines de ces derniers. C'est s'ils se ressemblaient que tu devrais t'étonner. Dans ce cas, tu comprends, pour s'édifier on n'aurait besoin que d'en lire

un. Devant cette monotonie, que deviendrait le plaisir de la lecture ? Accepte donc les contradictions, discute... Il est bon d'avoir à combattre. Ne dédaigne pas cette gymnastique de la pensée.

Le relieur sérieux est le grand ami du livre. Brillant décorateur, il l'habille avec un luxe parfois exagéré, mais enfin il lui fait honneur en l'embellissant d'une enveloppe superbe. Malheureusement à côté se trouve le relieur massacre, qui est, lui, le grand ennemi du livre : il rogne court, il transpose, il supprime, il macule, et d'un bel exemplaire fait un être misérable, si misérable que le défiguré semble travaillé tout exprès pour fournir les allume-feu de la cuisinière. De sorte que, n'étant pas privilégié pour atteindre aux opulentes reliures, on garde ses pauvres volumes sans habit, sous la chemise du brocheur... Ce qui, par bonheur, n'empêche pas de les lire.

Il quitte l'étalage. Il court, il court ; furtif, il se sauve. Il ne regarde pas derrière lui, il a peur... Il a volé un livre ! — Qui vole un livre a un but : est-ce pour le lire ? est-ce pour le vendre ? Est-ce un affamé de savoir ? est-ce un affamé de pain ? Dans un cas comme dans l'autre il y a toujours aveuglement : un vol est un vol. Cependant, si l'on penchait pour une légère indulgence, lequel alors de ces deux cas pourrait le mieux la mériter ? J'inclinerais volontiers pour le coupable qui avait faim. D'accord. Mais pourquoi ne savoir apaiser sa faim qu'en faisant mal ?

Les uns ont un livre de chevet. C'est qu'ils aiment, dans les heures d'insomnie, avoir près d'eux un ami avec lequel ils puissent penser, à qui demander un conseil, une conso-

lation. Les autres préfèrent lire à la promenade. Alors ils mettent discrètement dans la poche du veston un petit volume où puiser quelques lignes d'amour, d'esprit... même de raison. Il n'en faut pas long pour plaire, comme pour bien enseigner. Compagnon de jour, compagnon de nuit, le livre est donc toujours le guide utile, le « délasseur » affectionné. — « C'est mon homme que Plutarque », disait Montaigne.

Nous avons les fervents du livre ; nous avons aussi les haïsseurs du livre. Comment peut-on le haïr (je parle du bon), comment ?... — Il est des yeux, il est des esprits qui en veulent à la lumière !...

Lire en marchant, par un zèle exagéré de lecteur changer le trottoir en cabinet de lecture, c'est déjà dangereux ; mais suivre le fil de sa nouvelle ou de son poème en traversant boulevard et rue, c'est vouloir être écrasé. On l'est même sans lire. Pas de distraction de ce genre. Quelle lecture vaut une vie ?

Est-ce l'indice du désir d'apprendre ? L'enfant prend un livre, le tient à l'envers... et, tout fier, fait semblant de lire. Pas grand'chose à induire de là ; c'est tout simplement une imitation plastique ; il veut faire comme papa et grand père, qui, eux lisent pour de bon. — Combien d'ignorants tiennent de même leur prétendu savoir par le mauvais bout ?

— Eh ! bonjour, ami. Tu es triste. Qu'as-tu donc ?
— Je ne suis pas content.
— Ça se voit. Et quoi te chagrine ?

— Je sors de chez mon éditeur.
— Et ça te fâche ?
— Certainement. Mon livre ne se vend pas.
— Diable ! Il se vendra peut-être. Mais, dis-moi...
— Hein ?
— Qu'est-ce qui te forçait d'écrire un livre ?

— O toi, l'ami intime du studieux, toi qui as pour mission d'orner, d'enrichir et presque de protéger son esprit, comment, mauvais protecteur de son corps, as-tu pu commettre ce crime ? Il te cherchait, ton maître, pour puiser en toi quelque bonne et réconfortante maxime ; au lieu de la lui donner, tu te laisses choir lourdement sur sa tête... et des angles tranchants de ta meurtrière enveloppe, qui, elle, te protégeait, tu lui fends le crâne ! !... Oh ! ne recommence pas pour un autre : un livre ne doit pas devenir un assassin.

Dire qu'on a consacré des jours et des ans à produire un livre honnête, un livre qui suffirait à moraliser toute une nation, et, à la fin de sa carrière, constater qu'il n'est plus opportun de publier son œuvre, démodée, inutile, ridicule en face des honteusetés à l'ordre du jour... Quel déchirement !

Pour quelques naïfs, *écrire* c'est tremper sa plume dans l'encrier et noircir une page ou deux. A ce compte-là, quiconque peut avoir plume, encre et papier, serait un *écrivain*. Bien facile, ma foi !

Lire un livre doit être comme prendre un repas. Ce der-

nier nourrit le corps, l'autre doit nourrir l'esprit. Hors de là, la lecture est une occupation inutile. Lire, lire sans frein, ingurgiter n'importe quoi dans un cerveau des Danaïdes, c'est se faire voler son temps par les livres. Pourquoi n'en pas être plus économe ?

La renommée n'est point chose stable, et l'on peut s'étonner des fluctuations qu'elle subit dans les courtes durées de la postérité. Pour les lettres, pour les arts les goûts changent. Comme pour les brillants chiffons des femmes, la mode elle-même vient y jeter ses caprices, ce qui fait qu'au bout d'un mois, d'un an, de dix ans, tel livre tombe d'une grande vogue dans le ridicule... ou dans l'oubli. Et il y en a de ces dégringolades ! La foule des talents disparaît. Quelques grands génies seulement surnagent... Et c'est assez pour la marche lumineuse des générations qui suivent.

La lettre est à l'esprit ce que la précision est au rêve. Heureux qui a le don de combiner la lettre avec l'esprit !

Quel livre curieux on écrirait avec tout ce qu'on voit... et qu'on ne dit pas ! — Mais serait-ce le plus substantiel, ou le plus futile ?

L'étude sérieuse courbe les fronts, mais ce n'est pas toujours que la gloire les éclaire. Ce rayon, mérité par plusieurs, ne luit que sur le petit nombre... Qu'importe ! Fronts courbés, travaillez toujours.

De nos jours les esprits tournent beaucoup à l'analyse.

N'analysons pas trop ; autrement qui donc aurait le loisir de créer l'œuvre à analyser ?

Le génie ? Etincelle qui brille chez le pauvre aussi bien, sinon mieux, que chez l'opulent. « Les derniers seront les premiers ». Cette prédiction se réalise maintefois. Voyez ces humbles, nés et élevés en pleine nature : ils l'ont contemplée, s'en sont imprégnés, l'ont aimée. En récompense, elle les a doués ; un souffle d'en haut les a touchés, ils ont senti le feu créateur, et, célèbres parmi leurs contemporains, nous ont laissé l'œuvre géniale. Combien de petits bergers devenus grands artistes !

Corriger les épreuves d'un volume à soi, c'est être dans une « position intéressante ». L'accouchement sera-t-il laborieux, et surtout l'enfant « se portera-t-il bien ? » Quant au père, la santé de son esprit sera en raison de celle du nouveau-né... Hélas ! qu'il y en a de malades !

Aux yeux de certains profanes un livre compte à peine pour quelque chose. On ne l'achète pas, on l'emprunte. On le lit, ou on le parcourt, sans le respecter, et quand, par hasard, il arrive qu'on le rende, il est si pitoyable que le possesseur, qui y tient, n'a qu'à courir remplacer son exemplaire. Ces emprunteurs-là ne sont point de sérieux lecteurs, mais à peine des feuilleteurs. Indifférents, ils n'ont conscience de rien, et sont les vrais croquemorts des livres... Qui nous en préservera ?

Quiconque a appris l'A. B. C. est persuadé qu'il sait lire. L'erreur est grande. Lire ne consiste pas seulement à

passer les yeux ou remuer les lèvres sur un texte ; il faut, après cela, le lent et doux travail de l'intellect : il faut que la couleur du récit s'y reflète, que les passions du drame vous remuent, que les raisonnements vous éclairent. Autrement c'est user ses heures à s'ingurgiter des lignes imprimées.

~~~

Beaucoup d'écrivains, un grand nombre même, nous ont laissé sur le Livre des coups d'œil, des impressions, des volumes, œuvres de prosateurs documentés et perspicaces. A tous les points de vue ils l'ont regardé, pour le fond, pour la forme, pour l'habit. Actuellement de vrais bibliophiles se plongent avec amour dans ces études et, après nous en avoir démontré les attraits, ne nous laissent ignorer aucun des soins multiples que ces fidèles amis réclament de nous.

Bien plus rares sont les poètes qui ont parlé du Livre dans leurs vers, surtout avec une certaine étendue. Mais cela est loin de prouver qu'ils aient une affection moindre pour ce compagnon des heures d'élite. Ils l'ont moins souvent et moins longuement exprimée, c'est vrai ; mais tel d'eux cependant, pris de ferveur pour cet inoubliable et admirable désintéressé, y est revenu à diverses reprises... et il n'a pas eu à se plaindre de sa tâche, d'ailleurs toute de dévouement au si cher objet de son culte.

~~~

Une critique bien faite est une leçon d'orthopédie, ou littéraire, ou morale. Nous avons, dans ce double sens, de bons orthopédistes.

~~~

Les patois, susurrant poétiquement autour de notre belle langue française, font l'effet de braves paysans grou-
~~~

pés sans façon pour rendre hommage à leur châtelaine, — qui, en maints cas, est leur débitrice.

— Tu fais un livre. Quel but as-tu en l'écrivant ? l'argent, ou la postérité ? — Pour l'Argent ? Fais-le aussi gros que tu voudras. — Pour la Postérité ? Qu'il soit délicat et tout mince... Etroite est sa bibliothèque.

Chacun pense, écrit, peint ou sculpte suivant l'angle que son esprit ouvre sur la nature, et l'œuvre sincère, quelle qu'elle soit, indique l'envergure de son auteur.

Certains lecteurs, lettrés ou non, ornent les marges de leurs livres de marques, de croix, souvent même de notes ayant la prétention d'exprimer leur opinion sur le texte lu. C'est un des douloureux moyens de gâter des volumes. A ces prétentieux annotateurs je préfère vingt fois l'écolier qui illustre les siens de croquis naïfs, fût-ce la lune de Pierrot ou la bosse de Polichinelle. Dans ce jeune barbouilleur — j'en ai connu trois — il peut y avoir le germe d'un talent ; dans l'autre... un pédant tout au plus.

Crescendo :

— Mais vous êtes donc un barbare ? Voilà sur ce volume, vierge avant d'être vôtre, des coups d'ongle, des pâtés d'encre, des gouttes de café et, bien plus, la graisse de vos doigts ! ! Au lieu de le maltraiter ainsi, brûlez-le donc ! Le feu qui purifie tout, le purifiera des vilainetés que vous y avez déposées.

— Oui, je comprends, tu maudis les livres. Quelques-uns, dis-tu, ont perdu ta jeune femme. Que n'a-t-elle su

choisir ? Pourquoi est-elle allée à ceux-là ? Quand on désire se donner le charme des fleurs, choisit-on les vénéneuses ? Hé bien ! les livres, qui en général sont les fleurs de l'âme, les livres ont aussi leurs poisons. Il est du devoir, de la sécurité du lecteur de s'y connaître assez pour savoir lesquels prendre. Ceux-là seuls veulent s'empoisonner qui ont recours aux toxiques.

Vendre ses livres parce qu'on trouve bénéfice à s'en défaire : indifférence, ingratitude et spéculation. Les vendre parce que leur prix aidera aux impérieux besoins de la vie : douloureuse, navrante extrémité. — Comment aime ses livres celui qui les troque contre des pincées de billets de banque ? — A quel point les adore celui qui ne s'en sépare que contre l'indispensable morceau de pain ? La jouissance d'argent de l'un est-elle à comparer avec le déchirement de cœur de l'autre ?

Dans les premières années de mon séjour à Paris, combien de fois, déjà pris par le labeur de la journée, n'ai-je pas acheté, à l'heure du déjeuner, un petit pain d'un sou et couru, en le croquant, aux étalagistes des quais dans l'espoir de dénicher quelque bon vieux bouquin ! J'y ai fait, alors, — aujourd'hui plus rien — un certain nombre de trouvailles. J'avais grande ardeur à fouiller dans les boites. Un jour à mes débuts de fureteur, la poche riche de 4 fr. 50, je découvre, en passant, un in-32 de Bruxelles gentiment relié et contenant les œuvres complètes d'un poète que j'aimais. Tout joyeux, je l'empoigne. Il me coûte 1 fr. 50. Reste donc bravement 3 fr. dans le gousset. C'est maigre. Tant pis, j'ai conquis un volume. Advienne que pourra pour les repas des lendemains ! — C'est ainsi

que, plus tard, on a des livres qui vous sont chers... Ah ! oui, ceux-là, et qu'on les aime !

Chaque poète a son heure attristée où la Muse vient lui dire adieu. Plus d'instrument ! Il faut qu'il se résigne à ce deuil, et qu'il détende ses cordes ; autrement il en compromettrait les sons. Tout barde qui chante sans être inspiré viole sa lyre... et la lyre doit rester pure.

Une langue est un diamant brut, que chaque génération vient polir. Une langue est un diamant poli, que chaque génération vient ternir. Partout progression... et décadence.

On n'est jamais plus heureux qu'au moment où une bonne inspiration vient d'éclore en soi, et vous fait écrire quelques lignes où l'âme se reflète. Elles vous donnent, ces lignes, de l'estime pour vous-même.

— Tu es, dit-on, poète ; mais, la plupart du temps, tu n'es poète qu'en dedans. Tu as toujours, hélas ! le triste don de sentir, mais tu n'as pas toujours l'heureux don d'exprimer. Songes-y. N'a pas d'auditoire qui reste muet.

On parle des livres, et tant qu'il y aura des lecteurs on en parlera. On aime à parler de ce qu'on aime. L'amant n'aime-t-il pas à s'entretenir de sa maîtresse ? L'amoureux bibliophile vit en ce fidèle, en cet affectueux ami qu'est le livre ; il le choye, il le caresse, on pourrait dire qu'il l'adore. Acceptons le mot, admettons que ce soit une idolâtrie ; le livre vaut bien les fanfreluches et les bibelots

devant lesquels s'agenouille volontiers le snobisme actuel. Aimer, adorer qui apaise vos douleurs, vous charme dans vos loisirs, vous console dans vos peines, est-ce donc trop ?

Le véritable écrivain peut, même dans une ligne, allumer la flamme qui vous chauffe le cœur. Il n'est pas nécessaire de parler longtemps pour convaincre... L'éclair suffit pour embraser.

Emprunter un livre avec la ferme intention de ne pas le rendre, est un délit comme de le voler à un étalage. Et cependant que de gens, absolument honnêtes sur tout autre point, ne se font nullement scrupule de commettre cet emprunt. Selon eux, un livre est un objet qu'on regarde, qu'on lit parfois, mais auquel on n'attache pas la moindre valeur : il est insignifiant de le salir, de le briser, de le garder, ou de le laisser choir aux ordures... Si encore ces emprunteurs savaient distinguer les œuvres qui méritent ce dernier sort !... Il est vrai qu'on n'aurait pas eu à les leur prêter.

— Dis donc, maître, tu m'as joliment « arrangé ». Tu me tenais, tu me lisais... du moins je le croyais, et voilà que, pris de sommeil, — comme c'est flatteur ! — tu ouvres les doigts et je culbute. Je me cogne lourdement sur le parquet. Tu me ramasses, — c'est bien heureux ! — et tout penaud, tu me regardes. Je suis bossué, mes feuilles en éventail courent l'une après l'autre. Me voilà en belle figure, ma foi !... friandise pour le crochet du chiffonnier.

— Ne te fâche pas, recueil affectionné ; tu contiens les

vers d'un ami, et je ne dormais pas quand tu as glissé de mes doigts. En me retournant mon coude a heurté l'angle de la cheminée, et le choc t'a fait partir. Mais console-toi, à ce déboire vois ce que tu vas gagner. Comme je veux te relire encore et que ton désarroi m'est incommode, je vais t'assurer le bien-être... en te portant chez mon relieur. De décousu, solidement habillé !

Je ne suis pas bégueule ; à titre de bibliophile j'ai lu bien des choses. Mais il y a cependant des choses que je n'ai point lues. La curiosité même ne m'y a pas poussé. Est-ce bien nécessaire de *tout* lire ? Vraiment je sais tels produits couchés sur vélin, publiés avec grand luxe et que probablement je ne lirai jamais. J'en aurai toujours su assez.

Dans les livres de certains de nos stylistes actuels on pourrait, sans grand'peine trouver ce qui les constituerait peintres, sculpteurs ou dessinateurs. Ils ont le nerf et le relief; l'un nous rend la splendeur de la forme, l'autre l'éblouissance de la couleur. En ces pages, malgré l'incontestable talent, n'y a-t-il pas quelque exagération ? Ne vont-ils pas un peu trop loin ? L'écrit, si riche et puissant qu'on le veuille, doit rester l'écrit. Aux artistes de faire de l'art avec le pinceau, le ciseau ou le crayon. L'écrivain doit se contenter de sa chaude et vaillante plume et ne pas sortir de sa voie en voulant *écrire* dessins, tableaux ou statues.

— Pour vos lectures, sachez être ecclectiques, et vous centuplerez vos jouissances. Avec tel génie vous serez pris par la magique puissance du dire, vous suivrez avec

enthousiasme l'orchestre sonore ou le fracas du cours torrentueux ; au choix de tel autre vous vous livrerez avec volupté à la fascination du langage, hymnes, élévations, mélodieux bruissement de la source limpide. Des notes différentes, et en grand nombre, vous attireront encore, finesses, élégances, railleries. Vous jouirez ainsi d'une gamme complète, et votre esprit s'en portera mieux. Savoir lire c'est savoir faire son miel de tout... sauf avec réserves, bien entendu.

— « Mais, prends-le donc, ce livre ; secoue-le, tords-le, écorne-le, déchire-le... C'est sa destinée de périr, délabré, avili entre tes mains. Tu l'auras à peine parcouru, et sous tes doigts cruels et inconscients il sera devenu un pitoyable martyr. Vandale ! ! Il faut être un déshérité de l'esprit pour mettre un volume en pareille déconfiture... »

Pardon pour ce nouveau cri de rage !

Plus rien ! Tout a flambé ; la catastrophe est complète. Poëtes, penseurs, savants, tout est devenu cendres, tout a monté en fumée. Le voilà bien réduit le pauvre travailleur ! Comme camarades de ses loisirs que lui reste-t-il ? Une misère dans un coin reculé que le feu n'a pas atteint, une mince poignée de volumes, et lesquels ? Ah ! le cher, qu'il est à plaindre ! — Maintenant que va-t-il devenir ! Plus de matériaux à interroger, plus de douces pages pour les heures de repos, plus de lignes piquantes pour les moments du rire ! Encore s'il avait conservé sa mémoire. Mais non, comme chez d'autres, elle est en train de se désagréger, « elle a des trous », et jour par jour tout ce qu'il a appris, tout ce qu'il a le mieux su s'engloutit dans des gouffres insoupçonnés. — Alors ? — Alors il va se suffire avec l'insignifiant reliquat de son trésor, obligé de faire appel à

ce qu'il peut bien encore avoir d'imagination. On écrit sans livres, parbleu !... mais, pitié ! sans livres on ne peut pas lire.

Certainement, de l'âge tendre à la vieillesse, on change de goût, et ce changement s'applique au livre aussi bien qu'à tout autre objet. Mais, de ce qu'à une lecture choyée jadis, âgé l'on en préfère une différente, cela ne prouve rien quant à l'ensemble des œuvres et à leur valeur. Chacun va à ce qui lui plaît, et de l'innombrable production jeunes et vieux savent dégager une substance : ce qui est billon pour les uns peut-être diamant ou or pour les autres ; donc satisfaction à tous les crans de curiosité humaine.

— Par des lectures d'histoires tu veux remonter un peu à travers les épisodes des vieux âges, et pour accomplir convenablement ce voyage, tu demandes quels narrateurs tu dois choisir. Prends n'importe quels historiens, et lis-les autant que tu voudras. Seulement voici de quelle manière tu peux les lire. Inévitablement chacun d'eux a tracé son récit à son propre point de vue, en le chauffant de ses opinions et le colorant de ses passions. Dépouille le récit de ces flammes souvent contradictoires, et va jusqu'à la moëlle, à l'armature des faits. Cette base est invariable chez tous ; ce qui est arrivé est arrivé. Maintenant un écrivain l'a présenté d'une façon, un autre de la façon opposée. Que cela ne te fasse rien, néglige l'enveloppe de l'évènement ; ton guide est l'évènement lui-même. Qu'on l'ait habillé d'une couleur ou d'une autre, cela ne le change pas. Et peut-être, après lecture, diras-tu que, historien futur, toi aussi tu as le droit de le révêtir de la nuance qui te plaira. Sans m'insurger contre cette prétention, je te crierai néanmoins : gare ! Il ne faut pas tomber dans l'erreur que

6

je t'ai donné le conseil d'éviter... Ensuite, ma foi ! libre à toi de dégager le récit en le teintant de la couleur à ta guise, *ad usum tui.*

Mais non, les langues ne sont pas faites par les grammairiens. Elles se forment au jour le jour dans l'ensemble des populations suivant les besoins qu'ont celles-ci d'exprimer des idées, et les grammairiens ne sont que les collecteurs des créations et des changements de mots que les circonstances produisent. Ils codifient un idiome ; ils en indiquent les sources et les ressources, en font ressortir les beautés et les défectuosités, en un mot entretiennent et purifient, parfois, cette étoffe de vocables dont ils tracent et délimitent l'étendue. Il faut donc que l'étoffe existe, car comment travailler ce qui n'existe pas ? Ne prenez donc plus les faiseurs de grammaires pour les facteurs d'une langue, mais seulement pour des orthologistes régularisant, mettant au point les diverses manières de parler entre habitants d'un pays. — Quand vous remontez votre pendule, est-ce vous qui en avez façonné les rouages ?

Les rats ne respectent rien. Ils mordillent, détruisent, pulvérisent : corps durs et provisions, linges et chaussures, bonbons et tissus y passent ; mais ils aiment surtout fourrer leur petit museau dans les recoins des bibliothèques. Ils trouvent dans ces régions encombrées un butin d'un régal particulier. De ce qu'ils déchiquètent ainsi, tout n'est pas comestible. Que font-ils du reste ? Pourquoi l'attaquent-ils ? C'est absolument nul pour leur nourriture. Alors, ces voraces se donnent là une besogne sotte et inutile ? Pas tout à fait. Au lieu de s'imprégner fort de science et de littérature en broyant parchemins, cartons, papiers et livres, ils obtiennent un résultat préparatoire très pratique.

Tout, dans leur travail, n'est certes pas satisfaction d'appétit ; mais ils ont des outils à aiguiser... Ils se font les dents. — Ah ! sauvages dévorateurs ! !

Parmi nos écrivains du jour, écrivains de talent voulant étudier l'homme, nous avons des observateurs profonds, mais trop spécialement profonds. Dans le temps on a reproché à certains de ne pas aller au delà de la surface, de ne pas toucher aux vices fondamentaux, de ne s'en prendre qu'aux travers. A nos contemporains, au contraire, on pourrait reprocher d'enfoncer le scalpel trop avant. Etudier l'homme est-ce bien ne remuer uniquement que les fibres de la volupté et du plaisir ? Psychologuer de la sorte c'est se limiter, c'est travailler dans une crypte, c'est faire de la chirurgie littéraire. L'amour, au bout du compte, n'est pas tout l'homme, l'être humain n'a pas que ses recoins cachés; il a aussi des passions en dehors de celles creusées par ces tragiques du cœur. Et les autres types, les caractères si nombreux, si variés de notre protéique espèce ?... Pas mal ne serait d'y revenir, et qu'on prît une bonne leçon de Molière. Lui aussi taillait profondément, lui aussi prenait pour thème l'amour et ses tromperies ; mais il ne s'est point spécialisé, il a exploité les cent filons de sa mine, et l'étude des âmes y est complète.

Je causais du Livre avec un professeur. Il voulut m'en démontrer l'excellence : — « Voyez, me dit-il, le choix qu'on a fait pour récompenser les enfants travailleurs ; on leur distribue en prix de beaux volumes, et nulle autre chose ne leur plairait comme ces dons-là. » En effet, l'idée est venue naturellement ; aussi est-elle universellement adoptée pour la plus grande joie de ceux qui étudient. Je

connais de brillantes bibliothèques d'anciens lauréats. Ils s'en font toujours gloire.

— Aime la précision. Si ta plume est filandreuse, n'écris point de pensées. Tu prendrais du plomb pour ciseler des dentelles.

Toute poésie qui sort d'un homme du peuple est, de cela même, sympathique. Mais quand elle éclate en pleine misère, et que le deshérité qui chante a des accents de haute dignité, c'est avec cœur qu'on doit écouter sa plainte.

Que de livres on a faits, gros et petits, et que de livres on fera sur cet éternel, sur cet inépuisable et captivant sujet : le *Livre*, charme éternel du monde !

Penser, et recueillir ce que la visée du cerveau nous inspire de bon, à la bonne heure ! Mais ce soin est œuvre de longue haleine. Il ne s'agit pas, là, de pondre des lignes et des lignes. Foin du gribouilleur qui remplirait à la douzaine des pages incolores.. et voudrait passer pour penseur !

— Quelle masse ! Oh ! tu es volumineux, beau livre ! Es-tu donc un trésor ? Vais-je donc trouver en toi tout ce que je voudrais apprendre, tout ce qui peut satisfaire le cerveau le plus altéré ? Je t'ouvre, soi-disant « trésor »... Hélas ! tu t'es gonflé, mais gonflé de peu : tu as voulu toucher à tout, et tu n'as fait qu'effleurer les choses. En te quittant, on ne sera pas devenu plus riche en savoir. Plus

de grosseur que de valeur : bœuf, en apparence : au fond, grenouille.

Il n'a presque pas de temps à lui, et il achète, il achète ; il entasse brochures sur volumes. Puis il les case très bien, ne les parcourt guère, mais s'acharne aux titres, avec lesquels, du reste, il semble être en plein pays de connaissance. Aurions-nous donc là un gas à catalogue ? Du coup faisons-en un aide-bibliothécaire. Il sera le général sachant les noms de tous ses soldats. Il en faut comme cela pour le bon maniement des livres : les connaître extérieurement… et ne jamais les lire.

— Tu désires savoir et dire ce que, au point de vue littéraire, vaut tel ou tel roman. Tu prends, dans ce but, un, deux, dix journaux, et tu lis ce qu'ils en écrivent. Chacun de ces comptes-rendus en parle différemment. Es-tu plus avancé ? Non : l'un est pour, l'autre est contre, un troisième est entre les deux. Que penser ? Ah ! voilà. Il faudrait que tu pùsses juger par toi-même, et ton cerveau n'a pas la balance voulue. Force est de t'en tenir au jugement d'autrui… Tu ne seras qu'un écho.

— Défie-toi de la crême fouettée dont les réclames éclabousseront ton livre. Ces flots de louanges maladroites le meurtrissent, le submergent au lieu de lui bien faire. Sous ces lames banales il restera naufragé.

A chaque sortie, à chaque flânerie je regarde, je furette dans les étalages. J'ai la maladie de la découverte. Je vois un livre. Il me plait, ou peut me servir. Vite je me le donne :

c'est une ressource de plus. Il entre ; sans temps perdu il est entièrement coupé, « entrelu » ; puis, familier déjà, va se caser à côté de ses prédécesseurs, en attendant qu'il devienne outil pour quelque œuvre. De la sorte, il s'en empile beaucoup, certainement. Je ne dis pas qu'ils me servent tous aussitôt ; il peut y en avoir qui dorment et soient très rarement consultés, mais d'un moment à l'autre plusieurs pourraient l'être... C'est la poire pour la soif, et il est si bon, quand on est altéré, d'avoir la source près de la main. Heureux donc de chaque goutte d'eau, c'est-à-dire de chaque volume que l'on peut ainsi mettre en réserve !

Nous avons nombre d'écrivains de talent en France. Il en est de notoires, il en est d'inconnus. Pour les uns, comme pour les autres, la place qu'on leur accorde est-elle infaillible ? Le public n'est pas primesautier ; il découvre très peu par lui-même ; il faut qu'on lui signale les mérites, les œuvres qu'il doit admirer. De là le grand nombre de ceux qu'on ignore... Ah ! la belle moisson à faire avec un choix parmi les clairs-obscurs, qui ne devraient pas s'éteindre dans l'ombre ! Mais voilà : les arrivés n'ont pas toujours le temps de permettre qu'il en arrive d'autres.

J'ai passé des heures à raturer bien des mots, à effacer bien des lignes. L'ensemble des pages a diminué... Cet amincissement a-t-il augmenté la valeur du livre ?...

Les diverses rimes confiées rapidement aux feuillets d'un album ressemblent à des fleurs cueillies et déposées pêle-mêle sur un guéridon. On peut y trouver parfois quelques bouquets à faire... Tant mieux quand il n'y a pas de vieilles verdures à jeter !

Quand on écrit, sous la secousse d'un sentiment, on écrit toujours bien, et l'on est sûr de transmettre à ses lecteurs, un juste écho de l'épreuve sentie. Là est la sincérité.

— « Montrez-moi vos livres, disait quelqu'un, et je vous dirai vos goûts, vos passions, vos mœurs. » Cela peut être vrai pour qui est un simple liseur ; mais qu'on y prenne garde. Quand on a besoin, qu'on doit besogner sur ces auxiliaires, on n'a pas que les livres qu'on aime. Le travailleur doit connaître bien au-delà de ses goûts.

Des amateurs ont des livres et ne sont point des hommes qui lisent ; ils les ont pour le seul plaisir de les avoir, leurs bibliothèques sont des nécropoles. N'est-ce point la maladie de l'avare qui entasse des écus pour ne pas s'en servir ?... Avec cette différence encore que l'avare se servirait de son coffre-fort, s'il le voulait ; tandis que le bibliomane trouverait peut-être dans ses richesses lettre close. — Le savoir n'est pas monnayé comme l'argent.

Tous les chasseurs ne mangent pas leur gibier, tous les pêcheurs ne font pas frire leurs poissons. Je connais un fureteur de livres qui agit comme chasseurs et pêcheurs ; il jubile quand il rencontre un volume à sa guise, et il a un talent spécial pour en dénicher. Mais content, ravi de ses découvertes, il n'est pas sûr qu'il les déguste toutes. Son bonheur, son vrai bonheur gît dans l'intense volupté de la trouvaille. Chercheur insatiable, infatigable bouquineur... mais après tout, fin lecteur quand même. — Ne pas le confondre avec ceux de l'alinéa qui précède. Il y a amateurs et amateurs.

Malechance! L'ami le guettait, le couvait du regard, il le voulait... et le marteau fatal n'est pas tombé sur le dernier prix qu'il pouvait y mettre. Un autre, plus riche, a poussé; on a monté, monté, et le concurrent l'a emporté. Quelle destinée est dévolue à la rareté conquise ? L'amour propre a tout fait : gloriole de lutteur, manie de possesseur. Le beau livre sera peut-être enfermé... et « respecté », — c'est-à-dire non lu, tandis que, de celui qui le convoitait, il eût été l'inlassable charmeur. Mais à quoi servirait de bouder ? Ainsi le veut l'aveugle sort. *Habent sua fata*... et souvent tristes, bien sûr.

~~~~~~

En fait de pensées, dire simplement ce qui a déjà été dit, à quoi bon ? Le redire en y donnant une empreinte à soi propre, c'est beaucoup mieux. Mais dire une chose profonde et non encore dite, voilà où le penseur est original.

~~~~~~

Oui, le bon Grolier et plusieurs autres, généreux et très louables imitateurs, ont garni des bibliothèques pour en prêter les livres. Après leur nom :... *et amicorum,* imprimaient-ils sur leurs reliures toujours superbes. C'était charmant, et les volumes, passant de main en main et sans se détériorer, avaient ainsi leur vraie destination. Mais tel piocheur qui a des livres pour s'en servir, qui en a besoin chaque jour, qui peut avoir à leur demander depuis le renseignement majeur jusqu'au modeste millésime, ne peut s'en séparer de même : ses livres sont ses outils... et l'on n'emprunte pas les outils d'un ouvrier.

Dans un *Ex-libris* moderne j'ai relevé une devise en opposition flagrante avec celle du dévoué Grolier : *Nunquam amicorum !* C'est dit fermement, âprement. Le possesseur avait sans doute été dépossédé par quelque subtil emprunteur.

— Te voilà, brillant volume ? Je te palpe en ménageant l'opulence de tes dorures, et tu as l'air de désirer que je te parcoure. Soit : il m'est toujours agréable d'excursionner à travers des alinéas, surtout quand la route est belle. Mais que vas-tu me dire ? Trouverai-je de la couleur, du mouvement dans ton récit, ou vas-tu me narrer froidement quelque fait banal que je ne pourrai achever ? Tout est là pour un livre... pour un bon livre s'entend. Si tu ne te cramponnes pas à moi pour me forcer à te suivre ; si tu ne mords pas mon esprit pour qu'à son tour mon esprit te morde : travail inutile ; tu peux rester fermé. Oui, reste clos, va ; mieux vaut n'être pas ouvert que d'être délaissé après les premières pages.

— Toi, mon pauvre infirme, tu ne comprends seulement pas qu'on aime les livres, c'est-à-dire qu'on se gêne pour en acheter quelques-uns, et qu'on veille tard pour les lire. Ce n'est pourtant pas grand mal ; il n'y a là ni ruine ni fatigue. Que dirais-tu donc si je te montrais des héroïsmes dont tu ne te doutes pas, si je te disais que certains prennent sur leur nourriture pour se donner quelques volumes de plus, et que d'autres vont jusqu'à quasi mourir de faim plutôt que de s'en défaire ? Oui, de vrais martyrs de l'amour du Livre. Cela te fait rire, je pense, ou du moins te trouve incrédule. Evidemment. Aussi n'ai-je pas besoin de te conseiller de rester tranquille. Vis en aveugle intellectuel, mange et engraisse; cela te profitera, tandis que tu sècherais à tenter vainement de déchiffrer les hiéroglyphes (hiéroglyphes pour toi) du lumineux « papier noirci. »

Un soir, autour de la table de travail de X..., on parlait livres. On en vint à rappeler le merveilleux travail d'Angelo Maï, qui sur un manuscrit gratté et récrit par les moines

trouva moyen de faire revivre la *République de Cicéron*. « Merveilleux travail » ai-je dit. Oh certes ! Et si, devant l'avalanche de volumes qui nous envahit de jour en jour, on pouvait l'appliquer à certains d'entre-eux, que l'on serait ravi !... Seulement entendons-nous bien : non pour la reconstitution du texte qui aurait été gratté, mais pour s'en tenir simplement au grattage.

On aime beaucoup à faire preuve d'acrobatisme de plume, de virtuosité de pinceau. Sans avoir longtemps appris, on veut paraître savoir ; on vise au mirobolant. Mais barioler ses pages de mots étranges n'est pas écrire ; inonder de couleur sa palette n'est pas peindre.

— Certainement avec les livres on apprend quelque chose, certainement avec les livres on peut devenir érudit. Est-ce à cette fin que tu as si copieusement garni tes planchettes ? De tous les côtés, chez toi, des rangées s'alignent, des tomes se dressent contre des tomes, tandis que d'autres, empressés de se loger à tout prix, s'étalent sans gêne sur les premiers. Il y a, sinon trop plein, au moins furieuse abondance. Y a-t-il, aussi bien, bon choix ? Tu répondras toujours : oui, parce que le choix t'importe peu. On trouve de tout dans tes groupes, du sérieux à côté du frivole. Y puises-tu souvent ? Cette question t'étonne.

— Où puiser ? quoi puiser ? réponds-tu. Les livres ne sont-ils pas là ? Du moment que j'ai, que je possède les livres, que me faut-il autre ?

— En effet, la science étant dans les livres, et les livres étant dans ta bibliotbèque, tu n'as plus besoin de rien ; tu es possesseur de la science... mais possesseur d'un corps dont tu n'as point l'âme. Ouvre-moi ton cerveau. Y as-tu fait entrer un brin de ce qui parle dans tous ces volumes ?

Hélas ! non. Donc, mon pauvre ami, tu ne te repais point de la haute nourriture, tu t'inanises à côté du pain suprême ; tu végètes à côté de ton trésor, tu es et resteras ignare. Etiquette, et rien dans le flacon...

Plusieurs sont comme toi, qui ont des livres... et se croient savants !

Il vivait calme, recueilli au milieu de ses livres et entouré de soins affectueux. Il se complaisait en sa saine et sympathique obscurité. Un rayon charmant et surtout inattendu, s'est mis à descendre et à projeter un peu de lumière sur ses vieux ans. Ce lui fut une vraie fête ; son soir remontait à l'aurore. Mais il n'en a pas été plus glorieux pour cela. Cette gentille lueur, au lieu d'en auréoler son front, il en a caressé son cœur, et c'est le doux régime des amitiés qui y a gagné : des mains se sont tendues, qu'il a chaudement serrées. En sage, il ne s'est point ébloui, et il se trouve heureux quand, d'une joie qui lui arrive, il voit se propager autour de lui d'affectueuses étincelles.

J'en sais un qui n'écrira pas ses mémoires. Mais au jour le jour, à ses rares loisirs, il observe, et note ses observations. Il se pourrait que, de la sorte, il se trouvât nous avoir écrit, sans s'en douter, les mémoires de son esprit. — Que de choses naïves seraient ainsi surprises dans cette spontanée et absolue sincérité ! Nous les communiquera-t-il ?... Eh ! pourquoi ?

— Oui, oui, je te connais ; tu aimes les livres. C'est une belle passion, que j'approuve et que j'aime chez toi. Mais ce que, chez toi, j'aime moins, vois-tu... c'est que tu aimes beaucoup trop les miens.

Plus nous allons, plus on écrit. La fièvre de la plume a pris le grand nombre, et bientôt nous serons broyés sous une avalanche de livres, noyés dans un océan de volumes. Quelle bibliothèque ! Oh ! le formidable dépôt, inquiétant peut-être pour les lecteurs de l'avenir. Et toutes ces œuvres, que sont-elles ? à quoi serviront-elles ? seront-elles bienfaisantes ? Oui, et non, hélas ! Des pages superbes viennent bien remuer les masses, guider les esprits, éclairer les cerveaux ; mais, à côté de ces vives lueurs, des pages troublantes, semblant avoir mission d'obscurcir, se glissent et étendent leurs ténèbres. C'est la lutte des images saines et des images malsaines. Or, comme on doit s'efforcer d'endiguer le mal, écrire dans le sens du bien est nécessaire. Il nous faut l'arsenal où puiser des armes. Fabriquons-en donc. Ecrivons des livres qui rassérènent, qui élèvent les cœurs, qui soient le contrepoison des toxiques dont on nous pénètre aujourd'hui. C'est une haute question d'hygiène morale. Que la plume guérisse ce que la plume a corrompu... Là est le réconfort, là est la santé des âmes.

L'idée, sève invisible, mais non insaisissable, tombe, dès la première minute de sa naissance, dans le grand domaine public du penseur. C'est un richissime trésor universel. A l'insu les uns des autres tous y puisent. Libre en ses vues, le premier comme le dernier fait son bien de ce qu'il a saisi, et y met son cachet personnel. Et rien de tout cela n'est semblable, la même vérité étant exprimée si diversement par chacun des observateurs. De cette manière le sujet est envisagé sous toutes ses faces, et petit à petit l'étude arrive à être complète, — bien plus complète quand elle est due à plusieurs que lorsqu'elle vient d'un seul.

J'ai norci de notes une centaine ou deux de pages. C'est

beaucoup. Sincères, et par cela même parfois en contradiction, elles sont le reflet des états successifs d'un esprit qui a subi des impressions diverses et les a naïvement exprimées aussitôt ressenties. Cela pourrait les justifier... Mais toutes les pensées qui vous viennent valent-elles la peine d'être écrites ?

A propos de l'amour du Livre, j'ai maintes fois souri aigrement en achetant à un étalage de beaux volumes reçus en prix. Il y a donc des cancres qui les vendent, qui se défont de ces marques de travail et d'honneur ? J'aimerais mieux penser que, dans une famille gênée, un besoin trop vif s'est fait sentir, et que le pauvre petit, en cachette de la mère, a couru réaliser quelques francs... Il faut manger !...

Soyez érudit mais peu causeur, et trouvez-vous en face d'un ignorant qui parle et se vante... ce sera infailliblement vous qui serez nul et ne saurez rien.

On comprend que pour un travail aux études spéciales, un auteur mette à contribution celui qui l'a précédé dans sa voie. Mais comment comprendre, après cet emprunt, du reste admis, que l'emprunteur s'élève contre son aide et cherche, pour avoir le mérite de l'œuvre, à réduire à néant le laborieux défricheur qui, le premier et sans guide, a su arracher une à une les mauvaises herbes de son terrain ? Ce terrain, lui second l'a trouvé ainsi tout préparé, et les ronces lointaines ne sont pas revenues lui dire les gouttes de sueur qu'elles avaient coûtées pour disparaître !!... — J'ai entendu qualifier le procédé de malveillance. C'est trop doux. Si j'avais des mots à ma disposition, je le qua-

lifierais de bien autre chose que de mauvaise foi et d'ingratitude.

En fait de lecture il y a des voraces comme en fait de nourriture, et certains esprits ne savent pas mieux digérer que certains estomacs. Que de lecteurs engloutissent des pages, et obtiennent, pour résultat, une congestion de mémoire ! — Qui lit tout ne lit rien : c'est l'avaleur maladif, à qui nul aliment ne profite.

L'auteur qui fait penser est un fruit substantiel. L'auteur qui amuse est un feu follet ; il brille... et s'éteint.

Un livre qu'on ne lit pas est un aliment qu'on laisse moisir. Richesse perdue.

Le génie, chez nous, sait illuminer des fronts ; artistes, poètes et savants nous en laissent journellement des preuves. A la dissolution de notre planète, quelle sera la destinée de ces œuvres géniales ? Le tout s'éteindra-t-il comme un feu qui meurt, ou cette flamme, épurée encore et montant, sera-t-elle appelée à exercer quelque influence sur des intelligences d'un monde supérieur ?

Un livre obscène, ce boueux soufflet à la morale, n'a pas besoin de style. Le libidineux s'en délecte sans cela. Ce poison, pour lui, n'a pas besoin d'être édulcoré, et il n'en ressent aucun mal.

Façonner des vers comme une mode passagère en

essaye aujourd'hui, c'est, métaphoriquement, donner des coups de pied à la lyre pour prouver qu'on en joue mieux que les autres. (Voir *Un danger* dans la série IV.)

Chez certains le livre affaiblit la mémoire. On sait que dans tel volume on trouvera tel renseignement, qu'on néglige dès lors d'emmagasiner dans son cerveau. — Selon Platon, Socrate aurait dit cela aussi... Espérez donc de trouver du nouveau ! Oh ! oui. *Nil sub sole...*

Jouissance et torture : un catalogue, deux, trois, dix catalogues pleuvent sur mon bureau. Je les parcours, je les lis, et j'y découvre plusieurs numéros qui m'iraient comme de cire. Mais voilà ! Je n'ai plus place où en loger un seul, et vraiment je ne peux pas improviser une bibliothèque sur le parquet. Tout volume que je convoite vaut, à un degré quelconque, la peine d'être pris, et il serait peu respectueux de le pousser du pied et de marcher dessus. — Alors ? — Eh bien ! alors... je n'en achète plus. Je m'incruste dans la tête une liste de tous ces *desiderata*, j'en repasse amoureusement les titres, et je m'amuse à me consoler en disant : « Si je voulais, tout de même je les aurais. » Mais c'est une bien légère consolation. Après tout, on ne peut pas avoir chez soi la bibliothèque nationale. Et, pourtant, qu'il ferait bon de pouvoir jeter un coup d'œil sur ces nombreux amis, connus mais absents, et qu'on dévorerait avec quelle joie !...

O gracieux commerce, sympathique courant, amical échange ! On publie un livre, et on l'envoie à un ami. L'ami, qui en a bien aussi publié un, vous l'envoie en échange. On se lit et on se lie réciproquement. Par

cette double amabilité nous nous donnons le meilleur public qu'on puisse désirer, le plus compétent et qui nous garde mieux en mémoire. Il fait plus que d'établir des relations, souvent il provoque des amitiés, dont plusieurs sont chaudes et durables. Or, quoi de plus précieux et de plus puissant que ce fraternel intermédiaire ? (1)

La vogue d'un livre est loin d'être en raison de sa valeur. Tant de trompettes sonnent faux sur son compte.

Tel auteur s'est heureusement transformé en s'appliquant le masque prudent et mystérieux du pseudonyme.

On peut avoir écrit des centaines de volumes, et n'avoir pas produit une œuvre. Le mérite ne se mesure pas au tas de papier qu'on a noirci.

Prenez un livre, un bon, et lisez-le bien ; cela vous profitera infiniment plus que d'en lire mal un grand nombre. C'est là que la qualité vaut mieux que la quantité.

Une bibliothèque volumineuse, quoique choisie, est tout simplement le garde-manger de l'esprit. Soyez-en le bon cuisinier.

Quand on a écrit pendant des années, qu'on a long-

(1) Il est loin d'être question, ici, des habiles et mercenaires indiscrets qui vous tourmentent pour obtenir un volume et, dès qu'ils l'ont, se hâtent d'aller « en faire quatre sous ».

temps aussi scruté les écrits des autres, on veut encore scruter et écrire. Il serait difficile qu'il en fut autrement ; de longue main le pli est pris. Mais ce qui a pu être pris jadis pour de l'inspiration n'est plus maintenant qu'un résidu d'habitude, et l'on fagotte inconsciemment des lignes sans relief et sans nerf. Par hasard, si le cerveau vieilli est resté valide, le travail peut encore avoir une importance ; mais si la vigueur a faibli, si l'expression se décolore, en ce cas, on fait mieux de fermer l'encrier. — Comme exception à cet état presque normal, un phénomène de longévité de talent peut-il se produire ? Certes, le beau de la chose serait que la plume âgée eût gardé la verdeur des vingt ans. Alors voyez-vous cette sève, toujours jeune, monter dans une tête pleine d'expérience et lucide ? Quelles œuvres solides et parfois superbes ce regain pourrait nous donner ! Mais...

Un livre doit finir par s'attacher au fidèle qui le lit. Or, après un long temps, changer de possesseur doit lui être une souffrance... Et dire que ce changement de mains du livre vendu est une volupté pour l'inconnu qui le rachète !

L'écolier sort de la classe. Il a sous le bras, ou dans un gros cartable, cahiers et livres. De ces derniers n'a-t-il pas beaucoup ? n'a-t-il même pas trop ? A ces esprits, non complètement formés et peu aptes encore à emmagasiner des mondes de savoir, est-ce bon de forcer la dose ? De ces jeunes, dont le cerveau a besoin d'air, pourquoi vouloir faire des savants si précoces ? pourquoi vieillir ceux qui ne sont qu'à leur printemps ? Trop de livres, congestion. Quand l'aube se lève, qu'on jouisse de sa fraîcheur ; le midi ne vient qu'à son tour.... quoique assez tôt !

En voyant la qualité de certains des volumes qui nous inondent, avec quelle joie on se félicite de tout ce qui n'a pas été imprimé !

— Penseur, s'il te vient sous ta plume une phrase qui puisse être prise pour un axiome, tu as toutes chances de te rencontrer avec un prédécesseur, qui a pensé exactement comme toi. *Spiritus flat ubi vult.* Vous avez tous deux, *ex-equo,* saisi la même étincelle de vérité.

— Supposez que vous n'entendiez pas la langue française, mais qu'une page choisie d'un maître en style de cette langue vous soit lue par un maître en diction, et que, là, appliqué de toutes vos oreilles, vous écoutiez seulement la sonorité de ces phrases, ne seriez-vous pas étonné de leur douceur, de leur force, de ce qui serait alors une mélodie pour vous ? — Sentez-le bien : chaque écrivain a son morceau, et tel écrit est une partition. Quel charme ajouté à la profondeur des vues, à l'élévation des pensées !

— Tu as étudié, cher ami, et tu sais vraiment quelque chose. Très bien ! Mais tâche de ne pas trop le montrer. Qui fait trop montre de son savoir est un pédant, et le pédantisme ferait haïr la science. Cela ne veut pas dire qu'il faille obstinément garder pour soi ce qu'on a appris. Ce serait de l'avarice intellectuelle. Le savoir, au contraire, doit se répandre ; mais, en le répandant, ce qu'on doit éviter c'est la pose. Le vrai savant se laisse écouter, mais ne fait pas de bruit.

Ergoter sur un mot, sur une lettre ; faire son idéal de

ces niaiseries de grammairiens qui batailleraient des années pour un accent, pour une virgule ; avec cela croire qu'avoir pour deux liards d'orthographe c'est être écrivain, voilà vraiment un bel horizon... Ah ! les plumes simples, qui écrivent naturellement !

— Amoureux fou des détails, tu te noies dans tes minuties et tu perds de vue, sinon la base, du moins l'ensemble de ton œuvre. Tu jettes une fine broderie sur un fond qui se dérobe... et tout s'évanouit. On ne se met pas à ciseler un monument quand sa forme est encore indécise.

On trouve des ennemis des livres même chez ceux qui en possèdent de beaux. N'est-ce pas leur être hostile que de les avoir et de ne pas les toucher ? — Que dirait de ce dédain la maîtresse négligée, oubliée de son ami ?

L'esprit est quinteux. On prend un feuillet blanc pour y jeter un sourire, et, voyez le caprice du lutin, il tombe de la plume une formule sérieuse... une larme peut-être. Le poète est touché si cette larme, en tombant, se trouve être un bon vers.

Qu'on ouvre à quarante ans les tablettes sur lesquelles on a jeté ses pensées à dix-huit, on est tout surpris d'y trouver presque un autre homme. On est pourtant resté le même, loyal et honnête ; mais là nous apparaissent des traits oubliés ou qu'on reconnait à peine, des sympathies éteintes, des enthousiasmes refroidis ; on sent que la raison, que l'expérience, que toute une autre vie ont passé

par là-dessus, et l'on a peu de chose à conserver de ces notes. Bien heureux quand rien ne vous y fait rougir, car ce doit être une grande douleur que de sentir monter, à son front rassi, une honte de sa jeunesse.

— J'aime ton intéressante occupation. Après ta longue période laborieuse, discrètement, en guise de repos, tu t'amuses à recueillir celles de tes œuvres que tu veux sauver du gouffre mortel des paperasses, et, pour leur ouvrir un public de ton choix, tu les déposes entre les mains de tes amis. C'est bien. De la sorte tu deviendras le compagnon de nombre de poètes, et tu séjourneras dans des milieux où tes vers chanteront, entourés de la douce atmosphère des sympathies. Et là-dessus endors-toi, sans les moindres aperçus d'un insaisissable renom.

— Tu as un beau livre, maroquin et or. Qu'en fais-tu ? Idolâtre, tu le regardes, tu n'oses y toucher, tu le respectes, c'est vraiment ton idole. Un livre, est-ce qu'on le déifie à ce point ? Certes, on le soigne, il en vaut la peine ; mais on le lit. Toi, tu ne le lis pas. Ton âme n'est donc pas altérée, tu n'as donc nul besoin de boire ? O Tantale ! Ton livre est trop beau... et tu souffres loin de lui quand tu pourrais y étancher ta soif !! Ton livre ? Mais bois-y donc ! Ouvre-le, feuillette-le, manie-le... et si tu l'écornes, ton relieur est là.

— A tout prix tu veux écrire. Et, malgré la violence de ton désir, ça ne vient pas ? Enfonce la porte, force ton cerveau. Tu y es entré ?... Mais la place est vide !... Ah ! voilà : faute de provision, inutile le cambriolage de ta caboche.

Les plus sincères, les plus intimes, les plus émouvants des Mémoires écrits ne sont rien en comparaison de ceux qu'on aurait pu écrire, mais qu'on a gardés en soi dans le secret du cœur, et que la plume ne confiera jamais au papier. Les poètes ont aussi des vers religieusement caressés dans leur pensée, et qui ne sont jamais sortis de leur encrier. — Plusieurs d'entre eux ont dit, et justement, que ces vers emmurés sont toujours les meilleurs. Oh ! oui. Chaque écrivain a son « saint des saints » où son âme seule a parlé... et où personne ne pourra lire.

— Du bruit ? Lui, du bruit ? Lui de la réclame ? Vous ne le connaissez donc pas ? Vous ne savez donc pas à quel point il l'abhorre ? Lui, du bruit ? Mais par quel bout s'y prendrait-il pour en faire ? Il est d'une candeur telle que s'il reçoit le moindre éloge, on croit l'entendre dire : « Je vous demande bien pardon du peu de talent que je puis avoir; ce n'est pas ma faute »...Seulement il n'ajoute pas : « Je ne le ferai plus ».

— Je viens, ami, de feuilleter un de vos livres, si petits de format, si gros de valeur. En vous oubliant, cher penseur, vous avez dit : « Les pensées les plus brillantes ne sont que des bulles de savon ». Je tiens pour belles et bonnes les vôtres, si sincères et si profondes. Mais, si vous avez lu les miennes, soufflez dessus. Et cependant, si elles crevaient toutes, ces pauvres miennes, j'aurais des regrets.

— Pour de l'ordre, elle a de l'ordre. C'est une digne et merveilleuse proprette. Tout chez elle est brossé, épousseté ; dans sa cuisine tout reluit. Elle a beau salon, beau bil-

lard... et même belle bibliothèque. Son mari, car elle a un mari, aime la lecture.

— C'est bien, et comme il ne semble pas compter pour beaucoup dans le train-train du ménage, il doit se rattraper sur ses livres ?

— S'il pouvait les prendre, oui ; mais...

— Mais quoi ?

— Voilà. Elle, la respectable matrone, « elle a de l'ordre. » Alors le salon a ses housses, le billard a ses housses, tout est soigné, peigné, rangé, cloitré...

— D'accord, mais les livres ?

— Les livres ? Ah ! bien oui ! La bibliothèque est close, et l'honorable, la terrible rangeuse en garde la clé : « Il ne faut pas que les livres s'abiment », dit-elle.

Grande ménagère, trop de zèle !...

Ah ! Pauvre liseur !!...

— On te donne un livre. T'imagines-tu que ce soit un cadeau, un cadeau de valeur je veux dire ? Sois-en persuadé. Quelque secondaire que ce don te paraisse, le livre en lui-même est toujours un trésor. — Pline a dit : *Nullus est liber tam malus, ut non aliqua parte possit prodesse.* Bon. Seulement le *malus* c'est l'outil tranchant ; n'aie pas la main maladroite.

Singulier hygiéniste que ce petit bonhomme. Il a des poumons... de bibliophile ? Non, plutôt de rat de bibliothèque. Il n'a pas besoin d'air ; au contraire, il semble vivre sans respirer ou, pour mieux dire, en ne respirant que la vénérable (?) poussière de ses bouquins. Condamnez-le à la prison, pourvu que sa prison soit une pièce remplie de livres il sera dans son élément. Il s'assied à terre ou sur un tabouret, fourgonne dans ses piles, ouvre un volume,

en parcourt un autre, butinant à tous les textes et posant ainsi diamants et perles aux parois de sa mémoire. Et vous croyez que ce passe-temps l'affaiblit, l'indispose ? Ah bien oui ! Il serait plutôt à même de le guérir de ses fatigues et de ses indispositions. Pour lui, vieux casanier, ce régime c'est le remède, c'est la panacée ; il serait capable d'en faire sa nourriture quotidienne... et, vrai, peut-être qu'il s'en porterait mieux que nous tous.

— « Inutile pour les aveugles, j'ai voulu, dit le Livre, que les aveugles pussent lire. Songeant à ces déshérités, je me suis fabriqué des caractères pour eux ; j'ai pris du bois ou du métal, j'y ai tracé des pages en creux ou en reliefs, et ces privés de la lumière, passant leurs doigts dessus, lisent ! »

Voilà qui est vraiment leur avoir mis « des yeux au bout des doigts ! »

J'ai aimé et j'aime encore beaucoup les livres. J'en ai un assez grand nombre, mais je ne les lis plus guère d'un bout à l'autre. Je les prends, je les ouvre, je les parcours ; c'est une visite, visite d'ami, que je leur fais. De cette façon je me paie un régal. Friand, je jette un coup d'œil à mes mets, en prenant peu de chacun afin de pouvoir goûter à tous. Cette manière quasi vagabonde, — et qui n'est pas trop à suivre, — me charme... et, après tout, me profite.

Qu'un livre idiot s'en aille chez l'épicier, ou serve à allumer le feu, c'est son destin ; il ne fait là que commencer à être utile. Mais, — comme on l'a vu, hélas ! — que de bons et beaux livres, de splendides exemplaires, vieilles gloires des bibliothèques, soient, texte et gravures, déchirés

pour envelopper du poivre ou du fromage, quelle lamentable destruction ! quel crime cruel de la plus cruelle ignorance ! — J'en ai été témoin dans ma jeunesse, hélas !

— Vous grondez le scribe dont la plume a fauté, et lui posez en maxime qu'un travailleur attentif ne doit jamais se tromper... Minute ! Pour qui donc a-t-on inventé le grattoir ?

— Bon ! Mais n'est-il pas vrai que les moines du moyen-âge en ont joliment... et si douloureusement abusé ?

Les esprits précis dédaignent les légendes. Sans dire qu'ils se privent par là d'une grande part de pittoresque, sur quoi donc croient-ils que soient basées la plupart des histoires ?

— Vous, paresseux qui remettez toujours à plus tard pour envoyer une lettre à un ami, songez au plaisir que vous ressentez quand vous en recevez une. Ecrivez donc. Quelques plumées d'encre font parfois tant de bien.

— Ce que tu apprends dans les livres savants, c'est autant d'appris ; mais enfin ce n'est pas ta science à toi, c'est la science de plusieurs qui t'ont précédé. Tâche d'en faire ton profit, si tu ne découvres rien toi-même... Tu seras au moins à la hauteur de ce qu'ont découvert les autres.

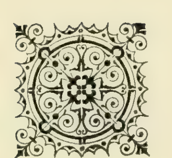
Parmi les conteurs ou narrateurs d'évènements il en est qui ne se présentent que comme romanciers, et qui, sans rien en dire, prennent des allures d'historiens.

Oh ! qu'elle a de tact, cette petite bestiole ! Elle en a jusqu'au bout des pattes, parce qu'elle déchire aussi bien qu'elle grignotte. Elle s'en va pleine d'appétit, rongeant à travers revues et journaux. Mais, comme elle sait ronger ! Ses dents alertes et adroites tournent autour des articles de choix, les laissant en entier, et mordillant largement dans le reste. Après son travail délicat, il y a encore des paperasses pour la jubilation de la corbeille. De la sorte j'ai le bon, j'ai la crême de vingt publications encombrantes ; j'en forme aussitôt un *florilegium*, et je n'ai plus de temps à perdre à compulser le négligeable. J'ai maudit les rats ; mais la bonne, l'intelligente souricette ! — Vous voudriez bien la connaître ?

— Eh ! bijou d'in-trente-deux, si frais, si joli, si mignon, te voilà à terre ! Tu es tombé tristement ; tu as, quoique pas bien lourd, glissé des doigts de ton lecteur, qui s'est endormi sur tes beaux vers. Pourquoi t'a-t-il pris ? Quelle inconscience l'a fait te choisir ? Puisque son esprit n'a rien de commun avec toi, que ne t'a-t-il laissé tranquille à ton rang, attendant qu'un plus aimanté te choisisse pour le charmer ? Des vers ! Parbleu ! plusieurs sont étrangers à cette langue d'élite, à cette mélodie qui transporte les amis de l'idéal, et lui, ce liseur qui ne lisait pas, qui ne pouvait lire, il a fermé les yeux... et laissé choir le doux poète auquel il ne saura jamais rien comprendre.

— O beaux livres, chers aimés qui nous donnez les éclairs de la pensée, le miel du cœur et de l'amour, que n'avez-vous des ailes pour vous envoler loin des profanes qui vous ouvrent sans vous savourer !!...





III

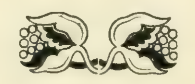
UN PETIT COIN POUR LA POÉSIE

A travers les blés, déjà fiers de leur stature, le coquelicot se faufile, et, que le champ se dresse calme sous les rais du soleil, ou moutonne comme une mer aux souffles de la brise, la rustique fleur rouge n'en est pas moins une de ses vives parures.

En cette série une touffe de rimes surgit comme la fleur. Que la poésie ne soit pas tout à fait perdue parmi les vastes pousses de notre champ.

Elle n'y tient pas beaucoup de place, et elle y est bien plus parente de notre prose que le coquelicot ne l'est de l'épi.

De plus, cette discrète poésie sera peut-être un repos pour l'esprit attentionné du lecteur.





LE CHANT DES LIVRES

Au Fiancé.

— En notre lourde somnolence,
Avant les beaux jours de l'été,
De nos rayons pleins de silence
Un cri d'alarme fut jeté.
Nous appelions, las ! à notre aide,
A nous douloureux exilés,
Et nul n'apportait de remède
Aux pauvres livres empilés.

Mais voilà que notre souffrance
Par merveille cesse aujourd'hui.
O bienfaisante délivrance !
Un splendide symbole a lui :
Devant notre prison se pose
Un don, Bouquet monumental,
Scintillant du lys à la rose
Sous mille perles de cristal.

Nous ne saurions pas le décrire
Ce trophée au si vaste port :

De bas en haut c'est un sourire ;
Un charme virginal en sort.
Des gazes, doux flots impalpables
Par la fée Amour disposés,
Frolant ces tiges adorables
Les enveloppent de baisers.

A son aimée, à sa promise
Un fiancé l'a destiné,
Délicate et fraîche surprise,
Tendre langage imaginé.
On vient ; tout le salon s'exclame ;
Le groupe entier reste ébloui,
Et la svelte enfant qu'on réclame
En elle a déjà dit le : Oui !

Or, quelle aubaine est cette fête
Pour nous trop souvent prisonniers !
Liesse ! A nous monter la tête
Nous ne serons pas les derniers.
Voyez si nous avons la chance :
Le Fiancé, ce cher promis,
Tout près de nous, par obligeance,
Son noble présent nous a mis.

Oh ! c'est la joie, oh ! c'est la vie
Qu'il nous apporte, radieux ;
Un printemps s'ouvre à notre envie,
Réveillant nos plis anxieux.
Jubilant derrière les vitres
Qui nous séparent de ces fleurs,
Les lettres d'or de nos vieux titres
En rajeunissent leurs couleurs.

Sortons du régime sévère
Où passaient nos jours assombris ;
Que la transparence du verre
A tous laisse arriver nos cris !
Il semble qu'un soleil flamboie
Dorant lilas blancs, blancs œillets,
Et que les senteurs qu'il envoie
Parfument jusqu'à nos feuillets.

O frères en typographie,
Chantons bien haut, fêtons bien fort
Le nœud charmant qui déifie :
« Aux deux futurs le plus beau sort ! »
Envoi galant, offre amoureuse,
Arbuste aux ornements parfaits,
Gloire à ton influence heureuse !
Merci du bien que tu nous fais !

Tressaillons sous nos reliures !
Laissons frémir nos maroquins !
Si le temps nous fit des injures,
Nous ne sommes plus des bouquins.
Cadeau, qu'un jeu du cœur parsème.
Toi, Bouquet, fier garde d'honneur,
Des fiancés que chacun aime,
Brille, odorant porte-bonheur !!

4 Février 1906.

Cette pièce est empruntée à notre dernier volume : *Intimes et Familières*. Elle ne pouvait manquer à celui-ci. Les Livres, que les fleurs ont fait chanter, eûssent été chagrins de son absence.

L'OASIS

A Alphonse et Désiré Lemerre.

C'est un temple sacré que votre ample demeure ;
Aussi vous le servez avec un noble orgueil.
On est sûr qu'en entrant un air franc vous effleure,
Et d'un élan joyeux on franchit votre seuil.

La place la meilleure est celle qu'on y trouve :
Ils voient de si bon œil, les maîtres de céans ;
Pour chaque visiteur c'est un bonjour qui couve
Et l'on jase, touché d'accueils si bienséants.

On contemple à loisir ces durables richesses,
Clairs efforts de l'esprit aux longs soirs obtenus ;
Les regards ébahis entourent de caresses
Ces fiers labeurs, trésors des quatre vents venus,

Et dans ces bataillons de chatoyants volumes,
Vaste Musée ouvert où vous passez vos jours,
A coup sûr on découvre, — oh ! les vaillantes plumes ! —
Maintes fois du génie et du talent toujours.

Hors de vos gais rayons le vers superbe sonne ;
Tendre ou grave, la prose éblouit de couleurs.
De l'oreille et de l'œil jouissons, l'heure est bonne,
Et d'un double concert savourons les douceurs.

Ce concert est aussi la céleste pâture.
Oh ! l'ivresse qui sort de ces livres coquets !
On goûte à chacun d'eux sans qu'aucun vous sature
Et, convive, on assiste au plus fin des banquets :

On vague en ce séjour comme en une féerie
Où bruissent récits, hauts rythmes et chansons,
Puis l'on rentre, gâté de cette chaterie,
Le front vibrant des airs de toutes les saisons.

Et c'est vous, projecteurs de ces pages hardies,
Vous qui les faites naître et les semez au loin.
L'eau divine est chez vous. — Qui veut des mélodies ?
La source inépuisable en verse à tout besoin.

Or, amis, l'on vous voit, assidus que vous êtes,
Incontestables rois d'un domaine brillant,
Mettre en honneur ce *home,* OASIS DES POÈTES !...
Eh ! serais-je un parrain du « home » souriant ?

1907.



MES LIVRES, MA DEVISE

A Emmanuel Des Essarts.

Tels je les ai trouvés, las ! tels je les ai pris.
Ils n'ont ni maroquins, ni fermoirs, ni dorures ;
Ils m'ouvrent des trésors sous leurs simples parures,
Et, tout pauvrets qu'ils sont, me sont donc d'un grand prix.

De les voir mieux vêtus je serais fort épris,
Mais je me satisfais de leurs robes trop mûres ;
Je voisine avec eux sans dédain, sans murmures,
Et réchauffe mon cœur du peu qu'ils m'ont appris.

Un jour, j'avais rêvé, pour nous faire connaître,
L'ex-libris, ce cachet, ce vrai luxe du maître...
Bah ! je n'ai point donné le mot d'ordre au burin ;

Mais si, dans mes vieux ans, l'idée est mise en train,
Sous l'image on lira ma devise sincère :
NESCIO, SED SPERO. *Je ne sais, mais j'espère.*

1908.



STUDIOSUS

A Gustave Mouravit.

Je le vois, front songeur voulant en sa retraite
Butiner à travers les éclairs de l'esprit.
Devant ses chers rayons à tout pas il s'arrête,
Puis va, sans se fixer, de l'un à l'autre écrit.

Certes, il peut choisir ; l'ample rangée est prête.
Il n'arriva jamais que le vieux se méprit ;
Son œil devine juste et, d'une main discrète
Prenant l'œuvre guettée, en lui-même il sourit.

Et l'heureux bouquineur, égoïste en son temple,
Goûte la prose ardente ou la fraîcheur du vers ;
Aux gourmets délicats il est un noble exemple.

Voyez-le se pencher sur ses tomes ouverts :
Il cherche, souvent trouve, et, sans qu'il s'en enivre,
Savoure lentement le doux parfum du Livre.



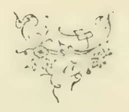
A UN COLORISTE

— Oui, je perçois ton art, fougueux tortionnaire,
Haut tourmenteur du style à l'éclat fulgurant ;
Chez toi l'on s'évertue à l'extraordinaire
Sans déchiffrer toujours tes pastiches du grand.

Apôtre d'un goût neuf, ta plume régénère,
Car tu montes ta phrase au fracas délirant ;
J'admire, à chaque mot de ton dictionnaire,
Les rutilants reflets que tu vas saupoudrant.

Ta cinglante couleur fait claironner la langue ;
Ton pinceau violent, pailletant ta harangue,
Au glossaire étonné met des pointes de feu ;

Le verbe, électrisé, sous ta veine crépite ;
C'est l'éblouissement ; l'œil aveuglé palpite. —
Trop de soleil ! Prends garde !... On se brûle à ce jeu.



IMPAVIDUS

A Achille Millien.

Lui ? Du sentier choisi rien ne l'a détourné ;
De son terrain, non plus, rien ne bouge ou n'oscille.
Patient, il poursuit sa tâche difficile
Et, hors des grands désirs, modeste, s'est borné.

Il sourit du tumulte. En son nid confiné,
Naïf, mais clairvoyant, de l'intrigue il s'exile ;
Aux impudents appels il se montre indocile...
Je crois fort qu'il mourra simple comme il est né.

Original pourtant, son flair souple et commode
Goûte l'œuvre de sens, parcourt l'œuvre à la mode ;
Il veut de l'idéal dans la réalité.

N'ayant pas de fou rêve, il n'a point de déboire.
Il voit le train du monde, et se tient de côté. —
C'est un calme, qui tisse obscurément sa gloire.



MARÉE MONTANTE

Serment de Bibliophile

A Georges Barral.

Dix, douze, vingt par jour... Il en pleut des volumes !
C'est cent titres nouveaux qu'aux vitrines je vois.
En un matin... c'est plus qu'en un mois nous n'en lumes ;
Il vont tourner la tête au critique aux abois.

Cette tourmente-là, non, jamais nous ne l'eûmes :
Un, deux ; trois c'était rare et bon pour une fois.
On devrait, par moment, couper le bec aux plumes,
Ou quadrupler le temps qui file, ce sournois !

Oui, comment voulez-vous qu'on feuillette, qu'on lise ?
En la vague imprimée, impuissant, on s'enlise.
Or, pour se préserver faut-il fermer les yeux ?

Faut-il ?... Peste ! esquivons cette haute marée.
C'est à flots qu'il en monte à ma table encombrée...
JE NE LES LIRAI PAS !!... — Deux fois pour une, ô vieux !



GESTATION

A Lucien Paté.

Oh ! la lueur première et qu'on soupçonne à peine !
Oh ! le vague dessin que l'idée entrevoit !
Un nuage, passant comme une esquisse vaine,
Impalpable vapeur que l'atmosphère boit ;

Puis la ligne, naissant un peu moins incertaine,
L'embryon du motif, qui surgit et s'accroit,
Les fragments, dégrossis, sollicitant la veine
Et demandant le tour, l'habileté du doigt.

Alors, la forte tâche : on sème, on vivifie ;
Le verbe se débat, l'oreille purifie,
Tout chante... et du ferment le poème est issu. —

Mais qui saura le mal de nos têtes pensives,
Et ce qu'il faut œuvrer de trames successives
Pour être père, enfin, d'un durable tissu !!...



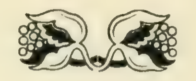
BON ENTENDEUR

— Tu te plais, cher causeur, à l'incompréhensible ;
En tes graves discours plane un nuage obscur ;
Tu les lances du haut de ton inaccessible
Beaucoup moins transparent que le limpide azur.

Et, loin de désirer qu'à notre éveil paisible
Le trait de ta pensée arrive d'un jet sûr,
On dirait que tu tiens à ton verbe intangible,
Pour qui vient t'écouter verbe âpre et jamais mûr. —

Pourtant j'en connais un, tranquille, sans tapage,
Qui, lecteur, sait plonger jusqu'au fond d'une page,
Auditeur, souple et prompt, saisit tout à son gré :

Si tu lui proposais ton énigme si fière,
Au lieu de le croquer de ta dent justicière,
C'est toi, sphinx impuissant, qui serais dévoré.



POUR ÉMOUVOIR

A Hre Buffenoir.

Si vis me flere...
(Horace).

I

LA PLAIE

Ah ! tu jettes ta plainte et tu veux qu'on s'émeuve ?
Que le teint s'assombrisse, et qu'à ton âme veuve
Nos larmes payent un tribut ?
Certes, tout mal profond fortement nous remue,
Et d'un facile effort notre fibre est émue
Quand l'écrivain touche à son but.

Mais pour faire pleurer, songe, il faut que tu pleures.
Ce n'est pas tout, vois-tu, de gaspiller ses heures
A nous chanter : « J'ai tant souffert ! »
Il faut nous le prouver en nous donnant des transes ;
Il faut, sans nous leurrer de pâles espérances,
Qu'un martyre nous soit offert.

Oui, poète, il nous faut la poignante aventure,
L'épisode qui mord, le récit qui torture,
L'étreinte folle de terreur.
Pour cela, frappe-toi coup sur coup la poitrine ;
Souffre, fais-en sortir le mal qui te chagrine ;
Râle... et prends le sang de ton cœur.

Qu'un ongle impitoyable âprement le déchire.
Ouvre ce cœur saignant. Alors tu pourras dire,
Sincère écho de ta douleur,
Tout ce qui dans ton for et palpite et frissonne,
La rancœur qui bondit, le sombre glas qui sonne
Et nous fait monter un long pleur.

Là, nous compatirons à ta lourde souffrance ;
Là, priant avec toi pour une délivrance,
Joignant nos vœux ardents aux tiens,
Nous nous dirons : « C'est vrai, son âme est tourmentée ;
« En lui, qui se débat, la flèche est bien plantée... »
Nous serons pris dans tes liens.

Dès lors, victorieux, tu verras ta pensée
En son farouche élan par la nôtre encensée ;
Nos nerfs cinglés se répondront ;
Tu nous auras versé ta poésie amère,
Et nous aurons perçu dans la même grammaire
Les mots vrais qui nous uniront.

II

LE BAUME

Mais pourquoi m'arrêter à la note dolente ?
Je ne m'éjouis pas d'une larme sanglante,
Et le doux verbe me va mieux ;
J'aime mieux contempler un beau front qu'on admire,
Sur une lèvre en fleur appeler un sourire,
En un regard plonger mes yeux ;

J'aime mieux en mes mains prendre une main mignonne ;
Frôler la chevelure où le soleil rayonne,
Dussé-je y poser un baiser ;
Oui, j'aime mieux d'un sage entendre une parole,
Cueillir un trait d'esprit qui fait rire et s'envole
S'il sait juste à point s'aiguiser ;

J'aime mieux, au réveil, courir à l'aube claire,
Humer les frais parfums d'avril qui s'accélère,
Vaguer parmi les prés riants ;
J'aime mieux prendre haleine aux savoureuses joies
Qu'en un groupe d'élite, amitié, tu déploies
Sans appel aux dits trop brillants.

Eh ! je voudrais chasser toute humeur ténébreuse.
Surpris, je m'interroge, et je cherche, et je creuse,
Et me redemande : pourquoi,
Pourquoi je sens faiblir comme une flamme éteinte
La gaîté dont jadis j'avais la verve atteinte...
— Brouillards importuns, laissez-moi !

Laissez un air plus vif rajeunir mon automne ;
De ma face arrachez la langueur qui m'étonne ;
Place aux rêves moins soucieux ;
Place aux émotions si saines qui m'entourent,
Aux gazouillis charmants qui dans mon sein discourent...
Place à tout ce que « j'aime mieux !! »

Alors, voyant le calme et le beau ciel renaître,
Je sentirai la joie inonder tout mon être ;
Poète, je ne dirai plus

Que tu dois te frapper, qu'il faut que ton cœur saigne.
Si tu souffres encor, tendrement qu'on te plaigne...
Les temps mauvais sont révolus.



Cette pièce a eu l'intention de développer un peu le vers d'Horace qui lui sert d'épigraphe :

Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.

Boileau, tout imprégné des hexamètres du satirique latin, a traduit ce vers ainsi :

« Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez ».

A peu de chose près, en tête de notre deuxième strophe, nous l'avons traduit de même.

Il ne nous a pas semblé hors de propos de nous arrêter à ce développement. Beaucoup ont la prétention de nous remuer l'âme, et c'est le petit nombre qui réussit à nous toucher. — A la suite de cette sérieuse boutade, et pour ne pas rester sur la note sombre, nous avons, en quelques lignes, tâché de dissiper le nuage des cœurs déchirés. Une lectrice, peinée de la teinte foncée des premiers vers, nous a demandé une adoucissante contre-partie, que nous avons eu plaisir à essayer.

SIMPLICITÉ & MUNIFICENCE

Après le Legs Dutuit

A Léo Lucas.

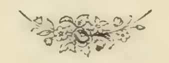
Oui, l'homme est pris, parfois, d'étrange fantaisie ;
On s'étonne, en voyant quel régime lui plait. —
L'un, d'un sobre diner faisait son ambroisie
Sur laquelle, en nectar, une eau pure coulait.

Cette pâture était presque sa frénésie.
Il aurait pu, pourtant, se payer du filet ;
Mais de bien autres mets l'esprit se rassasie.
Contemplez quels trésors ce chercheur rassemblait :

Meubles, livres sans prix, émaux, tapis, fiers vases,
Miroirs, bois, fins tissus ou vaporeuses gazes,
Fers, toiles qu'un pinceau magistral illustra,

Vitraux, bronzes d'art pur, ors, gemmes irisées... —
Mieux que de bons repas honneur lui restera
D'avoir mis ces chefs-d'œuvre aux murs de nos Musées.

1902.



« MEMORIA HOMINUM »

A Mario Fenouil.

I

OUBLI CONTEMPORAIN

Alors qu'on a, chauffant les foules incolores,
Lancé les vifs accents de superbes chansons ;
Qu'on a fait s'envoler de maints claviers sonores
Des accords inspirés, d'inoubliables sons ;

Qu'on a fait resplendir des soirs et des aurores
Sous des pinceaux trempés aux rustiques leçons ;
Qu'on a taillé le marbre et fait, par tous ses pores,
Vibrer la vie intense et les ardents frissons :

On passe, ayant rêvé quelque lambeau de gloire,
Et c'est tout ! Plus de trace. On glisse en la nuit noire,
Du triste effacement dédaignant le pourquoi...

— Comme sur le caillou qui plonge en l'eau tremblante
Se referme, sans bruit, la vague somnolente,
Pâle flot de l'oubli, viens t'étendre sur moi.



II

SYMPATHIE POSTHUME

Pendant toute sa vie on a, péniblement,
Mené son lourd devoir sans bruit ni défaillance,
Négligeant la réclame et l'éloge qui ment,
D'un cercle d'amis chers goûtant la bienveillance.

Donc, par naïf système et volontairement,
On est resté sans fruits de sa longue vaillance ;
On a vécu dans l'ombre et le délaissement,
N'ayant pour tout confort que sa pure croyance.

Mais vienne l'heure ultime, alors se lèvera
L'esprit frère du vôtre et qui vous comprendra ;
— Cette lueur, sur l'œuvre un jour ou l'autre tombe —

Il y découvrira ce qu'on n'a point su voir,
Rêves, élans du cœur, fantaisie, ou savoir,
Et vous décernera... la gloire d'outre-tombe.



APRÈS « MIREIO »

A Frédéric Mistral.

— J'ai mis la dent, poète, au raisin de ta treille,
Et j'ai senti couler jusqu'au fond de mon cœur,
Pleine de ses parfums agrestes, la liqueur
Des vers mélodieux où vit pour nous MIREILLE.

Oh ! si je la parlais, ta langue au chant pareille,
Mélange d'énergie et de molle langueur,
De ses tons chauds et clairs évoquant la vigueur,
Je la ferais vibrer, sonore, à ton oreille !

Alors, barde homérique, heureux je te dirais
Ce que fait sourdre en nous, de ses tableaux si frais,
Ta simple, et frémissante, et tendre mélopée ;

Mais, ne possédant point ton idiome charmeur,
Dans le mien je demande : — « O merveilleux rimeur,
« Quel divin souffle passe en ta chaste épopée ? »

La ville d'Arles s'agite : elle se prépare à inaugurer la statue de Mistral, pour célébrer le cinquantenaire de l'apparition de *Mireille*. Le grand poète, si hautement placé, dès ce moment, par Lamartine, assistera à l'inauguration. Ce sonnet, reproduit de nos *Légendes du Livre*, saisit cette occasion de se joindre affectueusement à la fête, qui n'est point banale.

A ARSÈNE THÉVENOT

Que je vois, dans son jardin, attablé devant ses livres

De ta Champagne, où tu m'écris,
Barde aimé, chérissant l'étude,
Tu rappèles à mes esprits
Des jours de douce quiétude.

Nos travaux nous liaient le cœur,
Nos Muses babillaient ensemble ;
Nul de nous ne tenait rigueur
A son confrère, que t'en semble ?

Aussi tu me vois tout joyeux
De ce souvenir de jeunesse.
Cher, tu ne pouvais tomber mieux...
Bravo ! que ce moment renaisse !

Quel groupe aimant nous étions là !
Tout s'ouvrait à la Poésie.
Un jour, un mauvais vent souffla...
Au diable, hélas ! notre ambroisie !

Alors nous fûmes séparés
Et quelques-uns nous oublièrent ;
Mais devant ces nœuds déchirés
Que d'amitiés se récrièrent !

Tu me reviens, fier Champenois,
Avec la mains large tendue ;
Bon ! ta bonne humeur, je le vois,
Pour moi ne fut jamais perdue.

Avec un plaisir sans égal
Je te contemple en ta retraite,
Franc, savourant ton fin régal,
Couvant ton beau jet de poète.

Calme, en ton jardin embaumé,
Pris d'un bel entrain qui m'étonne,
Tout près du gros livre fermé
Dis-moi quelle œuvre se mitonne,

Et sans retard je t'enverrai
Mon intime et dernier volume
Qui, d'abord joyeux à mon gré,
A la fin fit pleurer ma plume.

A bientôt donc, Barde penseur ;
Je vais te mettre à la besogne,
Et, si tu veux, sois le censeur
De ton vieil ami de Bourgogne.

2 Janvier 1908.



OU JE PUISE

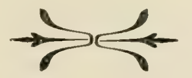
A Félicien Guichard.

Oh ! oui certes, je goûte et tiens pour précieux
L'heureux coup de pinceau dont le vers se colore,
Le qualificatif superbe ou gracieux,
Le mot qui devient germe et, fécond, fait éclore ;

Oui, j'aime le bien-dire, et je suis soucieux
Des beautés que le rythme en son tour sait enclore ;
Je me laisse charmer aux sons délicieux,
Et s'il en est, par chance, un faux, je le déplore.

Des vocables sonnants et purs j'ai donc l'amour.
En moi, depuis longtemps, ce culte s'est fait jour...
Elle est pourtant ailleurs la source où je m'abreuve :

A de plus simple flots j'emprunte ma vigueur ;
Loin d'être d'une mer, à peine ils sont d'un fleuve...
Toute ma rhétorique est prise dans mon cœur.



« AD AMICOS »

A Jean Vignaud.

Je veux que ces sonnets, surgis dans mes travaux
Comme la fleur qui pousse entre les dalles grises,
Aient de mon cœur aimant senti toutes les brises,
De ma mobile humeur connu tous les niveaux.

Je ne les gêne point dans des rythmes nouveaux ;
Ma pensée à leurs doigts n'a point les ailes prises :
Je les laisse me peindre avec mes sombres crises
Ou mes joyeux instants... Eux, c'est ce que je vaux.

De mon humble instrument faible corde que j'aime,
Ils sont l'accord parfait et la note suprême ;
Comme d'enfants chéris, d'eux tous j'ai pris grand soin.

Pour ceux qui me liront, si tant est qu'on me lise,
C'est le plus juste accent que ma voix réalise.
— Amis, écoutez-les... s'ils ne vont pas plus loin !



Ce sonnet, très ancien, devait figurer en tête d'un recueil de quatorzains (mes premiers), dispersés plus tard dans d'autres volumes. Le recueil projeté ne s'est donc point fait. Sans parler du Livre, ces vers parlent du paisible dont la plume n'a cessé de causer sur le Livre. Espérons qu'on ne le trouvera pas déplacé ici.

A ETZER VILAIRE

Poète haïtien,

Auteur des « Années tendres » et des « Poèmes de la Mort » (1)

Oh ! vous êtes à nous, poète aux larges ailes ;
De notre parler clair vous avez les beautés ;
Vous en faites sur nous jaillir les étincelles :
C'est d'un verbe puissant, Etzer, que vous chantez.

Chantez donc. Dites-nous et vos heures si tendres,
Et les chocs douloureux d'un cœur trop tôt blessé ;
D'amours incendiés éveillez-nous les cendres
En jetant, d'un œil triste, un deuil sur ce passé.

Lorsque nous vous lisons, pressentez notre joie,
Notre patriotisme et notre orgueil aussi
D'entendre, d'un pays bien loin pour qu'on le croie,
Notre « français » si pur résonner jusque ici.

Ne laissez pas dormir votre muse virile ;
Qu'en ses souffles émus elle nous donne encor
Le surprenant concert qui nous vient de votre île
Et nous tient sous le charme avec vos rythmes d'or !

(1) Jusqu'à présent Etzer Vilaire a deux volumes pleins de beaux vers. C'est avec fierté que nous, lecteurs de France, nous voyons notre langue mélodieusement maniée par un insulaire lointain, poète de cette valeur. (Ses deux volumes font partie de la collection si généreusement continuée par son dévoué fondateur Georges Barral.)

A MAURICE DU BOS

Qui me demandait un tome II de ces « Feuillets »

Eh ! tu n'y va pas de main morte,
(Toutefois s'il s'agit de *main*
Dans le dur conseil qui m'exhorte
A ce coup double, être inhumain) ;

Tu veux que ma pauvre cervelle,
A qui tout long travail fait peur,
Sans barguigner te renouvelle
Ce baroque et fervent labeur.

Cher ami, c'est facile à dire ;
Mais quel *pensum*, ou quel devoir !
L'essayer te ferait maudire...
Ce n'est pas tout, il faut pouvoir.

Ces brouillons sont ma vie entière ;
Pour eux j'aimai la dépenser.
Mais tôt finira ma carrière...
Puis-je, hélas ! la recommencer ?

Renfonce ta flatteuse idée,
Et songe au moisi des greniers.
Va, ma bobine est dévidée...
Ces *Feuillets* sont bien les *derniers*.

1908.

IV

A PLUS LONGUES ENJAMBÉES

En ce groupement, — toujours fidèles et se renfermant dans les limites de notre thème favori, — quelques articles, frôlant l'art ou la langue, ont pris un peu plus leurs aises. Ils causent davantage.

Touchant des questions déjà effleurées, il leur a semblé bon de s'étendre un peu, et, quoique étant relativement concis, ils se sont discrètement permis certains développements, quelques « enjambées » de plume.

Variés également, et d'une autre tenue, ils feront un léger contraste avec le laconisme des croquis précédents.

Peu nombreux, du reste, ils seront bien vite lus... ou au moins parcourus.

Et, que ces coups d'œil soient jugés superficiels ou approfondis, n'en crions pas moins :

Vivat amor Libri !!...





LIRE, ET ECRIRE

I

Lire. — Ennuyé ou curieux, tu prends un livre.

Il est volumineux. Que vas-tu y trouver ? Je veux dire y trouver que tu t'assimiles ?

Il y a de tout dans ce volume que tu tiens : l'ignorant peut s'y instruire, le savant peut s'y fortifier.

Que produira-t-il pour toi ?

Y auras-tu ta pâture ? Dira-t-il la moindre chose à ton esprit ? Pourras-tu y faire une moisson, ou seulement y glaner ? Pour la moisson ton cerveau a-t-il la faucille, ou si tout au plus il est capable d'y ramasser quelques épis ?

C'est que, vois-tu, le livre, le bon livre contient un aliment dont l'absorption est délicate. Selon ton appétit, songe à l'équilibre. Y goûter trop peu est insuffisant, ou nul : en prendre trop laisse un poids indigeste, et l'indigestion de lire est un mal pernicieux.

Fais bien attention : dans le premier cas, on n'en meurt pas, mais on a perdu son temps : dans le second, on a porté un coup à son intelligence, qui peut s'éteindre, et vous voilà, être anéanti, plongé dans la nuit douloureuse qui vous retranche du nombre des « roseaux pensants ».

Donc, si excellente que soit une lecture, le trop est trop.

Tu peux, jeune homme, suivre ce conseil ; il est donné par un fervent du livre.

II

Ecrire. — Tu n'as pas la prétention d'être écrivain, non, mais tu as une lettre à écrire, et je vois que tu peines pour trouver tes phrases.

Que cherches-tu ?

Tu dois savoir, et tu le sais, ce que tu veux dire.

Eh bien ! dis-le.

Quand tu me parles, les paroles te viennent facilement, et si tu les transcrivais telles quelles, tu aurais une missive familière et naturelle. Cela te serait si facile, tandis que tu poses des obstacles à ton élan, que tu te mets à la gêne, que tu te contournes, et que tu n'es plus toi.

Ne te donne donc point ce mal : s'il le faut, oublie que tu écris... et tu écriras bien.

Est-ce que la simplicité ne vaut pas cent fois cette contention d'esprit qui sans doute arrive à une rédaction convenablement tournée, mais sent le labeur et se présente avec trop de majesté. Il ne faut point de grands airs, point de raideur pour causer avec ses amis. Laisse tomber ton sourire, laisse aller ta pensée à ses mille caprices ; aux lignes, ajoute couramment des lignes, et tu auras la souplesse qui est le charme de l'intime conversation.

Va, va, griffonne sans le savoir, et ta causerie écrite vaudra au moins ta causerie parlée.

Alors, en te lisant, on aura le plaisir de constater que ta plume, dont tu doutais, a la même facilité que ta langue.



EN TEMPS VOULU

Veux-tu, poëte, hors du monde,
Attendre l'heure qui féconde
Le germe, ce divin présent ?
Du saint labeur guette l'aurore,
Car pour sentir ton œuvre éclore
Il faut le rayon bienfaisant.

(Inédit)

I

— Cher désœuvré, tu as un feuillet blanc devant toi, et l'idée te vient de l'employer.

L'idée, en elle, n'a rien de mauvais. Certes, on peut écrire. Oui ; mais qu'écrire ?

Songes-y. On n'a pas comme cela, à point nommé, un bijou à déposer sur le papier, et il y a chance, si l'on suit aveuglément l'impulsion première, pour que la page attendue ne vaille pas l'encre utilisée. Tout cerveau n'est pas moule à chef-d'œuvre, et pourquoi, de cœur joie, perdre sa peine et surtout contaminer la virginité de ce beau feuillet ?

Ah ! respectons les blancheurs ! On est si sûr de soi devant le papier « inécrit ». Là, point de naïvetés, point de hardiesses ; point de phrases boiteuses, point de ces audaces qui vous déconcertent ; au contraire, toujours l'inattaquable pureté, toujours la place libre attendant la fraîche rosée ou la chaude élaboration, en un mot toujours le terrain immaculé, la voie où rien à reprendre.

Respect donc à la page-hermine ! et sage réserve devant l'invite trop caressante ! Il ne faut rien compromettre.

II

Réserve et respect, je le veux bien. Mais, alors, que résoudre ?

Est-ce à dire qu'on ne doit plus tremper sa plume dans l'encrier ? qu'on doit éteindre tous les feux de son âme ? qu'on n'a qu'à faire de sa tête un garde-meuble de la pensée, et que tous les imprimeurs devront laisser reposer leurs presses ?

Non. Ce serait pousser la discrétion un peu loin ; non, il ne s'agit pas d'arriver à un tel degré de mutisme. Bien mieux, nous voulons la diffusion des idées. Il n'y a donc pas à museler la plume, encore moins le cerveau. Ce qui est urgent c'est de ne pas croire que ce cerveau soit une fontaine dont on n'a, à toute heure, qu'à tourner le robinet. Là est l'écueil. La source ne s'épuise pas, mais elle a ses intermittences forcées ; elle a besoin de certains repos, sans lesquels on la tarirait. Le jeu qu'il est bon de savoir c'est de sentir quand l'onde est proche. Et quand je dis l' « onde », c'est une manière de parler à cause de la comparaison de tout à l'heure ; car c'est aussi la « flamme » que je devrais dire. Mais flamme ou filet d'eau, qu'importe, dès que j'ai signalé la cause impulsive de l'inspiration.

III

Voilà le mot. C'est *l'inspiration* qu'il faut guetter. Tant que tu resteras dans ce rôle d'homme soudainement favorisé, il est probable que tes pages ne seront point trop faibles, et même que, selon ton degré de talent, elles pourront devenir très bonnes. Autrement, si tu forces le jeu, si tu veux à tout prix provoquer le moment psychologique de l'éclosion, eh bien ! — pour conclure en continuant nos deux images, — tu n'obtiendras que de l'eau claire, ou de la cendre froide.

Ce sera, n'est-ce pas ? différent de l'œuvre espérée, par conséquent de l'auréole que tu rêves. N'aie pas l'ambition de produire à chaque minute le poëme vainqueur ; espace sagement les instants de ton travail, et ne recueille que les lignes fortunées, les lignes venues aux heures favorables. Celles-là sont les vraies, les sincères, c'est-à-dire les seules à conserver. Défie-toi de l'improvisation ; les perles qu'on croit y voir briller s'évanouissent à la première lecture...

IV

Voyons, développons un peu.

On ne fait pas éclore le bourgeon à volonté ; pour qu'il s'épanouisse, il lui faut le jet de la sève et les baisers du soleil. Quiconque voudra, à point nommé, écrire ne fût-ce qu'une page, se trompera ; il aura, comme le bourgeon, — lui-même bourgeon intellectuel, — il aura besoin du rais de l'inspiration et des caresses du feu de la pensée. Non, ce n'est point au caprice du moment que le cerveau s'illumine et enfante une œuvre d'art ; sans l'éclair vivifiant d'abord, puis sans la féconde période d'incubation, tout n'est que fruit vert, tout n'a que base insuffisante et forme superficielle. Incomplet tout ce qui n'est point venu à maturité.

Si votre palais se délecte à une fraîcheur délicieuse, c'est que la pêche ou l'orange qu'il savoure sera restée la saison voulue sur l'arbre ; si votre odorat s'enivre d'un suave ou capiteux parfum, c'est que la fleur, tenue en bonne terre, aura été soigneusement arrosée.

Donc, vous tous qui voulez produire, attendez l'heure. Si elle sonne heureusement, allez-y ! Si elle tinte plus sourde, travaillez ! Si elle reste muette, eh bien ! restez muets comme elle ! Ceux qui, trop pressés, n'attendent pas le précieux moment et brusquent la lueur, lui font violence,.. sans grand triomphe pour eux,

V

Eh ! *Diavolo !* voilà une bonne petite mercuriale ! A qui s'adresserait-elle bien ?

A Pierre, à Paul, à Jacques... à votre serviteur, peut-être?

Parbleu ! il vient de déchirer le haut de sa feuille. Pour remplir un vague loisir, il l'avait posée devant lui, et, à peine était-elle noircie de quatre ou cinq lignes, qu'il eut la fantaisie de se relire... De là, vite la condamnation, et aussitôt l'exécution radicale, certainement méritée.

Mais cette exécution ne lui sera pas inutile. Comme il n'est point opiniâtre, il se prend à réfléchir à sa propre leçon, et à se dire à lui-même les vérités qu'il a si généreusement prodiguées à un autre.

Elles coulent de source, cette fois, et, quoiqu'il ne soit point un de ces trop hâtifs, il en retirera quelque fruit.

VI

Et maintenant que tout semble dit, faisons comme si tout n'était pas dit, et passons un moment à donner quelques exemples, exemples de long travail voulant atteindre au plus haut degré possible de perfectionnement.

Parlons de petits et grands chefs-d'œuvre. Lequel de ceux-là croyez-vous qui soit venu incontinent à l'appel de son autenr ?

Aucun.

Non ; à cet appel aucun ne s'est hâté de répondre.

Longus nous a-t-il dit le temps que lui a coûté le tendre et naïf récit de *Daphnis et Chloé ?*

Savons-nous le nombre de jours consacrés par Virgile à ses suaves *Bucoliques ?...*

Evitant les longueurs et arrivant d'un saut à nos époques, l'abbé Prévost, qui d'habitude écrivait vite, a-t-il improvisé sa saisissante *Manon Lescaut ?*

Et Bernardin de Saint-Pierre, qui a recopié dix-huit fois sa ravissante merveille de *Paul et Virginie ?*

Et les palpitantes *Nuits* de Musset, ont-elles été jetées d'un trait sur le papier ému ?

La Légende des Siècles a-t-elle surgi sans labeur sous la plume puissante de Victor Hugo ?

Et sous celle de Lamartine, si mainte pièce a coulé limpidement ; si mainte autre a monté toute seule d'une mélodieuse envolée, voyez-vous *Le Lac, Le Crucifix,* surtout *Jocelin* y naître d'un souffle ?

Oh non ! pas plus que tant d'autres, omis volontairement.

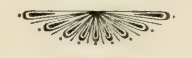
En cherchant dans toutes les littératures, on y trouverait des productions dans un cas analogue, inspirées en une heureuse minute peut-être, mais lentement, lentement élaborées.

Il est *un vers* d'un de ses doux Sonnets, que Pétrarque a remanié *trente-quatre fois.*

En fait d'art, un seul exemple : Léonard de Vinci a mis des années à peindre sa *Joconde...*

Or, pour conclure, sachons réserver le plus affectueux accueil aux œuvres spontanées ; il y en a de charmantes. Mais reconnaissons le suprême mérite, la valeur d'éternelle durée aux créations qui ont demandé des veilles longues et persévérantes...

O précieux, ô merveilleux Labeur !!



AU SOLEIL ET A L'OMBRE

A Gustave Gasser.

I

A chaque époque, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, il y a deux catégories simultanées d'hommes de talent : ceux — les bruyants, — qui ont émergé et nagent en plein dans les ondes sonores sinon de la gloire, au moins de la notoriété, et ceux, — les paisibles, — qui n'ont pas voulu pratiquer les coups de grosse caisse et, loin de la réclame, travaillent modestement dans l'atmosphère d'un doux clair-obscur.

Or, la valeur des *arrivés* et des *négligés* est-elle toujours en raison du point que les circonstances leur font, ostensiblement ou imperceptiblement, occuper ?

Non, pas toujours :

Tel des premiers, porté sur le pavois de la publicité, n'a eu que le don de provoquer la réussite et, sous ce miroitement, n'est souvent qu'un confectionneur ordinaire, que le savoir-faire a porté haut et qui, vienne une critique clairvoyante, glisserait vite à bas de son piédestal ;

Tandis que tel des seconds, volontairement recueilli sous la placide enveloppe qui l'isole, possède en lui des accents sincères, a parfois une plume incisive et colorée et pourrait, si l'on voulait y ouvrir l'oreille, nous charmer par de délicieux récits ou nous enthousiasmer par des strophes superbes.

Dans ces milieux différents, il n'est pas difficile de distinguer les degrés.

On devine la distance entre celui qui se hisse, nous étourdissant de sa faconde, et le tranquille qui suit sérieusement sa route dans les délicates transparences de son demi-jour.

Et, tout en entendant monter l'ouragan des éloges aux favorisés de la vogue, on ne se dit pas moins :

— Ah ! que bien mieux vaut l'œuvre enfantée dans le silence !

Vrai, si l'on savait voir et si l'on voulait minutieusement juger, quel chassé-croisé changerait de place les réputations !

Mais l'on ne sait pas, mais l'on ne veut pas, et le ronflant tapage continue à appeler les bravos, à poser en génies les habiles, laissant dans l'indécis les naïfs qui se contentent de peu.

Faut-il donc dire alors :

— Tant pis pour les naïfs ?

Non ! ils ne sont pas si à plaindre que cela.

Heureux dans leur tâche, ils vivent avec la conscience du bon devoir accompli, et, moins naïfs qu'on ne le croit, s'éteignent en laissant des preuves d'une aptitude qu'on a peut-être bien reconnue, mais qu'il eût sans doute été gênant de faire connaître.

O savante discrétion des affamés de renommée !...

Chut ! ne disons point trop de mal de la fraternité. Il se peut que certains prônés méritent leur renom, — de même que certains méconnus peuvent parfaitement être dignes de l'oubli.

Qui découvrira jamais les mystérieux rouages, les arcanes de ces deux destinées ?

II

En attendant, l'un, — celui qu'on néglige, — blotti en son nid, goûte à chaque heure les joies de la famille : les

orages ne courbent point sa tête ; il respire loin des luttes, dont il sourit quand elles ne sont qu'escarmouches d'amours-propres, et auxquelles il compatit quand elles causent de sérieuses blessures ;

Au lieu que l'autre, — celui qui fait le beau sur la brêche, — a souci des embûches et bataille pour se maintenir au cran voulu : il tire la corde pour sonner tout le temps la cloche du succès et s'équilibre du balancier pour paraître en posture de triomphateur. Le haut du pavé, il lui faut le haut du pavé, et Dieu sait à l'aide de quelles tribulations il le tient ! A un bien-être, illusoire et qu'il n'atteindra jamais, il sacrifie son bien-être de tous les jours... Mais ce malheur a l'air de faire son bonheur.

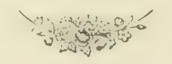
Et ce qui pourrait, un peu ironiquement, consoler les uns de ce long séjour dans la pénombre, c'est que, ces antipodes de la chance une fois morts et leurs travaux comparés, on trouverait souvent que le calme écrivain l'emporte sur celui à la turbulente popularité.

Alors, réfléchie et pondérée, l'opinion définitive prononce, et cet écho lointain qu'on appelle la postérité transpose les voix, et par une bascule judicieuse, classe au premier rang le silencieux qui, dédaignant d'emboucher le clairon, a mis simplement tout son cœur dans son art.

Equitable est ce revirement : l'un, avec son fracas, a gagné ce qu'il voulait, de l'argent ; l'autre, avec sa longanime honnêteté, a conquis le lot glorieux.

Par ici, essoufflement mercantile ; par là, emploi méritoire des bonnes heures...

A chacun sa part !



UNE ALLOCUTION

A Edmond Thiaudière.

I

Las d'une course, je rentre.

Je pénètre au salon... Tous les visiteurs sont partis.

Machinalement je prends un siège, et me trouve assis en face d'un fauteuil, vide comme les autres, bien entendu, mais fauteuil qu'occupe invariablement le même ami chaque fois qu'il vient.

Je me complais à porter mes regards sur ce meuble, qui a toute mon affection et que je vénère. Une sorte de rêverie s'empare de moi et, par un effet bizarre, j'entends que, sans avoir l'intention de lui parler, je lui parle :

II

— « Eh bien ! lui dis-je, mon brave et vieux fauteuil, toi si aimé de celui dont tu pourrais presque être le confident, te voilà abandonné, désert ; tes bras, si hospitaliers, s'ouvrent en vain ; ils n'ont plus personne à reposer, ils n'ont plus de bras à soutenir. On est pourtant si bien, englouti dans les calineries de ta moelleuse étoffe et appuyant sa tête sur la délicate broderie que ton dos offre au laisser-aller du causeur !

« Il y a un instant, un ami, l'ami habituel était là. A ton aspect, j'ai une crainte. L'aurais-tu laissé partir sans lui prodiguer toutes tes douceurs ? On dirait que rien n'a

bougé de toi... Quoi ! pas un pli à ce léger voile ? Ah ça ! mon vieux fauteuil, tu ne comprends donc plus ton rôle ? Deviendrais-tu indifférent aux grandes choses qui peuvent sortir de toi ? Quand je dis *de toi*, tu sais parfaitement que c'est de la bouche de celui que tu reçois de temps à autre et qui roule son chef sur ta jolie « têtière ». — Ah ! si j'avais pu recueillir l'improvisation de ce maître !...

« Mais hélas ! *verba volant :* et c'est là que les absents ont tort.

« Que n'as-tu pu être, toi, fût-ce le moins expérimenté des secrétaires ! que n'as-tu, seulement pour deux ou trois minutes, eu le privilège de parler ! Par toi je retrouverais au moins quelques étincelles de ces flammes qui se sont envolées, sortant du cœur du vieil ami. Mais enfin pourquoi donc me semble-t-il que, tout à l'heure, pas un mot de lui ne soit sorti de... ? Ah ! mon vieux fauteuil, tu te mêles d'être un inspirateur, et tu n'électrises pas plus que ça mon visiteur aux bonnes paroles !

« Après tout, je me console un peu de ton inertie. J'ai l'espoir que l'ami reviendra bientôt se pencher sur ton fraternel appui... J'en finis avec ma surprise. De quelle apathie as-tu donc enveloppé l'érudit qui vient de te quitter, pour que tu sois resté si bien tiré, pour que ton blanc cache-velours soit là sans la moindre froissure, sans le moindre angle retourné ? Certainement tu as mal inspiré ce cher familier, mouvementé d'ordinaire et qui t'avait joliment fripé à sa dernière visite. Il n'est pas possible que, cette fois, il soit demeuré si calme, lui d'ordinaire à la conviction si chaude... et si pittoresque. »

III

Un bruit m'interrompt, coupant net mon discours.

La domestique arrive.

Elle me voit pensif. Aussitôt, attentionnée :

— Monsieur n'a besoin de rien ? me demande-t-elle.

— Non, Clémence... et voilà un appuie-tête qui est absolument comme moi.

En disant cela, je lui montre le voile si bien tendu sur le fauteuil à qui je venais d'adresser mes questions... sans réponses.

— Notre ami, continué-je, l'a laissé bien en repos.

— Au contraire, Monsieur. En revenant, je l'ai vu tout défait, recroquevillé dans tous ses coins... et je l'ai « rangé ».

— Bien ! répliqué-je, je comprends. L'ami a dû être éloquent. J'ai perdu bien sûr, une belle conférence.

Ce fut, avec un gros soupir l'oraison funèbre de la conversation que je n'avais pu entendre.

Cela ne touche pas précisément au Livre ; mais le causeur regretté en fait de si jolis !...



ART... ET TOILETTE

Emotion Bibliophilesque, à Albert CIM

Respect, respect au Livre!
(...)

I

Du second rang d'un de mes rayons je viens de sortir un volume, pour en parler.

Une raison particulière m'a fait choisir cet in-octavo.

Deux mots sur son compte :

Jadis un hasard me l'a fait acheter dans des conditions douces ; ça été un plaisir pour moi. Plaisir atténué, c'est vrai ; car le convoité se présentait en un triste état : défraichi, souillé de coups de crayon et d'encre, il baillait d'un côté, et se recroquevillait de l'autre ; un feuillet sortait même du rang. Il fallait être un bibliophile bien indulgent pour adopter un pareil nouveau venu. Combien l'auraient dédaigné. Mais, comme je tiens plus au fond qu'à la forme, et que le fond m'agréait fort, je fis tout de même la bizarre emplette.

Que voulez-vous ! Ce livre contenait vers et prose d'un poëte de qualité, et s'embellissait d'une vingtaine de fines gravures.

Habillé d'une reliure qui avait été riche, ses tranches dorées brillaient encore... mais des doigts noircis s'y étaient posés çà et là, maculant les marges, indiquant non seulement un possesseur sans soin, mais un bourreau de livres... et le gredin n'avait que trop bien rempli sa fonction.

N'importe ! L' «emplette» se tenait serrée avec ferveur sous mon bras.

II

— Je viendrai à bout de ses taches, me dis-je. Gomme d'une part, grattoir de l'autre feront bonne besogne, et j'aurai mon exemplaire net.

Arrivé à la maison, j'examine de plus près mon acquisition ; je la retourne, je la feuillette page à page... Oh ! ce que j'y découvre, hélas !

En outre des deux sortes de salissures entrevues d'abord, c'était de sacrilèges tentatives au dos de sept ou huit des gravures. Oui, un charbonnage d'écolier — d'écolier se rêvant artiste, — contaminait la blancheur de ces *verso :* Sur l'un un lambeau d'ornement présentait volontiers quelques rinceaux acceptables ; mais (je répète deux fois mon « hélas ! »), que voyait-on sur les autres ! !...

III

A quatre reprises, c'est-à-dire sur le dos virginal de quatre gravures, mon incapable avait tenté de fixer la même étude. Il y tenait, il parait. Etait-ce une création, ou simplement une copie qu'il essayait ? Rien n'est là pour m'éclairer sur ce point ; mais, ce qui est visible, c'est la misérable pauvreté de ces crayonnages.

Et encore, il faut voir à quel type mon tâtonneur s'est attaqué. C'est à un ancien, à un grec ; mais, parmi ces anciens, ces grecs, lequel a-t-il choisi ?

Eh ! parbleu ! sa prétention n'était pas mince. Comme il fallait un certain génie pour donner au personnage de son choix l'expression typique, il s'est, lui, délibérément adressé à celui-ci...

Et « celui-ci » est ?...

Devinez qui...

Archiloque, tout simplement !

Vous vous rendez compte de la puissance de talent nécessaire pour faire dire au crayon ce qui se passe dans le cerveau de ce nerveux trouveur de l'ïambe. Eh bien ! la moins indifférente de ces quatre ébauches est déplorable et ne dit rien. L'une après l'autre recommencées, elles vont en faiblissant, et la dernière est la plus nulle.

IV

Un moment ! Sans revenir sur mon doute de tout à l'heure, voici un détail de plus.

Le malchanceux satirique grec, jambes croisées de manière à avoir le pied gauche posé sur le genou droit, est, je le remarque, assis sur un socle. C'est au moins une statue rêvée, ou mieux, comme je l'ai pensé, pauvrement copiée.

Alors, notre dessinateur serait-il un sculpteur ? Qui sait ? En tous cas, cela ne rend pas meilleur son tour de main.

Dans les traits, complète insignifiance ; dans la bouche, rien qui se plisse pour nous dicter le vers que forge l'âpre cingleur. Quant à la pose, je me décide à n'en rien critiquer ; il se pourrait que mon piètre apprenti n'eût fait que reproduire une œuvre sculpturale... en la défigurant.

V

Seulement, dessin à part, Archiloque doit avoir été bien son homme, — et cet homme, dont il n'a su sentir ni rendre la verve, ne ferait pas mal de lui décocher un de ses traits... pour le remercier de sa peine.

Par exemple, n'oublions pas de mentionner ceci : après son quadruple travail d'infirme crayonneur, l'artiste, d'une toute autre opinion que la nôtre, a dû être profondément content de lui ; car, de son élan le plus vigoureux, il a

signé l'un de ses pitoyables croquis en entourant son nom, très lisible, d'un mirobolant paraphe, certes beaucoup plus accentué et hardi que le croquis lui-même...

— Quoi ! satirique ingrat, toi si bien compris, tu n'as pas tressailli de joie ?

Ah ! si l'impuissant avait su froncer ton sourcil ; s'il avait su pincer ta lèvre pour en faire partir l'ïambe indigné, oui, tu aurais tressailli de colère ; mais...

VI

— Ah ! salisseur de livres, tu m'as fait rire là, mais peut-être rire jaune. Aussi sois bien persuadé que si, jusqu'à présent, j'ai respecté tes quatre Archiloques, c'était pour les avoir devant les yeux en jetant à ton intention ces lignes colères.

Comment ! tu n'avais pas à ton service quatre ou cinq feuillets blancs pour tes élucubrations de fruit sec ? Il t'a fallu prendre et « pochonner » un livre d'élite, un livre où l'on boit la poésie jusque dans la prose ? L'as-tu lu seulement, ce livre ? J'en doute, malgré les traces humiliantes que ton pouce et tes doigts y ont laissées. On a dû te le donner ; tu ne l'aurais pas acheté. Tu l'a accepté pour les images, et les dos des images sont devenus des proies de musard inintelligent, tu les as déshonorés.

Mais, sois tranquille, tu n'auras rien perdu... rien gagné à m'attendre. Maintenant que j'ai suffisamment scandalisé mes yeux à scruter ton génial labeur, tu vas me voir à l'œuvre :

Alternativement le grattoir et la gomme à la main, je m'en vas gratter, frotter jusqu'à extinction complète de tes souillures, surtout de tes Archiloques si grotesquement enfantins, et je n'aurai cesse ni répit qu'après lessive acharnée de tes trop nombreuses incongruités...

Pourvu que j'y parvienne !

VII

Bah ! J'y parviendrai. Je veux revoir mon volume aussi net qu'au jour de sa mise en vente ; je veux qu'on n'y soupçonne plus vestige des inconduites de ton crayon, si sot, si indiscret. —

J'ai réussi ! Le volume, rafistolé par mon relieur pour l'habit, est de nouveau gentiment présentable.

— Tu ne te douterais pas que tes pages si machurées sont, à cette heure, parfaitement reblanchies...

Bienfaisant lavage !

Et, une fois cela dit, sans rancune, pauvre artiste fourvoyé. Au contraire, merci ! Merci de grand cœur de tes fructueux barbouillages ! Ils m'ont fait conquérir pour « presque rien » un livre qui, maintenant purgé de tes méfaits a, au moins pour moi, une toute autre valeur. Sa toilette l'a rajeuni.

Mais tâche de ne pas recommencer...

Le Livre demande du respect.

Mars 1903.



UNE DÉFINITION

A Jules Troubat.

I

Dernièrement, entre amis qui ont la prétention de s'y connaître, on causait de ce point particulier qui est la couleur et l'âme de l'écrit, point brillant visé par tous, atteint par le petit nombre, et qui a nom : le STYLE.

Chacun essayait de le définir, et chacun le définissait suivant ses goûts, ses aptitudes et ses tournures ; le *style* devenait volontiers le style de l'un et le style de l'autre.

Pour cette marque suprême il était, avouons-le, difficile qu'il en fût autrement.

Les discussions de ce genre, en général, n'élucident guère les questions, et parfois malheureusement les embrouillent ; mais, au demeurant, elles ne laissent pas moins certains échos bons ou curieux à retenir.

De l'un des causeurs mentionnés plus haut, j'ai recueilli une définition. C'est la seule que je rapporterai. Elle est très primesautière, indépendante et convaincue. Mais elle produit un singulier effet : hardie et discrète en même temps, elle a l'air d'une petite révolutionnaire qui tend à rester dans des limites raisonnables, elle pugile un peu de droite et de gauche, tout en se tenant fièrement dans le ton élevé. Batailleuse, elle ne monterait pas sur la barricade ; en son allure elle aspire au bien, et si elle frappe, ne porte un coup que pour s'ouvrir une route et arriver au mieux.

Jugez et marquez les points. Voici le fragment spécial de la définition :

II

« L'homme de style, le penseur sérieux et qui y va bravement de sa plume, l'« écrivain », en un mot, le travailleur à qui l'on peut vraiment donner ce nom, n'est pas toujours celui qui, familiarisé avec les règles, marche méticuleusement à travers les chausse-trappes de la grammaire et aligne des mots tirés au cordeau des pédants ; ce n'est pas celui qui, plus ou moins exercé et habile, tond ses épithètes et ses verbes, leur donne un coup de fer propret, les lisse et les pommade ; non c'est bien plutôt le courageux qui, n'ayant voulu ou même pu s'assimiler les manières de dire existantes, a été forcé de se créer des formules à lui pour rendre ses pensées. En dehors de toute école, sans images empruntées, il n'écrit qu'après avoir bien senti et bien vu ; ses impressions sont sincères, sa phraséologie est pittoresque et vivante. Réfractaire aux banalités, il a inauguré, en sa fertile ignorance, des teintes, des souplesses, des intensités non soupçonnées des « corrects » et qui, précisément, constituent les touches originales et les beautés des sérieux talents... »

III

Voilà, en gros, ce qui fut exprimé par un de nos discuteurs, sans hésitation comme sans vantardise. Que l'on y trouve à objecter, c'est possible, c'est probable, c'est sûr.

Où en serait-on si le premier inspiré venu, sans autre guide que sa boutade, allait se croire apte à écrire en maître ? Il faut prendre garde de trop lâcher la bride ; on n'est pas cocher sans avoir appris à conduire, et le cheval de l'écrivain c'est sa phrase, phrase rétive et à dompter. Tout métier commence par l'apprentissage, et dans le cas présent surtout il y a motif à ne pas l'oublier.

Néanmoins, en usant d'une sélection éclairée, on discernerait du bon à prendre là. Dans l'exposé de cette doctrine on voit le chercheur privilégié qui, n'entendant pas merveille à suivre la marche commune, c'est-à-dire à « faire comme les autres », se façonne un moule individuel et finit par découvrir une veine qui ne doit rien à personne. Cela seul a sa grande valeur, les producteurs de lettres qui se détournent du *servum pecus* étant la rare et précieuse exception.

Ne nous effrayons donc pas tant de certaines poussées d'indépendance. En apparence audacieuses, elle ne sont souvent que substantielles, et peuvent apporter leur contingent à l'éclosion de telle œuvre qui, par ce moyen, gagnera en saine modernité. Chaque génération nouvelle se dépouille volontiers des lisières dont l'a enveloppée la précédente. Quand cette opération s'accomplit *sagement*, on y entrevoit la marche inévitable et indiscutable du progrès...

Seulement il ne faut pas que, sous prétexte de progresser, on démolisse.



SIMPLIFIEZ ! SIMPLIFIEZ !

A Paul Sébillot.

Encore une modification dans l'orthographe, et la langue française n'existe plus.

(Charles Nodier.)

I

Comme les flots, les goûts de l'homme sont changeants, et, comme les flots, les utopies se succèdent, se remplaçant l'une après l'autre.

Il ne s'agit pas aujourd'hui d'une conception nouvelle. On s'en tient à vouloir donner vie à une tentative déjà maintes fois entreprise, et autant de fois abandonnée.

En ce moment un peu tourmenté, de savants linguistes reprenant thème après beaucoup d'autres, éprouvent le besoin de modifier notre orthographe, dont l'allure actuelle leur déplaît. Leurs modifications cherchent, bien entendu, chicane à la forme écrite, la « graphique », qu'elles veulent simplifier, saccager de fond en comble, pour la remplacer par la forme parlée, la « phonétique ». Voilà, suivant mais dépassant les hardiesses de réformateurs, d'ailleurs échoués, le *desideratum* exprimé par leur doctrine... Dès lors, pense-t-on, puisqu'il est question d'écouter, on devra pouvoir dire : *Entendons-nous ?*

II

Eh bien ! non ; s'entendre ne sera pas si facile que ça en a l'air. La *phonétique*, c'est-à-dire *comme on prononce*. Diable ! c'est qu'on prononce de bien des manières. De l'accent du Nord allez à celui du Centre, et de celui du Centre à cet autre du Midi, en n'oubliant pas ceux de l'Est et de l'Ouest ; vous aurez là, il semble, cinq belles dissemblances. Mais de ces cinq régions, dissemblables quant à l'émission des mots, il y aura loin à n'obtenir que cinq intonations principales. Vous vous en doutez. A ce chiffre cinq, on peut ajouter combien de zéros ? Des cent, des mille... et encore !

Parbleu ! combien compte-t-on de gosiers en France ? Trente-neuf millions à peu près, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous aurez, à peu près aussi, autant de langues françaises *phonétiquées*. Chacun de nous a son organe, son moule à dire, et forcément chacun créera, émettra son langage, chacun aura sa langue française bien à soi... et le pays n'en aura plus !

III

Avec ce procédé, n'est-t-il pas à croire que même de proches voisins auront peine à déchifirer la fantaisiste écriture reproduisant leur parler, puisque, à la simple audition de paroles, ils ont parfois du mal à s'assimiler un patois qu'ils ne démêlent pas bien ?

Certes, au bout de cette œuvre, on aura accompli une admirable simplification ! Ce sera d'une exquise commodité pour les rapports, les transactions, les affaires. Une fois cette tour de Babel réalisée, il ne restera aux Français dépaysés qu'à imiter les constructeurs du mémorable et fatidique monument, c'est-à-dire à se tourner le dos, ne pouvant plus se comprendre.

IV

Mais ne sortons pas trop de notre cadre.

Jusque là nous avons, par impulsion ou par fantaisie, quelque peu supposé qu'on guettait le son au sortir des lèvres, qu'on *entendait* ces vocables, dont le timbre doit devenir le code de notre langue écrite. Ce n'est pas tout à fait cela ; arrivons à l'expérience précise et tout à fait décisive. Abandonnons cette impression première de l'*audition ;* fermons les oreilles, ouvrons les yeux et *lisons* pour voir ce que sera, ce qu'est cette réforme si lumineuse.

Admettons-la terminée. Que lisons-nous ? Quel vocabulaire devons-nous prendre pour guide ? Nous possédons de nombreux dictionnaires des différents parlers populaires de la France ; mais qu'est cette minime provision à côté de celle maintenant nécessaire pour l'intelligence des milliers d'articulés personnels ? Il y a au moins autant de glossaires que de contrées, sinon davantage. Lequel fait loi ? Tous, probablement ! Alors ?... Oh ! alors, on n'a qu'à tâcher de se dépêtrer du milieu de l'effondrement, du milieu des ruines, heureux si l'on se retrouve sur ce terrain qui n'a même plus de sentiers.

V

Et, sans souci d'autre chose, notre littérature, où en sera-t-elle ? Avec ce travestissement, cette déformation des textes, que deviendront les vers de nos grands poètes, les écrits de nos grands prosateurs ? Il faudra tout mettre au panier. Ce ne sera point une modification : ce sera la destruction : notre riche langue tombera morte : *perinde ac cadaver.*

Peut-être, à titre bienveillant, aura-t-on à recourir aux spirites, et les priera-t-on d'évoquer nos maîtres en

style pour leur faire récrire leurs chefs-d'œuvre selon la méthode nouvelle. Ah ! la jolie reconstitution !...

Mais, quoi ? les reconstituer ? Qui y songe ? Sûrement on n'en voudra plus de ces maitres vieillis, au bagage usé, maitres qui ont fait l'admiration des siècles et sont encore notre gloire. On les dédaignera. Puisque leur forme ne vaut plus, puisque l'habit devient loques, le fond ne peut valoir au dessus. La langue ainsi perfectionnée cessera d'être une langue, et n'aura pas même la ressource de choir au second rang, de devenir un dialecte, les perfectionnements qu'on lui aura infligés morcelant ce haut verbe, si net et si limpide, en une inénarrable série de jargons, tous plus insaisissables les uns que les autres.

O néographes !... O Cour des miracles, ton argot sera dépassé.

VI

Voyons ! parlez, indigènes de nos provinces, indigènes de nos villages ; parlez, prononcez surtout, et écrivons exactement ce que vous aurez prononcé. Bien ! Nous avons recueilli vos expressions le plus fidèlement que nous avons pu, c'est déjà assez laid. Mais, braves gens, quand ce sera recueilli par vous, quand vous aurez écrit et donné à vos phrases les couleurs de vos articulations, cela différera probablement encore, et que sera-ce ?... Nous le répétons : autant de « langues françaises » que de personnes.

Beau résultat, ma foi ! Ample matière pour les travaux futurs de l'Académie !...

Pauvre orthographe ! toilette de notre cher idiome, quel cyclone te menace !... Quelles dents, quelles griffes s'aiguisent pour te déchirer !... On la veut donc saignante et en lambeaux ?...

Espérons, néanmoins !

Espérons que nous aurons encore, avant la simplificatrice époque, quelque doux répit pour parler clair, nous comprendre, et écrire honnêtement notre belle, notre magistrale Langue Française ! (1)

1905.



(1) Le fond de cet article, écrit il y a bientôt quatre ans, sera longtemps d'actualité. Même ceux qui veulent du bien à notre langue, qui lui rêvent une absolue perfection, réussiraient souvent à lui faire du mal, sinon à la blesser à mort si l'on adoptait les remèdes que chacun d'eux lui apporte en les proclamant une panacée. D'ailleurs aucun de leurs systèmes n'a réussi. Il y a certes là une grosse raison d'espérer que la belle langue française résistera aux attaques de ces trop zélés et fatals *g*uérisseurs. Ils la veulent malade alors qu'elle a seulement quelques difformités, qui, comme cela se produit sans cesse, lui sont imperceptiblement enlevées avec le temps. C'est ce lent travail qu'il faut laisser faire aux générations. Autrement vouloir l'opérer tout d'un coup c'est, non pas même courir un danger, mais infailliblement la laisser morte sous l'opération. Nous avons toutes raisons de nous rassurer ; les coups qu'on voudra lui porter ne la tueront pas plus que ceux qu'elle a déjà reçus.

Voyons un peu :

Avant la publication de son premier Dictionnaire (1694), l'Académie avait eu une douzaine de prédécesseurs variant tous plus ou moins sur les modifications à apporter a l'orthographe. Le Dictionnaire paru, une trentaine des Académiciens donnèrent leur opinion sur les réformes entrevues et demandées. — Puis érudits, savants, poëtes et grammairiens (plus d'une centaine, du XVI[e] siècle jusqu'à nous) surgirent proposant réformes sur réformes. La langue a tenu bon... Parlons-la encore.

On a certainement des *desiderata* à formuler, des retouches à espérer. Mais, répétons-le, à la longue, comme pour toute chose qu'on tient à consolider, et non en maltraitant avec violence une chose qu'on arriverait à détruire.

COSTUME & LANGAGE

A A. Vessely.

Le paysan en sabots, l'ouvrier en pantalon de travail sourient volontiers des habits recherchés de la classe élégante. Ils n'ont besoin, eux, que de vêtements effrangés, rapiécés, mais résistants. De là une différence de goût qui ne manque pas de piquant. Même endimanchés, ils affirment encore violemment la nuance et tiennent *mordicus* à la ligne de démarcation. A chacun ses goûts, ses traditions, ses habitudes. D'accord. Chacun fièrement dans son milieu.

Il en est absolument de même pour le langage. Le parler académique, beaucoup trop affiné pour l'ouvrier et le paysan, est délaissé sinon renié par eux, et ils le remplacent, souvent de façon imagée et pittoresque, par leur patois ou un argot spécial qu'ils se façonnent pour causer entre eux.

Y a-t-il, dans ce fait, jalousie du travailleur contre l'opulent? Pas toujours; il y aurait plutôt indifférence ou dédain. Ouvrier et paysan s'habillent et parlent comme ils l'entendent, sans nul souci soit des riches « effets » soit du beau langage.

Et, point curieux à constater, jamais une manière de dire ne descend des régions éduquées dans les laborieuses régions du prolétaire; tandis que le prolétaire, lui, s'est vu emprunter par les civilisés maintes locutions colorées et d'alertes tournures. Tels mots de patois et même d'argot ont déjà fait et feront encore invasion dans le vocabulaire légal, code du beau parler, qui les accueille en ne craignant rien pour la durée de son influence. C'est le pauvre qui enrichit le riche.

*
* *

Pour les modes il en a été de même jusqu'à une certaine époque, mais déjà reculée. A l'heure qu'il est, paysannes et femmes d'ouvriers ne sont pas fâchées d'imiter, et parfois d'aussi près qu'elles peuvent, les modes et les fioritures des bourgeoises, des dames...

Font-elles bien ?

Tout demande une habitude. Les femmes de certains départements abandonnent à qui mieux mieux leurs toilettes si originalement coquettes. Qu'y gagnent-elles ? A être guindées et gauches dans leurs nouveaux ajustements, où elles ont l'air d'être travesties... (1) Elles savent cependant bien qu'on n'est pas toute l'année en temps de carnaval.

Rien pourtant ne serait joli comme de revoir, fidèle et bien porté, le costume national dans chacune de nos anciennes provinces. La vieille France, avec cette restitution de couleur locale, revivrait sans nuire aux temps présents, et la partie ethnographique de notre pays n'en serait que plus attrayante. Nous regrettons, en Bourgogne, de ne presque plus rencontrer de nos anciennes et jolies mâconnaises.



(1) Nous avons connu une domestique, toujours propre et avenante en robe et coiffe de service, et qui, lorsqu'elle devait « s'habiller », avait une tournure si gênée, si contrainte, qu'elle en était méconnaissable. Elle-même « se retrouvait », disait-elle, dans son costume quotidien, qu'elle préférait, du reste.

UN DANGER

I

Serions-nous donc vraiment arrivés à une phase fatale où tout, l'art comme le reste, doit dégénérer ? Je n'effleure pas même la région des mœurs ; la question, trop brûlante, serait oiseuse et de trop d'importance pour mon sujet. Du reste, tout le monde est d'accord sur ce lamentable point. Mais précisément parce que nos mœurs périclitent, et que nous n'avons pas mal l'air de nous enliser, d'aller à la dérive, il serait bon d'avoir une branche où s'accrocher, une branche quelconque, de moindre envergure si vous voulez, mais capable tout de même de nous consoler des affligeants tableaux d'à-côté.

Or, cette branche, bien autre mais si grandement intéressante, on pouvait, sans être taxé de fantaisie, l'entrevoir dans une chose pure venue de loin, arrivée à son apogée, paraissant définitive, et respectée de tous... jusqu'à ces derniers temps.

Mais ces derniers temps sont devenus révolutionnaires ; on y a fait le siège de la « chose » établie ; on a trouvé qu'elle imposait des gênes, et de ces gênes on a voulu s'affranchir. Seulement, en s'affranchissant de ces « gênes » qui sont des règles, qui sont des soutiens, on a tout simplement détruit la noble tradition que l'on ne voulait, paraît-il, que modifier.

II

Modifier ? et pourquoi ?

Parce que, à l'opinion de certains, les contraintes sont

trop grandes, parce qu'on se heurte à trop de difficultés, et que ce n'est pas la peine de prendre tant de peine pour dire ce que l'on veut dire.

Et voilà les partisans d'un art qui commencent par en saccager les lois, par en fausser les ressorts, par en rejeter des parties ; qui l'émiettent et le laissent à l'état de squelette, sous le singulier prétexte de le renouveler et sans aucun doute pour lui donner une physionomie plus brillante.

Il n'est pas besoin de le nommer, cet art ; on le devine : c'est celui de notre vieille Prosodie, consacrée par tant de siècles et qui, dans son enveloppe, contient tant de chefs-d'œuvre.

III

Oui, ce moule sacré astreint à trop de travail nos nouveaux poètes ; oui, ceux-ci regimbent ; il leur est trop dur d'obéir à ce code grandiloquent, et, soit impuissance, soit plutôt paresse ou mainte autre raison de bien-être, ils aiment mieux s'affubler de toutes les fautes imaginables, en proclamant bien haut qu'ils sont des réformateurs, des créateurs d'un *Art nouveau*.

Je le crois bien, « nouveau », et surtout pas difficile : l'imagination la plus indépendante, la porte ouverte à deux battants aux incohérences les plus inattendues, l'anarchie des éléments indispensables à la facture ferme, à la virtuosité de nos phrases rimées.

On se fait difficilement à l'idée de ce procédé : vouloir pratiquer un art, et ne se soumettre à aucune de ses conditions, au contraire, tout bonnement envoyer promener son programme. Tolérerait-on cela dans un devoir d'écolier ? — Bien enfantine, mais dangereuse, cette insurrection. Que deviendra notre beau, notre superbe verbe français, si pur, énergique dans toutes ses mesures

et qui s'est sans cesse agrandi de Villon à Victor Hugo, si des flâneurs en goût de paradoxe, ou même des gens de talent fatigués d'œuvrer dans le même sillon, s'amusent à lui enlever pièce à pièce les membres, et à n'en plus conserver que de méconnaissables lambeaux ?

IV

Où trouver l'exemple d'une telle aberration... je n'ose pas dire folie ?

Voyez le sculpteur. Va-t-il arracher un bras à sa statue ? Va-t-il lui tordre les reins ? Va-t-il lui mettre un nez là où il ne faut pas ? Ni l'un, ni l'autre. Il respectera la splendide beauté du corps humain, et nous émerveillera avec une œuvre proportionnée et complète.

Ecoutez le musicien. Croyez-vous qu'en composant il va bouleverser notes et mesures et qu'il laissera volontairement des trous dans son morceau ? Non certes. Il s'en tiendra à l'harmonie parfaite et ne songera à nous captiver qu'avec une partition étudiée et sans lacune.

Si vous dessinez ou peignez un paysage, nous montrerez-vous des moitiés d'arbres ou des maisons sans toits ni fenêtres ? Oh ! que non. Vous saurez mieux bâtir.

Un art est un art, que diable ! et ce n'est pas en le morcelant, en le désarticulant, qu'on nous fera croire qu'on l'améliore.

Plus familièrement :

Si vous avez une mère, une sœur, une femme adroite, et qu'elle tienne en mains une des robes qu'elle sait si bien tailler et coudre, admettrez-vous qu'elle saute des points, qu'elle néglige des fronces, qu'elle y dérange les plis qu'elle doit y fixer ? Je ne pense pas, ni vous non plus ; il vous faut, et vous avez raison, la pleine correction de l'aiguille et du fil de la couturière.

Et dans quels autres travaux verriez-vous possible et accepteriez-vous ce système de brise-tout, ou seulement de négligent ? — Votre bon sens le refuse. Il ne vous viendra pas à l'esprit de l'approuver.

V

Entre nous, réfléchissons si peu que peu :

Vous voulez, n'est-ce pas, faire des vers ?

Bon mouvement, et que j'approuve, car, moi aussi, j'aime cet agréable passe-temps.

Eh bien ! puisque vous voulez en faire, faites-en donc.

Un vers n'est un vers que s'il est venu, ciselé dans sa forme irréprochable et imposée. Autrement ce n'est pas un vers.

Remarquez bien qu'ici il ne s'agit nullement de poésie. La poésie est tout autre chose que le vers ; le vers est le vase, la poésie est la liqueur que le poète coule dedans.

Ne nous trompons pas. On peut être un délicieux poète en prose, et n'être point du tout poète en vers. Croire autrement serait confondre les sujets ; je ne touche que le moule, le contenant et non le contenu.

Donc, si plusieurs sont poètes et désirent s'affranchir des entraves si peu insurmontables pourtant de la versification, qu'ils versent leur poésie dans la prose. Ce sera d'autant plus attrayant ; il n'y aura point de fautes à leur signaler, et ils diront encore mieux et plus facilement ce qu'ils rêvent, ce qu'ils sentent, ou les destinées de l'homme ou les mystères du cœur. La poésie en prose nous a laissé des pages charmantes, et le vers qui n'est pas un vers ne la remplace point.

Combien de temps durera cette partielle mais persistante levée d'hémistiches rompus ?

On ne saurait le dire.

Mais le danger est à constater, et l'inquiétude n'est pas vaine.

Jugez :

VI

Un de nos poètes les plus élevés, qui a conservé pieusement et avec une constante ferveur le culte, la dignité de notre ample modèle prosodique, vient de tolérer — et si gentiment que c'est presque l'approuver, — le manquement aux lois fondamentales de notre opulente eurythmie. Qu'en dira-t-il, lui-même, de cette belle forme trop déchiquetée, de ce récipient sonore blessé de trop de fissures ? Pourvu qu'on n'aille pas rêver d'une allusion maladroite à son *Vase brisé !,* d'un tour si pur.

A côté de lui, l'Académie, qui avait déjà pris les devants, vient de retomber dans la même faiblesse. Elle, la conservatrice attitrée de la langue, elle encourage et couronne les brèches faites à la grandiose et précieuse tradition du vers. Que croire et à qui se vouer ? Où sera la planche de salut si les maîtres lâchent pied, si les législateurs absolvent l'infraction ?

Tous les ennemis de la gêne ne sont-ils pas, par là, autorisés dans les débauches de leur néo-mécanisme ? Quand l'écluse est ouverte, on peut n'être pas sûr de la refermer à temps, et sait-on toute l'eau qui y passera ? On débute par un hiatus, on détruit la musique du vers, qui n'est vers que par sa musique, on glisse, on glisse, et l'on arrive à un irrémédiable débordement.

Je ne vois pas, dans cette contexture délabrée, d'embellissement possible au maintien, à la parure de notre chère poésie, lisez prosodie.

Elle n'en souffrira pas, elle ; elle attendra patiemment qu'on veuille bien la revêtir comme il faut ; mais certains

poètes, — que j'assimile un instant à des artistes, — y perdront : ou pour avoir enlevé des touches à leur clavier, ou pour avoir altéré les couleurs de leur palette, ou pour avoir appauvri leur tableau en le plaçant dans un cadre cassé.

Une révolte contre les règles ne peut pas constituer une doctrine bien durable.

VII

Il est vrai qu'à coté des violents perturbateurs, des anarchistes de la prosodie, il se trouve des conservateurs amis du rythme, qui ont néamoins manifesté le désir de quelques modifications (les appellerai-je licences ?) dans la structure de notre belle ligne chantante.

Ils prétendent avoir besoin de desserrer d'un cran... ou deux... ou trois, la ceinture à la dure étreinte des règles, de ces malheureuses règles par dessus lesquelles on saute si volontiers à pieds joints, et, comme ils semblent n'en pas demander beaucoup, on ne serait pas éloigné d'accéder à ce désir d'eux si... Mais...

Il y a un mais, et ce mais nous fait tendre l'oreille.

Cela n'ouvrirait-il pas l'écluse dont nous avons parlé tout à l'heure ? Qui peut répondre qu'après une concession il n'en faudra pas une autre, puis une autre encore, puis d'autres à l'infini ? C'est là infailliblement le danger, la suite ininterrompue des choses permises qui ne devraient point l'être, la destinée d'un trésor abandonné à des mains gaspilleuses, saccageuses.

Nous avons réfléchi. Plusieurs de ces libres-réformistes, sympathiques d'ailleurs, sont certainement discrets dans leurs vœux : un hiatus par-ci par-là, un singulier rimant avec un pluriel, une césure escamotée ou obstruée, un contact inharmonique de rimes de genre différent, et autres hardiesses qu'ils veulent nécessaires.

En comparaison de ce que certains autres se permettent, il est clair qu'on peut les classer parmi les raisonnables ; mais il est à croire qu'avec eux l'on finirait quand même par aller très loin. N'est-ce pas l'entraînement, l'engrenage à craindre ?

VIII

On se demande pourquoi des poètes qui savent bâtir solidement le vers aiment à en laisser quelques-uns qui clochent, qui non seulement sont boîteux, mais font semblant de marcher privés de certains membres. Comment ne sentent-ils pas le déplaisir de cette imperfection ? Le sculpteur ne refuse pas un coup de pouce à sa glaise pour donner à sa statue l'expression cherchée. On s'étonnera donc toujours de voir des artistes en rimes laisser résolument dans les leurs des incorrections qu'il leur est si possible d'éviter. Est-ce pour gagner du temps ? Est-ce uniquement parce qu'ils ne veulent pas s'astreindre ? — Ils ont beau être de « sympathiques » réclamants, ce ne sont point pour eux des raisons... et plus haut, cependant, je les qualifiais de « raisonnables » !

Bien sûr ils le sont, relativement à de plus exigeants.

Sans entrer dans le détail de ce qui, à la rigueur, pourrait être permis, admettons sur le champ qu'on le permette. Il faudrait, dès ce point de départ, une autorité acceptée, reconnue, qui fixât les limites de ces indulgences, et qu'une fois réglementées, ces dernières fissent partie du nouveau code prosodique, en interdisant d'autres écoles buissonnières aux fourrageurs indisciplinés si hâtifs à s'affranchir. Voyez-vous des gens qui, sous prétexte de réformer le costume, jetteraient leurs vêtements et marcheraient à moitié nus ! On les plaindrait peut-être, mais avec raison on leur jetterait le blâme.

L'Académie n'édite point de traité de versification ;

mais son Dictionnaire fait loi. Eh bien ! notre « nouveau code » aussi ferait loi, et pour le coup, les réfractaires qui n'auraient pas assez de ces nouveautés, accordées comme n'étant plus des fautes, seraient, en contrepied des raisonnables, qualifiés d'incorrigibles.

On se soumet bien à l'orthographe académique. Pourquoi ne se soumettrait-on pas à la prosodie fixée par tels et tels maîtres compétents ? Jusqu'à présent nul ne s'était insurgé contre cette ancienne réglementation suivie par tous nos grands poètes, et ce moule de la poésie ne se trouvait pas plus mal de ce respect. Aujourd'hui l'on réclame... non, l'on prend des libertés, mais des libertés tellement illimitées que notre pauvre vers n'en pourrait bientôt plus et deviendrait méconnaissable. On lui imposerait une gymnastique à lui casser les reins.

IX

On me dira que de Villon à Victor Hugo, le vers français s'est toujours développé en se modifiant. Sans aucun doute. Mais il s'est modifié en se bonifiant toujours, et ces modifications successives l'ont, croyons-nous, amené à un degré de perfection où depuis longtemps il est et peut rester stable. Quand je dis « stable », qu'on s'entende. On n'est pas sans reconnaître avec joie l'évolution toute neuve que notre robuste pétrisseur de vers a fait subir au mol alexandrin des premières années du XIX[e] siècle. Il l'a rompu, brisé, assoupli ; il l'a rendu vivant d'anémique qu'il était ; mais cette transformation n'a touché, on peut dire, que l'âme et non le corps du vers : si le mouvement y est tout différent, la technique est loin d'y être offensée ; la passion y vibre, le fleuve poésie y roule triomphant, sans sortir de son lit, sans s'amoindrir en ruisselets capricants et fantasques s'égarant sur ses rives.

X

J'en appelle à tous ceux que j'ai gratifiés du titre de « raisonnables ». Que va, selon eux, gagner notre vers (je reprends toujours ce mot) à ces permissions, à ces libertés, à ces licences ? Rien, assurément. Elles ne sont, au juste, convoitées que pour la commodité de qui veut versifier avec moins de peine, et même sans peine aucune. Il y a, on l'avoue, quelque désagrément à marcher à travers les cailloux de son chemin ; mais ce n'est pas un motif pour détruire la route.

Il peut donc être établi que ces réclamations tendent à une affaire personnelle, à une satisfaction égoïste, et non à un perfectionnement tenté au profit de l'Art.

L'artiste vrai s'impose jusqu'à des tortures pour arriver à réaliser son idéal ; l'art vrai ne peut que perdre, — se perdre peut-être, — à ces réductions de labeur, à ce sport sans obstacles, à ces coudées franches pernicieusement prises. Matériellement, il est permis de se mettre en bras de chemise pour travailler ; moralement, non ! On songe au respect de la chose élevée que l'on veut créer, et l'œuvre se sent inévitablement de la tenue et surtout de l'outil de l'ouvrier.

XI

Je viens de dire ce qui me tient au cœur. Je l'ai dit avec chaleur, c'est possible, mais sans âpreté.

Maintenant concluons, en accentuant une idée de conciliation déjà émise.

En définitive, comme tout marche et progresse, je ne serais pas le dernier à comprendre, pour d'autres, des modifications qu'on proclamerait judicieuses. Je ne suis pas un arriériste, tant s'en faut ; mais aller en avant n'est point courir au casse-cou. Qu'on énumère les *desiderata*

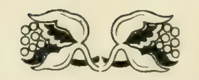
discrètement exprimés ; qu'on les accueille et leur donne satisfaction dans leur domaine conquis ; puis, qu'on asseoie le règlement qui les autorise, — et qu'on pose la borne au delà de laquelle on ne devra plus aller sous peine d'être signalé comme braconnier, comme destructeur prétendant construire en semant des débris.

Après, nous verrons.

Evidemment je tolérerai les licences qui seraient légalement accordées, mais j'en laisserai l'usage à ceux qui en auront besoin, — sans perdre l'espoir qu'on revienne, un jour, sur cette douloureuse décision.

Je m'arrête, mais il se peut que, plus tard, il y ait encore à dire.

Mars 1903.



LA LECTURE EN FAMILLE

Au bon chroniqueur Henri Nicole.

Le charme du foyer me plaît d'étrange sorte,

dit un poète au début d'un de ses sonnets.

Dans cette poésie, petit tableau très-condensé, mais néanmoins très-senti, du bonheur du coin du feu, le poète ajoute :

. . . . nous puisons
En quelque livre aimé qu'ensemble nous lisons.

Ce dernier vers renferme exactement le trait auquel je désire arriver.

Toute la pièce respire à un haut degré, ce bonheur d'être *ensemble*, et, pour une bonne part, la cause de ce bonheur... c'est un livre!

Quelle place le livre tient! Quel rôle le livre remplit!... Quel rôle surtout le livre remplirait, si l'on savait voir en lui l'ami des loisirs, le guide écouté des douces heures!....

Qu'y a-t-il de plus attrayant qu'un cercle étroitement serré autour de la bûche qui flambe? On écoute le lecteur penché près de la lampe : attentif, on est comme attaché au récit qui se déroule, au caractère qui s'étudie ; on s'émeut aux douleurs qui se racontent, ou l'on sourit à quelque page fine et pleine d'observation.

Nul ne songera à nier ce que l'esprit gagne à ce délassement... Et c'est loin d'en être toute la portée.

Je sais une famille où se trouve recluse une mère, femme d'élite, peu valide et très-aimée.

Alerte, elle sortait jadis ; aujourd'hui, arrêtée par un mal mécanique, elle ne peut plus sortir.

Eh bien ! qu'a-t-on imaginé pour semer la vie autour d'elle ?

Vous croyez peut-être qu'après les bons soins matériels donnés à son corps, on se dit que c'est tout, et qu'on la laisse tranquillement se replonger dans les méandres intimes et obscurs de ses souffrances ?

Oh ! que non !

L'amitié est ingénieuse.

On n'a pas voulu que pour elle la solitude se fît. Tous les soirs, on vient dans sa chambre, on se groupe à ses côtés, et, là, on tient son esprit en éveil, on peuple son imagination à l'aide de causeries — et principalement de lectures.

Oui, des leetures. Et, comme on sait habilement les lui choisir, loin de s'en saturer, elle n'en a jamais assez,

Voyez l'intelligente impulsion :

Ces fêtes de l'esprit ont généralement pour source courante les œuvres consacrées des grands écrivains : on puise au fleuve. Mais l'arc de l'esprit ne pouvant, ne devant pas être toujours tendu, à côté des maîtres de la pensée et de la plume sont appelés de temps à autre les talents secondaires, et les productions à la mode y apparaissent parfois pour être discutées, appréciées, jugées... ; je ne prétends pas, pour cela, dire acclamées. De cette manière, on y va même au spectacle : l'un des fils apporte la pièce nouvelle : le meilleur lecteur se charge de la faire entendre, donnant à chaque personnage une inflexion de voix et une physionomie, et, dans le courant de la semaine, chacun corrobore, son opinion primitive de l'opinion plus ou moins discutable des principaux critiques.

On ne pourrait se faire une idée précise de l'attrait de ces réunions, dont chaque membre est infailliblement captivé.

Après la soirée passée de la sorte, la chère impotente, sans brouillards dans le cerveau, se sent plus allègre, et, quand elle a gagné son lit, le sommeil lui arrive bon et léger.

N'est-ce pas un trésor qu'on a sous la main, le livre qui produit un pareil résultat ? Et ne serait-ce pas une ressource immense dans la vie que de savoir, à point nommé, puiser abondamment à cet efficace breuvage ?

Un livre, c'est tout : c'est une boisson, c'est une nourriture ; c'est le pain, c'est le vin ; c'est le charme, c'est le réconfort ; c'est le soutien de nos faiblesses, c'est l'ami de nos douleurs.

Méditez ce bref axiome si net dans Bernardin-de-Saint-Pierre :

Un bon livre, dit-il, est un bon ami.

Nombreux, très-nombreux sont les auteurs qui ont goûté à l'onctueuse saveur du Livre, et en ont, par contre coup, fait deviner aux autres les délices.

Montaigne a dit du commerce des livres :

Cettuy ci costoye tout mon cours. et m'assiste partout... Pour me distraire d'une imagination importune. il n'est que de recourir aux livres ; ils me destournent facilement à eulx et me la desrobbent.

Maintenant, recueillez cette parole de la grande Christine :

La lecture est une partie du devoir de l'honnête homme.

A son tour, M. Joubert s'écrie :

Ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs.. Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes.

M[me] de Sévigné avait touché le point plus légèrement, mais non moins profondément peut-être :

Tant que nous aurons des livres, dit-elle, nous ne nous pendrons pas.

Et Montesquieu reprend sur un autre ton :

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

Si l'on voulait creuser le sujet, on aurait à écouter Plutarque, Cicéron, Pétrarque, et ce cardinal Bessarion, qui fit don de sa bibliothèque à la ville de Venise, et des quantités d'autres.

Voulant seulement effleurer ces textes, je n'en choisis plus que deux ou trois.

Le docteur Fée dit excellemment :

Les livres sont des amis... Une bibliothèque qui les réunit tous devient une sorte d'assemblée de famille, à laquelle on peut demander des conseils et des consolations.

Damiron, idéalisant, s'exprime ainsi :

Pour peu que vous vous sentiez l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez ; vous vous instruirez et vous vous édifierez, vous aurez fait un acte religieux...

Et Channing, dans un élan très-beau :

C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde. Dans les plus beaux livres les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres !

Enfin Ch. Asselineau, cet érudit clairvoyant, jette ce cri :

Gloire à vous ! vous répandez sur nous la vive lumière du Ciel... C'est à la clarté de vos paroles que nous entrevoyons le Dieu tout-puissant caché dans les profondeurs de l'infini, et que nous percevons les récompenses promises aux justes...

Comme il faut se borner, je clos à ces lignes mes citations, — que je pourrais facilement centupler.

Mais elles sont assez nombreuses déjà pour avoir éveillé en vous la corde sympathique. Si vous aimez à lire, vous verrez que tous ces auteurs ont dit juste ; et si le goût de la lecture est encore à naître en vous, il est plus que probable qu'il y naîtra.

Et avec ce goût, ce n'est pas seulement un plaisir que vous aurez à votre gré ; quand vous le voudrez vous disposerez d'une puissance.

Aux lueurs caressantes du foyer, à l'ombre transparente du store, aussi bien qu'aux émanations embaumées du jardin, vous pourrez mettre en jeu le doux ressort qui resserre les liens de la famille et de l'amitié ; vous serez le magicien qui étendra son baume sur les tristesses, et fortifiera les cœurs ; vous serez les maîtres de l'intérêt qui attaehe ; à volonté vous verserez le philtre d'un saint enchantement, et les oreilles s'ouvriront autour de vous pour laisser glisser vos paroles jusqu'au fond des âmes.

Si vous rencontrez des cœurs droits vous les maintiendrez dans la droiture ; si, par hasard, il s'en présente à vous de déviés, vous les remettrez dans la ligne droite, dans la ligne du devoir.

Oh ! oui le livre fait de grandes choses !... — Que tous les yeux l'accueillent ! que tous les foyers lui soient ouverts ! — La lecture en famille est un des meilleurs remèdes à beaucoup de maux d'ici-bas...

Quand les lecteurs voudront, ce sera une panacée.

1854.



A UN INTIME

Tu es modeste, ami, même très... j'allais dire trop modeste.

Je ne te demanderai pas pourquoi tu l'es à ce point. Tu me répondrais que tu es ainsi, que c'est en toi, et qu'il te serait bien impossible de changer de nature.

En effet, si on se modifie, on ne se transforme pas, et si, par un effort bizarre et improbable, on se transformait, on n'arriverait qu'à un nouvel état factice. Or, ce genre de métamorphose ne produit pas toujours quelque chose de bon.

* * *

En somme, tu fais bien de rester modeste. Il est vrai qu'en cultivant cette rare qualité, tu n'as pas grand profit à en retirer; tu n'agrandis pas le cercle de tes prôneurs; tu ne provoques même pas cet agrandissement. Tu t'isoles tranquille dans ta retraite, où tu es enveloppé de calme, mais aussi du silence que certains indifférents... ou malveillants, réussissent à faire planer sur toi.

C'est le nuage lourd, le nuage voulu dont on étouffe ceux qu'on ne voit pas venir à soi... « Tu ne veux point de nous ; nous ne t'aiderons en rien. »

Et le trop discret marche seul, délaissé sinon jalousé des bruyants, qui tiennent à ne point le connaître, et veulent pour eux non pas le haut du pavé, mais le pavé tout entier.

*
* *

Il faut le dire. De cet état de choses tu ne souffres guère. Heureux dans ton nid, tu y goûtes des joies paisibles au milieu des tiens, au milieu de tes livres, au milieu surtout de tes travaux, que tu es loin d'abandonner, — et qui te sont tout à la fois et la santé de l'esprit et la santé du corps.

Travaille, travaille, ami ; recueille le bon de ta pensée, ne te décourage pas : l'écrit est valable qui se produit dans les heures inspirées de la solitude. Il a toutes les chances d'être poli et mûr à point. Aucune violente actualité ne l'a chauffé à blanc, aucune équivoque hasardée ne lui a laissé sa tache, et, après les dernières retouches, il est présentable aux difficiles, aux délicats, aux amis du beau.

La situation reste pour toi particulière. Tu ne t'es accroché à rien et, par la réciproque, rien ne s'accrochant à toi, tu subis la peine de ton isolement : on te laisse encore plus isolé. C'est ton *pensum*.

*
* *

En ton entourage tout parle, langue ou plume ; on te félicite, on te dit sincèrement ce que tu vaux...

Oui, mais la voix publique, les grandes voix des feuilles de papier qui clament, ces voix qui font des réputations et donnent une gloire éphémère souvent ; ces voix, dis-je, se taisent à ton égard, — et, tout en ayant conscience de ta valeur, aucun organe ne prend sur lui de la divulguer... au contraire.

Tu restes donc ignoré dans ton chez-toi, ignoré des masses, dont l'opinion seule est ce qui constitue la chose généralement convoitée, la notoriété.

*
* *

Dans ces conditions, — quoique sympathique à ton monde et goûté de ton cercle ami, quoique savourant de réelles jouissances, — tu demeures, c'est dit, non avenu pour la multitude.

Et, je me répète, ce délaissement, tu n'as pas l'air de le trouver trop pénible.

Je le comprends. La notoriété... Qu'est-ce que c'est, après tout, que la notoriété ?

*
* *

Un bruit plus ou moins retentissant qui se répand autour d'un nom, qui le met en évidence. Et encore, de la grande foule, combien en est-il qui le sachent, ce nom ? L'œuvre même peut être lue par plusieurs sans que cette lecture fasse monter d'un cran la renommée de l'auteur. J'ai vu lire romans et poésies sans que le lecteur ait le moindre souci du nom signant les pages.

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Il s'en inquiétait bien, ma foi ! Il avait dégusté son plaisir ; peu lui importait de savoir qui le lui avait procuré :

— Tu poses là un volume ?

— Oui, je finis de le lire.

— Il est bon ?

— Il m'a assez plu.

— De qui est-il ?

— Ah ! ça, je ne sais pas...

Le lecteur ne sait pas...

En deux mots, voilà la gloire.

*
* *

Donc, il n'est point de notoriéte aussi universelle qu'on veut bien le dire.

Cependant, telle qu'elle est, avec ses limites inévitables, on la constate, elle semble bonne, on y tient, elle séduit. Pour maints d'entre nous le « bruit autour d'un nom » est toujours un enivrement.

Toi, tu as retiré ta lèvre de cette coupe qui enivre, tu ne veux point des âcres douceurs du breuvage, et les journées sobres et silencieuses te plaisent qui t'emportent loin des banalités et des tristes bassesses de la vie.

* * *

Et puis, on peut l'affirmer, tu as su quand même t'établir une notoriété à ta manière.

Si à travers les groupes éloignés de ton centre elle n'existe pas, parmi tes amis elle est grande. Ne serait-ce que les lettres que tu reçois, les bonnes, les chères lettres, gardées en portefeuille, il est vrai, — qui te font de si douces matinées, qui répandent un baume si délicieux sur les très légères blessures de l'oubli ; ne serait-ce que ces affectueuses confidences, qu'il y aurait bonheur à être accepté de la sorte, à voir s'unir à toi les esprits élevés, à sentir les sympathies s'ouvrir à deux battants à tes pages sincères.

* * *

Rien ne vaut, vois-tu, cette paix aimable à ton foyer. Compare-la aux tortures que s'imposent ceux qui veulent le tapage à tout prix. Ils vivent dans un ouragan perpétuel ; ils vont, viennent, courent, sollicitent, essuient des amertumes et des refus, et sentent plus d'une épine à leur couronne, — quand c'est une couronne qui se pose sur leur tête.

Si restreinte soit-elle, une gloire a toujours ses envieux, et les envieux ne font pas la vie rose à l'envié.

* * *

Toi, en dehors de ces luttes, de ces tumultes, de ces guerres, tu es le sage, peut-être es-tu l'habile. N'abandonne pas ta placidité, ta résignation sereine, et laisse la « vie hors des gonds » aux désireux de célébrité. Ces assoiffés ont plus d'heures néfastes que toi ; ils paient cher leurs moments d'expansion et de courte joie, et, au fond tout en le raillant par genre, ils sentent le charme indéniable de ton intelligent demi-jour.

* * *

Mais ils ne sauraient s'en contenter. Il leur faut le jour plein, l'entière lumière, le tire-l'œil. Qu'ils travaillent donc à stupéfier, à assourdir les foules, ils ne seront jamais que les manœuvres d'une réputation plus ou moins frelatée, n'ayant de durée que des phases de vogue ou de caprice, et passant parfois subitement de l'éclat d'un rayon surfait à l'obscurité d'une ombre judicieuse.

Cela doit reposer ton cerveau, et te faire continuer avec d'autant plus de résolution ta vie régulière et remplie ; cette vie laborieuse à demi voilée qui est ta caractéristique, et qui, — le renom venant toujours après la mort, — te fera, par je ne sais quel biographe futur, sans doute appeler quelque jour un « célèbre inconnu ».



Dans ce que je t'ai dit, cher ami, je ne pense pas t'avoir désobligé. Prends-y tout en bonne part ; n'y cherche pas midi à quatorze heures, et reste, pour nous qui te connaissons, le modeste mais l'infatigable et estimable travailleur.



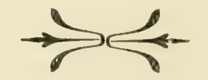
V

GENÈSE
ET
ÉTAPES DU LIVRE

Cette boutade, fantaisie sérieuse mais insuffisante et où la poésie avait presque l'intention de se nicher, est à peine le squelette de ce qu'il y aurait à dire sur la naissance, l'évolution, la beauté, la radieuse odyssée du Livre. C'est trop condensé, et malheureusement ce n'est pas assez de la quintessence. Chacun de nos alinéas, prélude ou mieux simple sommaire d'un chant qui reste à faire, demanderait des notes le dépassant de beaucoup ; c'est un volume qu'il faudrait, — et il en existe d'excellents, — pour lier, compléter, éclairer l'ensemble de ce brûlant sujet.

Devant cette exigence, on peut dire impérieuse, on y a renoncé, c'est-à-dire qu'on n'en a pas même eu l'intention ; on s'en est tenu à cette réduction microscopique... et l'on a eu raison, car les lettrés, les vrais amoureux du Livre qui la liront sont à même d'en savoir cent fois plus que nous.

Vienne l'aëde qui aura le talent... et le loisir de nous chanter tout cela !





GENÈSE & ÉTAPES DU LIVRE

Qu'étais-tu... quand tu n'étais pas ?
(...)

Toi qui, à l'heure présente, nous charmes et nous aimes, toi qui soulèves du sol notre esprit trop lourd et nous enveloppes de salutaires conseils et d'aimables caresses, toi soleil apaisant et fécondant de notre vie, tu n'as pas toujours été. Comment as-tu commencé ? D'où viens-tu ? Qu'étais-tu ?...

En un rapide coup d'œil essayons de le dire.

*
* *

Remontons aux civilisations premières. Vous voyez les pâtres égyptiens gardant leurs troupeaux la nuit ; les yeux levés au ciel, ils songent. Vous voyez les marins de la Phénicie et de l'Assyrie prêts à se hasarder sur les gouffres inconnus de la mer ; les yeux également levés au ciel, comme les bergers de l'Egypte ils songent. A songer que trouvent-ils ? Indications claires pour les divers chemins des uns, orientations sûres pour les parcours, les dangereux périples des autres. Les étoiles leur sont de lumineux caractères, et ils déchiffrent à la voûte si brillamment diamantée un instinctif alphabet. — Le premier livre où l'homme peut lire est un livre divin : le Firmament.

* * *

A cet alphabet du ciel l'homme éprouve bientôt le besoin d'en créer un qui soit l'alphabet de la terre, un moyen de correspondre dans les grandes et petites transactions de la vie. Alors, ingénieux, il imagine et trace sur les murailles, sur les monuments des signes conventionnels à l'aide desquels on se comprend. C'est un langage. Sans tarder, l'homme prend une brique qu'il incise de même de caractères, cunéiformes et autres. Concurremment à la feuille de plomb, à la tablette de bois ou de bronze, elle devient une missive, un peu lourde, il est vrai, mais qui a l'agrément de pouvoir circuler. O Livre, avec ce solide feuillet n'es-tu pas déjà en germe ?



Pourtant c'était peu. Une plante providentielle continue le progrès. On découvre le papyrus, plus apte que la brique à recevoir l'écriture. On l'en garnit. En Grèce, à Rome, à Alexandrie les rouleaux en remplissent les bibliothèques ; on en ensevelit même dans les coins pieux des tombeaux. Incendies, volcans et pillages en détruisent, hélas ! un grand nombre ; mais la curiosité, cette sauvegarde des écrits en danger, se tiendra en éveil, et à un moment donné, on retirera des villes ensevelies ces rouleaux que l'âpre foyer n'aura pas complètement dévorés. Les développera-t-on ? De nos jours on l'a péniblement essayé... Mais reprenons. Le papyrus, cette ressource longtemps précieuse, est déjà ton vrai commencement, ô Livre.



Tout s'accélère, on va vers le mieux. Au papyrus Pergame fait succéder le parchemin. Sur les pages blanches de ce nouveau propagateur naissent de belles copies ; il

nous transmet les hautes productions des littératures anciennes, en même temps que plus tard il alimente les livres d'église. Mais voyez un peu : le parchemin, d'un usage si général et si conservateur, est tellement employé qu'il devient rare, et les moines qui, en ayant grand besoin en veulent toujours, grattent les caractères tracés par les copistes des belles œuvres latines et les remplacent par des pages liturgiques. Heureusement qu'ils n'ont parfois gratté qu'*à peu près*, et que d'incomparables érudits parviendront à ressusciter chimiquement les anciens textes. Oh ! l'intéressant mais trop peu fécond travail des palimpsestes ! Gloire à Angelo Maï, qui a ainsi reconstruit « La République » de Cicéron ! Maintenant, ô Livre, on peut dire avec quelle importance tu existes déjà.

*
* *

Traversons le Moyen Age, si riche de ses splendides écritures, labeurs précieux illustrés d'enluminures sans prix. Là, des miniaturistes brillants, Jean Fouquet et son entourage, nous ont laissé les chefs-d'œuvre du genre. D'habiles « écrituriers » passaient des années à t'établir, à t'orner. Dès lors, cher Livre, tu te développes en pleine floraison, mais seulement encore *manu scriptus*. Patience !.. le *manuscrit,* lent à se produire et trop coûteux, n'attend plus que le miracle de sa multiplication. Comme toute bonne chose attendue, le miracle arrive.

*
* *

Oui, le soleil de l'esprit se lève. Guttenberg, le *fiat lux !*, apparaît. Après mille tourments, on peut dire après mille tortures, cet infatigable réussit. La planche xilographique, merveille d'abord, le cède aux caractères mobiles, et la Bible, avec ses reproductions si rapides et si nombreuses, jette dans l'étonnement la population, qui n'y comprend

rien et croit longtemps à une diablerie de copies à la main. (En passant, un mot d'amitié aux *incunables,* ces enfants d'une si savoureuse ancienneté et objets d'une des plus fortes passions du bibliophile). — O lumière ! O typographie ! ! O Livre ! ! !... O puissance inattendue qui dirigeras le monde !



La Renaissance, Livre chéri, est pour toi le moment d'une de tes luxueuses apparitions. Devant nous s'ouvrent, — toujours œuvres de plume et de pinceau, — les magnifiques Livres d'Heures du XVme siècle, les Missels de si éclatante exécution, nos glorieuses épopées, nos vieux romans, nos chansons de geste, et les respectueuses copies offertes aux souverains. Comptons ces joyaux par vingtaines et vingtaines jusqu'au XVIIe siècle, car il faut une bonne part de la vie d'un scribe pour en achever un ou deux, et admirons, sans trop y toucher, ces reliques rares, inimitables de finesse, de coloris, et surtout émanations de foi naïve et sincère. Belle étape, ô Livre !



Environ à cette époque, et pendant une assez longue durée, une fièvre admirable se produit. Les studieux, les érudits de tous les pays se mettent, avec quelle ardeur, en quête d'anciens ouvrages, et pour en découvrir parcourent les couvents, interrogent les vieilles tours et les ruines, et par la pratique de fouilles savantes et de recherches ingénieuses réussissent à sortir de leur oubli quelques-uns des chefs d'œuvre des latins. Actions de grâce soient rendues aux courageux, aux intrépides savants qui nous ont enrichis de leurs inappréciables trouvailles ! N'était-ce pas une joie pour toi, ô Livre, que de te voir, jour par jour, revivre en l'un de tes anciens et glorieux écrivains ?

*
* *

Tu es donc, ô Livre, un éternel et opulent compagnon. Un art charmant est venu à toi. Depuis de longues années, on t'ornait de gravures, mais voilà que nous n'avons plus qu'à nous exclamer devant les produits de ce même XVIIe siècle qui t'embellissent, vrais bijoux enviés aujourd'hui des plus subtils connaisseurs, et qui font la richesse et l'honneur de nos bibliothèques. O Livre aimé, les délicieux burins qui t'ont rendu si désirable ! — Et, si nous passons au siècle suivant, quelles délicieuses créations ne voyons-nous pas briller dans les publications de ce XVIIIe ! Une pléïade d'artistes nous laissent des volumes enrichis de planches fines, coquettes, réjouissantes... Leurs noms ?... Ils sont trop. Tous les amis de ces nombreux trésors les savent par cœur et les citent couramment. Te voilà, ô Livre, presqu'à ton apogée, que la période contemporaine va de plus en plus compléter.

*
* *

Et maintenant, sans longs détails ni transition, pour nous qui pouvons facilement les palper, les feuilleter, combien de nos publications actuelles sont également d'admirables produits à signaler, Au point de vue de leur illustration seulement, quels féconds et spirituels crayons ont procédé à leur toilette ! quels pénétrants initiateurs à toutes les connaissances ! On emplirait cent pages rien qu'à les cataloguer. Du reste, nous pouvons les voir ; au milieu d'eux nous nageons à grande eau. Choisir serait même difficile devant ces opulentes collections. Dans chaque notable librairie on peut trouver sa provision de lettré. De cette abondance si belle, réjouis-toi, ô Livre !

*
* *

Pas d'oubli. Un mot rétrospectif. A travers les phases nombreuses de ta merveilleuse odyssée, n'y aurait-il pas, ô Livre si aimé, à te pressentir, à te deviner sous une autre forme plus abstraite ? A toutes les époques de l'humanité, quand tu n'étais pas ce que tu es, l'homme a toujours éprouvé le besoin d'élever sa pensée à Dieu, à l'Etre d'où tout est sorti, à cette Force Suprême à qui vont quand même notre faiblesse et notre espoir. De tous les côtés, au milieu de toutes les croyances, temples et cathédrales se sont dressés. N'est-ce point un touchant et mystérieux symbole que ces aiguilles hardies, ces flèches éloquentes qui, perçant les airs, semblent porter plus haut que les cœurs adorations et prières ? Et leurs curieux reliefs, pieux ou satiriques à combien de foules ignorantes n'ont-ils pas parlé ? Oui, cher Livre, par ces poétiques interprêtes tu étais déjà, pour les masses, le familier livre de pierre.

*
* *

Ah ! respirons un peu. — Puisqu'il a été tout à l'heure question des joies que tu nous procures, ô Livre adoré, toi qui es vraiment « toute notre vie », ne pourrions-nous pas, par une pente douce, redescendre avec toi nos jeunes années et les revivre ? Revivre notre jeunesse, la ravissante illusion ! — Vois. Bébés, nous commençons par épeler nos premiers A B C. Plus avancés, nous fatiguons, nous écornons nos livres de classe, parfois, hélas ! jusqu'au décousu. Puis, après avoir bien travaillé, radieux nous emportons des livres de prix, et enfin, quand nous avons été « bien sages », on nous offre de jolis livres d'étrennes dorés sur plat et sur tranches. Agréables souvenirs, débuts intéressants de notre brûlante passion de plus tard, premiers frissons des enivrements qui illumineront les jours calmés de notre âge mûr.

*
* *

O Livre, on ne tarit jamais quand on a entamé une causerie sur ton compte. Combien es-tu recherché, d'ailleurs, soit pour d'attachantes séries de gravures ou de dessins, soit pour de délicates ou somptueuses reliures, soit pour des *ex-libris* précieux, soit pour des signatures ou autographes de noms célèbres, raretés qui te rendent cher à d'éclairés chercheurs. Ce sont, des jubilations infinies... sans oublier l'inénarrable ivresse des transes fiévreuses pour t'obtenir.

*
* *

Cher trésor imprimé, tu as donc toutes les bonnes chances ?... Eh ! non. Malheureusement tu en as de mauvaises. Tout être, comme tout objet, a sa durée, n'est-ce pas ? par conséquent sa fin, sa mort. Ne vas-tu pas trop souvent, toi beau, te dénaturer dans la mélancolique boîte des quais (où, — compensation, — tu deviens aussi par hasard l'aubaine inespérée d'un fortuné trouveur) ? Tu te morfonds également dans les rayons non cultivés d'une vieille armoire... Bah ! cela, c'est de l'oubli seulement.

*
* *

Mais, ô Livre, tu as, hélas ! tes ennemis de tous genres, et ta mort, ta vraie mort par eux : — les rats te grignottent comme s'ils voulaient apprendre grec, latin et français ; — les enfants jouent à la balle avec toi, te déchirent, te découpent, te surchargent de bonshommes ou d'ocre ; — des commerçants, ignares ou indifférents, t'achètent, à quel prix ! pour faire de tes feuilles d'humiliants cornets, — sans compter les accidents, les destructions par l'eau et

par le feu, — sans compter, j'y songe, les mains brutales, criminelles qui te retournent et te cassent les reins pour te lire... les barbares, les bourreaux !

*
* *

Innombrables, tu vois, sont les dangers, les catastrophes qui te guettent et te menacent, bon Livre, véritable ami qui sans coquetterie as le don de nous consoler. N'est-ce pas un charme que ta lecture en famille, le soir au coin du feu, ta lecture entre gentils enfants désireux de savoir, ta lecture entre deux êtres qui s'aiment et voient l'univers en eux seuls ?...

*
* *

O Livre, qui insuffles en nous tant de vie, pourrais-tu ne pas avoir ta vie à toi ? Tu nais, avons-nous dit et, sous les dents ou les mains de certains mauvais, trop souvent tu meurs... Mais, vrai phénix, tu renais toujours. — On s'en aperçoit bien, car sans en avoir l'air, tu nous envahis... ô adorable envahisseur !

*
* *

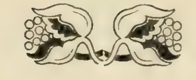
. . . .

— Eh ! n'entends-je pas une voix, une douce voix ?

— Oui, cher vieil ami, oui, tu l'entends ; oui, c'est moi qui te parle. Tu as, toi, parlé de moi pendant de longs jours, et je viens te remercier de ta si durable affection. Tu m'as connu, toi ; comme ceux qui aiment, tu m'as pénétré ; tu as chauffé des esprits d'un vif amour pour moi ; tu as fait comprendre à plusieurs ce que je vaux et le bien que je peux faire... Merci donc !

— Quoi ! noble objet de mon culte, frère de mes travaux, charme de mes loisirs, c'est toi... c'est ton souffle ?...

— Oui, c'est moi... oui, c'est la voix que tu as entendue. Immatérielle mais vibrante, je me glisse insensiblement des caractères dont l'homme m'habille pour me transmettre aux autres hommes ; oui, bon ami, c'est moi qui veux, de ma caressante haleine, envelopper ton cœur. Tendre rêveur, en tes pages si dévouées tu as voulu me donner la vie... Eh bien ! à toi ma gratitude, reçois mon idéal baiser... Je suis l'âme, je suis la vie du Livre !





APPENDICE

A côté des trois volumes pleins de notre sujet et signalés au début de la Préface d'Albert Cim, nous en avons peu d'autres où il ne soit question du Livre.

Plusieurs de ces derniers ont été imprimés uniquement pour la famille et les amis.

Il nous a semblé intéressant d'y rechercher les pages pouvant devenir le complément de notre publication actuelle, et nous donnons dans cet Appendice celles que nous avons trouvées bonnes à y glaner. Ces pages, à part une ou deux, n'étant absolument qu'entre les mains de nos intimes, ont donc pour le public tout l'attrait de l'inédit.

Quelques-uns de ces vers touchent, bien sûr, à telles des questions soulevées dans notre prose, mais en en parlant à leur manière, tandis que, par leurs pittoresques points de vue, certains de ces quatorzains éveillent des physionomies nouvelles.

En tout cas, quels qu'ils soient, ces croquis sincères tournent toujours autour de la passion du Livre, et font voir, côte à côte, et les cruels qui le torturent, et les amoureux qui le chérissent.





PAR LE LIVRE

A Maurice Du Bos.

Nous vivions tous les deux. au loin, sans nous connaître,
Chacun rendant au Livre un culte très fervent,
Mais nous doutant fort peu qu'un cher lien pût naître
Et nous unir de goûts, de cœurs... Oh ! le bon vent !

Outre le réconfort qu'il nous est, ce doux Maître,
Voilà qu'il nous devient un cordial servant :
A ceux qui de sa sève ont soif de se repaitre
Il jette, tendre appel, son fluide émouvant.

Touchant trait d'union, son souffle vint nous joindre ;
La chaude affection ne fut pas longue à poindre
Et d'élans précieux vite il sut nous charmer...

— Or toi, l'auteur fécond de nœuds qui sont merveilles,
Frère des clairs esprits, don des jours et des veilles,
Toi qui fais des amis, comment ne pas t'aimer ?



GIOVENTU

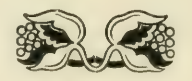
A Edmond Delière, en réponse à la dédicace qu'il nous a faite de son « Poème des seize ans »

Belle oasis des ans, cher printemps de la vie,
Aube qui nous souris sous un ciel embaumé,
Toi qui fais tressaillir le cœur jadis fermé,
Berçant dans ta fraîcheur l'âme éclose et ravie ;

O suave saison, que l'âge mûr envie,
Fleur qui t'épanouis sur notre front charmé,
Sève de la nature, — un barde bien aimé
Dans un chant radieux et pur t'a poursuivie !...

— Oh ! fais vite briller, poète, à nos esprits
Ces splendides éclairs au fond du cœur surpris,
Ces élans les plus vifs qu'un tendre amour connaisse !

Ton *Poème* est pour nous le plus doux des présents :
Nous relirons, séduits, ton hymne *des seize ans,*
Quand nous voudrons revoir un rayon de jeunesse !



COMMENT IL VINT

Songeant à faire, un jour, parler nos paysans
En quelque franc récit d'allure bourguignonne,
J'allais, cueillant au vol des mots vifs et plaisants
De notre chaud patois, langue fine et mignonne.

Causant à l'un, à l'autre, et, sans labeurs cuisants,
Voyez, sur mon feuillet j'aligne, je crayonne.
J'en ai presque une page... Oh ! les sons bien disants !
Belle aubaine, ma foi ! De plaisir je rayonne.

C'est ainsi qu'à tout pas grossissait ma moisson :
Je logeais le vocable en colonne compacte ;
Il en venait toujours, toujours j'en prenais acte.

Mais, d'honneur, si j'avais entrevu... Quel frisson !!...
Car, de cet embryon, d'abord si débonnaire,
Naquit, *après quinze ans,* mon gros Dictionnaire. (1)



(1) C'est ainsi que nous poussa l'idée première du *Dictionnaire du langage Verduno-Chalonnais,* in-octavo de près de 500 pages. — Fiez-vous donc aux commencements qui vous semblent prompts et faciles !

L'INSPIRATION

(Tercets encadrés)

A Francis Pittié.

Elle est l'ardent penser qui s'allume, se dore
Et, du fond de nos cœurs, s'élance à l'infini ;
Elle est le souffle frais qu'amène toute aurore
Et dont l'arôme en nous est à la flamme uni ;

Elle est la voix émue, elle est l'âme vibrante
Qui jette en nos cerveaux sa canzone enivrante,
Et nous fait tressaillir, nous humbles instruments.

Pareille, de la fleur aux pétales aimants
La senteur, dans les airs, et s'exhale et s'élève,
Douce comme un baiser qu'on reçoit en un rêve.

Saisissez-les au vol : du pétale terni,
Sans qu'il en reste rien, la senteur s'évapore ;
Par le plus léger voile un moment rembruni,
Le rose matinal vite se décolore !!...

Novembre 1862.



BOURREAU DE LIVRES

D'une main indolente il a pris sur la table
Le tome à l'habit perle et fraîchement broché.
Il l'ouvre et, savourant un régal délectable,
En son fauteuil douillet lit, mollement couché.

Mais quels soins ! Le profane ! Est-ce bien équitable ?
Couverture, feuillets, tout est presque arraché.
Moi qui croyais qu'un livre est chose respectable...
Faut voir notre liseur ; il en a bon marché.

Sur les blancs satinés son gros pouce séjourne ;
Il fourre, par dessous, les pages qu'il retourne,
N'aimant pas en avoir les doigts embarrassés ;

Il frotte contre lui les marges, qu'il replie,
Fait des cornes... Misère ! A la fin je m'oublie... —
Ah ! mon pauvre volume ! Il a les reins cassés !!!



J'ai été témoin d'une semblable exécution. Le vandale, qui me fit jeter un gros cri, n'en fut pas plus émotionné. Pour un livre... Bah !!...

FIN CISELEUR

A Joséphin Soulary.

Grand maître de l'humour et de la fantaisie,
Songeur primesautier, au verbe clair et net,
Savant dompteur du rythme et sculpteur du Sonnet,
Avec quel art tu dis, et quelle courtoisie !

Tu brodes le manteau de notre Poèsie
D'arabesques, de fleurs que nul ne soupçonnait ;
Le fil d'or de ton luth au son se reconnaît,
Son pur, où la couleur au vol semble saisie. —

Fais chatoyer encor tes prismes si nouveaux ;
Qu'à ses mille dessins ta souplesse s'amuse,
Barde heureux, caressé de la fantasque Muse ;

Rêve ici ; plane au ciel ; va par monts et par vaux...
Ta strophe a les reflets ambrés des cassolettes,
O franc-tireur du vers, le plus vif des athlètes !

Octobre 1860.



A UN COUPLE CÉLÈBRE

A Paul Mariéton.
après lecture de son livre sur les deux amants.

— Oui, vous rêvez le ciel ; oui, vos âmes fondues
Tentent l'ascension vers l'idéal bonheur ;
Il vous faut des lueurs des astres descendues,
Des blessures de feu, des volcans dans le cœur.

Vos baisers ne sont plus que fièvres éperdues,
Que frissons vous trompant dans l'énivrante ardeur.
Et vous pleurez !... Enfants, ces douleurs vous sont dûes...
Mais pourquoi d'un tel mal sonder la profondeur ?

L'amertume se mêle à vos folles étreintes ;
Vous vous donnez, brûlants, et vous mourez de craintes ;
Vous êtes transportés et broyés tour à tour.

Vous faites naître en vous des souffrances sublimes ;
Vous êtes vos bourreaux, vous êtes vos victimes,
O vous, grands tourmentés, vrais martyrs de l'amour !

Février 1906.

Est-il besoin de dire qu'en ce Sonnet il est question des poignantes amours de George Sand et d'Alfred de Musset ?

LACUNE

A ma petite Ville.

— Pardieu ! je t'aime bien. C'est dit. Je le répète
Et, sois sûre, jamais je ne me dédirai.
Pourtant, il est un point que j'avoue en cachette :
Il te manque.., Ah ! toujours je le regretterai !

Quand j'arpente ta place et tes quais, ma pauvrette,
Y prenant maints croquis que j'espère à ton gré,
Je chercherais cent ans, furet, l'œil en vedette,
Sans trouver un bouquin, un seul tome égaré.

C'est ça qui donnerait du charme aux promenades !
Tu n'as, c'est vrai, bazars, voûtes ni colonnades
Où le livre alléchant puisse un brin s'étaler.

Mais tu pourrais avoir, pour le moins, un libraire.
Est-ce trop demander ? — Qui viendrait s'y distraire ?
Quel passant à ces mets voudrait se régaler ?...



Depuis cet ancien Sonnet, ma « petite Ville » (Verdun-sur-le-Doubs) a ouvert un Cabinet de lecture.

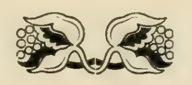
UN QUI ANONNE SUR LES LIVRES

Il s'est dit : — « Tiens, parbleu ! l'imprimé m'intéresse,
« Et je ne vois partout que critiques intrus.
« Gare ! Je veux tailler une étude maîtresse
« Qui promène un flambleau sur les livres parus. »

Lors, féru de l'idée, à son œuvre il s'empresse,
Ramasse de tous bords dans les journaux courus,
Fouille, rogne, copie, et, forban en détresse,
Décoche bêtement des traits, qu'il trouve drus.

Il souffle en poitrinaire à l'âtre qu'il attise.
Son style, à la hauteur de sa lourde sottise,
Coud de son gros fil blanc cent lambeaux d'arlequins :...

— « Va ! de ton fiel ignare enfle tes paragraphes ;
« Mais, pour avoir fait honte aux vrais bibliographes,
« Tu crèveras, moisi, dans ta boîte à bouquins. »



« AMATA POESIS »

A R..... V.....

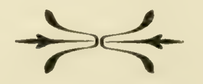
Dans ce siècle, dont l'or est l'unique soleil ;
Où l'esprit, refroidi comme un âtre sans flamme,
Ne donne plus à rien l'éloge ni le blâme ;
Où le terrain du cœur au désert est pareil,

Vous n'êtes point touché du glacial sommeil :
Tout ce qui nous émeut chez vous vit et s'acclame ;
Vous avez su garder la chaleur de votre âme
Pour chérir l'art sublime, astre à l'éclat vermeil.

Oh ! conservez toujours, pour l'amitié charmée,
Dans votre ardent foyer la Poésie aimée !
De sa sainte lueur faites-vous un drapeau.

Vous qui l'aurez servie en dépit de tant d'autres,
Elle vous nommera l'un de ses fiers apôtres...
Aimer la Poésie est un amour si beau ! —

Octobre 1859.



« LES TROPHÉES »

A Jose-Maria de Heredia.

— L'art eut ses ouvriers qui, le génie aux doigts,
Jadis, taillèrent l'or et la gemme éclatante ;
Créant l'œuvre superbe, ou le bijou qui tente,
Du radieux métal ils devinrent les rois.

Toi, poète puissant, en tes cadres étroits
Tu voulus condenser, sous une forme ardente,
Ta « Légende » aux tons fiers, lumineuse et chantante,
Et nous émerveiller des drames de ton choix.

Alors, prenant ton vol et remontant les âges,
Tu reconstruis cités, palais et paysages,
D'un mot tu fais revivre hommes et conquérants ;

Les dieux et les héros ont doré ta mémoire,
Et des siècles éteints, que ton vers voit si grands,
En de vibrants joyaux tu nous sculptes l'histoire.



Ces vers ont-ils une couleur suffisante pour parler convenablement du recueil qu'on a souvent appelé : une Légende des siècles ? — En tout cas, qu'on les lise comme un affectueux souvenir au Benvenuto du Sonnet.

« REMEMBER »

A Madame Auguste Penquer,
Après la lecture de fragments de sa *Velléda*.

— O poétique sœur, loin de nous retenue,
Qu'à nos intimes soirs souvent nous désirons,
Comme un rêve trop court vous nous êtes venue,
Douce, aimante, jetant le sourire à nos fronts ;

Et l'œuvre caressée, où tant d'art s'insinue,
Qui joindra la couronne à vos premiers fleurons,
Vous l'avez dévoilée et nous l'avons connue...
Oh ! c'est avec amour, sœur, que nous la lirons !

Lors, nos mains d'applaudir à la tâche pieuse.
De vos chants sortira « Velléda » radieuse ;
Vous partie, on viendra pour l'acclamer en chœur :

Votre apparition longtemps sera charmante,
Vous qui laissez, Poète, en la demeure aimante,
Un éclair de génie en un écho du cœur.

Juin 1867.



UN BIBLIOGRAPHE

A Albert Cim.

— A toi, fervent du Livre, il me prend de t'écrire,
A toi, l'un des plus chauds parmi ses amoureux.
C'est ton idole. Il a ton culte, ton sourire ;
Ton scalpel lui prépare un labeur vigoureux.

Pour lui tu veux plonger au fond de ses arcanes,
Mettre à nu ses destins, ses mystères pour nous
Et, quoique avec entrain disséquant ses organes,
Nous le faire entourer des soins les plus jaloux.

Je viens féliciter ta généreuse tâche :
Pioche, passe tes nuits à fouiller tes bouquins,
Fais-nous aimer (tant mieux si l'ignorant se fâche !)
Cette âme qu'on sent vivre en tes beaux maroquins ;

Exhume de leurs flancs et les doctrines sages,
Et les ors du savoir et les fleurs du plaisir.
Nous nous énivrerons des savoureux passages,
Eblouis des trésors où va notre désir.

Tu fais œuvre féconde à l'instar des abeilles,
Tu vas nous enrichir d'un précieux butin ;
Oui, nous connaîtrons mieux ces amis de nos veilles
C'est pourquoi je t'écris. — *Ave !* bénédictin !

Octobre 1905.

INTRÉPIDE

Je ne m'effare point d'un trajet rebutant
Et, sans peur, mets le pied sur la route épineuse ;
Fondrières, cailloux ne m'arrêtent pas tant...
Un ennui ? Bah ! Pourquoi la crainte raisonneuse ?

Devant l'étape ingrate il faut se décider
Et ne prendre avec soi ni bâton, ni béquilles.
Des fautes ? dites-vous. Il va s'en dévider...
Laissez donc ; je sais lire à travers les « coquilles »,

Broussaille qui du Livre envahit le bon grain
Comme au flanc de l'épi se faufile l'ivraie,
Et dans les mots proprets dressés sur son terrain
Sans la moindre vergogne organise une plaie.

Je m'approche du monstre et le discerne mieux ;
Brave, je le plaisante et le déguste même :
Là, des lettres de trop qui vous piquent les yeux,
Là, des lettres de moins, d'où mystère, ou problème.

Alors, je fonce en plein. Vers l'être malplaisant
Sans bouder je me glisse au milieu des entraves,
Et, lecteur, j'en rapporte un dictame apaisant
Qui me fait oublier bourdes et *lapsus* graves. —

C'est le hardi pêcheur qui, fier d'un tel chemin,
Dans l'espoir d'une aubaine en l'onde instable plonge...
Et remonte, vainqueur, une perle à la main.
— La voilà, ma victoire ! Intrépide, j'y songe.

« MUSA AGRESTIS »

A Achille Millien.

Comme on aime à voir poindre une aube matinale,
Comme on aime à sentir le frais parfum des prés,
J'aime à suivre ta Muse, agreste et virginale,
A travers le bois sombre ou les champs labourés;

J'aime à l'entendre dire, en langue originale,
Les rustiques labeurs des gars énamourés,
Ou les recueillements dont l'heure, hélas ! finale
Entoure le chevet des aïeux vénérés.

Oui, ta Muse me plaît, naïve et simple fille.
J'aime à prendre, avec elle, ou serpette ou faucille
Quand, du cep à l'épi, court vendange ou moisson.

Qu'elle nous chante encor, de sa voix pure et ferme,
Et la fête au village, et la noce à la ferme...
Le cœur s'y désaltère et vibre à l'unisson.

1861.



NOUS DEUX

Au Docteur J.-P.-Abel Jeandet.

Avant les tièdes jours qui finiront la vie,
Avant ce crépuscule où tous nous dormirons,
Rappelons, cher ami, la vigueur à nos fronts,
Et jetons un coup d'œil sur la route suivie.

Nous pouvons la revoir sans être fanfarons.
Notre soif de travail y fut inassouvie ;
Mais nous avons peiné sans que l'esprit dévie,
Et c'est un lot vaillant qu'à deux nous laisserons :

— De toi, vrai créateur de notre grave histoire,
On lira nos vieux temps en un récit notoire ;
— De moi, poète aux vers d'un simple effort jaillis,

Chacun se redira les pittoresques scènes. —
Nous aurons donc, tous deux, fourni des tâches saines
Et légué quelque gloire au cher petit pays. (1)

1898.



(1) Verdun-sur-le-Doubs (Saône-et-Loire), dont le si regretté compatriote et ami J.-P.-Abel Jeandet a été le dévoué et érudit historien.

LEURS DONS

Ad patrem, ad matrem.

— Homme juste, au cœur chaud, en la règle obstiné,
Tu m'as donné l'ardeur, Père, et la véhémence.
De toi j'ai le mot fier et la forte semence
De l'honnête... Merci de ce trésor inné !

— Femme simple, au cœur doux, Mère, tu m'as donné
L'étincelle sans prix de ta tendresse immense.
Pour un conseil d'En-Haut c'est ta voix qui commence...
Au rôle affectueux j'étais prédestiné.

— Oh ! c'est bien de m'avoir enrichi de la sorte.
Quand un bouillonnement contre l'erreur m'emporte,
Un air vient rafraîchir le transport hasardeux.

Cet air met la sourdine à la parole osée ;
Le tison belliqueux s'éteint sous la rosée...
Je sens revivre en moi tout le bon de vous deux !!



Longtemps après la perte des deux êtres si chers, j'ai voulu me rendre compte des influences reçues d'eux. — Ce sonnet dit sincèrement ce que la recherche a découvert. C'est un riche héritage.

EN BOUQUINANT

A Gustave Mouravit.

Parbleu ! j'en étais sûr. Ecriture enlevée,
Et quel coup ! Tout au long le feuillet pourfendu.
Adieu les mots d'ami, dédicace rêvée !
Plus d'*Ex-dono !...* Vendu ! le cher livre est vendu !

Ah ! traître, qu'a fait, là, ta lame dépravée ?
C'est un assassinat. Tu n'es pas confondu ?
Tu ne frissonnes pas en ton âme énervée ?...
Non, tu n'as nul regret d'un bon ami perdu.

Oh ! quel néant du cœur en ton indifférence !
Quoi ! de cette œuvre rien, rien — ô désespérance ! —
Ne t'a dit quelque chose et ne t'a fait penser ?

Et tu la désirais... pour t'en débarrasser. —
A l'auteur ton délit rend un hommage insigne :
Du sympathique don, va, t'u nétais pas digne.

Paris 1906.



PRÉVISION TRISTE

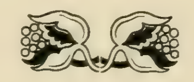
Usque ad finem.

« Ces livres, — notre joie... et que nous épousons,
« Qui de nous, sans répit, prennent le cœur et l'âme,
« Compagnons avec qui, fervents, nous apaisons
« L'affre des longues nuits, l'heure où la douleur clame,

« Qui font, de leurs cent voix, entendre en nos maisons
« Les dits réconfortants, ou le fraternel blâme,
« Ces trésors d'amoureux devant qui nous disons,
« Ravis, notre éternel et tendre épithalame,

« Un jour (lorsqu'on y pense on en voudrait douter),
« Un jour, ô sombre abime ! il faudra les quitter
« Quand la mort, l'âpre mort viendra nous faire signe... »

Oh ! séparation !... cruel déchirement !...
Qu'il les aime ! — Ecoutez, c'est le cri d'un amant...
Oui, mais sa plainte aigüe est un beau chant du cygne.



Qui de nous ne sent la profonde mélancolie de ce cri, l'intime et intense douleur du prochain abandon ?



TABLE DES MATIÈRES

II

MOSAIQUE LIVRESQUE

III

UN PETIT COIN POUR LA POÉSIE

IV

A PLUS LONGUES ENJAMBÉES

V

GENÈSE ET ÉTAPES DU LIVRE

APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES



Achevé d'imprimer

le quinze avril mil neuf cent neuf

pour

ALPHONSE LEMERRE

par

A. VESSELY

à

ISSOIRE


JUL
30
1984